



Alfred Bonnardot

FANTAISIES MULTICOLORES

(1859)

Table des matières

AUX LECTEURS DE PRÉFACES.....	4
LA ROBE DE CLAUDE FROLLO.....	9
I Une âme isolée.	9
II Le château de Villemorand.....	17
III Le rival heureux	23
IV Le drame au château.	33
ARCHÉOPOLIS.....	46
I Les mines de Paris.....	46
II Les Bosselés d'Archéopolis.	51
III Décadence de la civilisation au XXI ^e SIÈCLE.....	57
IV Une séance archéologique en l'an 9957.....	62
DEUX MILLIONS DE DOT.....	68
I Un héritage imprévu.....	68
II La colline de Sannois.	72
III Sur la Mort et le Paupérisme.....	77
IV L'Orage.	84
V Le Testament d'Eugénie.	89
VI La Chapelle d'Eugénie.	97
VII La Charité pratique.....	104
VIII Suite et Conclusion.	110
UNE BONNE FORTUNE À ROME.....	120
PREMIER TABLEAU. Une chambre garnie à Rome.	120
SCÈNE I. FERDINAND, UN LAQUAIS.....	120
SCÈNE II. CHARLES, <i>seul</i>	122

SCÈNE III. FERDINAND, CHARLES.	123
SCÈNE IV. LES PRÉCÉDENTS. – UN GARÇON LIMONADIER.	130
DEUXIÈME TABLEAU. Un salon orné de fresques et de dorures, mais garni d'un mobilier fort vulgaire.	133
SCÈNE I. LE MARQUIS, ANGELINA, LUIGI. – DEUX LAQUAIS <i>en livrée, se tenant à l'écart.</i>	133
SCÈNE II. ANGELINA, LUIGI.....	135
SCÈNE III. LES PRÉCÉDENTS. – FERDINAND, L'ABBÉ CIVETTI <i>et plusieurs personnages muets.</i> – deux laquais.	136
SCÈNE IV. LES PRÉCÉDENTS, CHARLES.	138
SCÈNE V. ANGELINA, CHARLES. (<i>Les autres personnages causent entre eux à l'écart.</i>).....	142
SCÈNE VI. FERDINAND, CHARLES.	148
SCÈNE VII. LES PRÉCÉDENTS, ANGELINA.....	152
SCÈNE VIII ET DERNIÈRE. CHARLES, FERDINAND.....	154
LE PÂTÉ DE STRASBOURG et LE GIBET DE MONTFAUCON.....	156
LES DEUX BÉCASSES.	172
GRISON ET GRISSETTE. MORALITÉ À DEUX PERSONNAGES.....	181
SCÈNE I. ANNA, <i>seule.</i>	181
SCÈNE II. GUSTAVE, ANNA.	182
SCÈNE III GUSTAVE, <i>seul.</i>	184
SCÈNE IV. ANNA, <i>tenant une chaise,</i> GUSTAVE.....	185
SCÈNE V ET DERNIÈRE. ANNA, <i>seule.</i>	191
À propos de cette édition électronique.....	193

AUX LECTEURS DE PRÉFACES.

L'auteur dont vous tenez le livre, – dans l'intention de le lire sans doute, – n'est pas de ceux qui, triomphalement affermis sur les échasses de la célébrité, courtisés par les éditeurs en vogue, battent monnaie avec leurs inspirations plus ou moins heureuses. Son nom est à peu près inconnu dans le monde littéraire, et, s'il a été omis par l'obscur dispensateur de gloire qui vient de rédiger le *Dictionnaire universel des Contemporains*, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Ses compositions, tirées à petit nombre, se sont écoulées sans bruit, inaperçues, comme les planètes télescopiques, disséminées entre Mars et Jupiter, se perdent au milieu des brillantes constellations de la voûte céleste.

Ces opuscules sont-ils simplement le produit d'une manie d'écrire passée à l'état chronique, d'une lutte ingrate et ridicule contre une fausse vocation ? C'est au lecteur de décider. Parmi ceux qui sont ou se disent ses amis, bien peu l'ont complimenté au sujet de ces publications : à coup sûr, il n'a pas été gâté par l'éloge. Toutefois, il ne s'est jamais découragé. Il a l'espoir qu'en variant ses sujets, ses points de vue philosophiques, et, s'il se peut, son style, il réussira à produire quelques pages dignes d'attention. Il y a une cause à une telle persistance : il faut l'expliquer.

Il ne connaît pas de plus dur, de plus pénible labeur que la création d'un livre. Ce n'est qu'à force de tâtonnements, d'efforts à se disjoindre les sutures du crâne, qu'il arrive à perfectionner l'expression d'une idée, à mettre une phrase à flot. Pour son repos, il devrait s'abstenir ; il en est libre en

apparence, mais, en réalité, il est l'esclave, la proie d'un démon qui lui crie, sans trêve ni merci : Marche ! marche ! À chaque retour du printemps, le plan d'un ouvrage quelconque fermente dans les cellules de son cerveau. Or, il ne connaît qu'un moyen de se délivrer d'un pareil supplice, c'est de donner aux idées qui l'obsèdent un corps, une forme, sur le papier. Il écrit par la même raison que le ver à soie file quand il est saturé d'humeur soyeuse.

Ici la critique a le droit de l'interrompre : – Écrire, soit ! Mais pourquoi recourir à l'imprimeur ? C'est faiblesse, aveuglement ou pure vanité.

C'est tout cela si l'on veut. Quoi qu'il en soit, voici, une fois pour toutes, un aveu complet. Souvent la nuit, attendant cette heure où tout à coup le sommeil fige en nous le sentiment du moi, il s'est dit : « Si je pouvais faire que mon nom ne se perdît pas comme une goutte d'eau dans le fleuve du siècle qui s'écoule ! qu'un reflet de mon âme, faible paillette lumineuse, restât fixée dans la mémoire des hommes ! » Qui n'a, comme lui, réchauffé cette pensée avec amour ? Qui n'a, une fois au moins en sa vie, été saisi d'effroi à l'aspect de cette fosse, plus hideuse que celle où l'on jette notre dépouille, de cette sombre fosse nommée l'OUBLI ? Rêver la célébrité, l'antipode de l'oubli, c'est se bercer d'une suave illusion ; mais cette illusion se change en réalité pour un si petit nombre d'élus !

Pendant ces instants de fièvre, qu'on est tenté de confondre avec l'inspiration, une voix plus puissante que celle de la critique s'élève en lui. – Pauvre fou ! lui dit sa raison, que ferais-tu aujourd'hui d'une parcelle de gloire ? Ne vois-tu pas grandir à l'horizon le spectre abhorré qui s'appelle la VIEILLESSE ? Déjà son souffle délétère a blanchi tes cheveux

sur les tempes. Tu as dépassé d'un hiver la mesure du demi-siècle. À cet âge, la célébrité ne projette plus de poétique lueur sur le froid prosaïsme de la vie. L'auréole qui rayonne autour d'un jeune front attire les regards de femmes, les louanges écloses sur des lèvres vermeilles, les doux enivremments ; mais la couronne tardive qui ceint une tête chauve est triste comme le collier de brillants qui scintille sur le cou ridé de la vieille douairière. Où retrouver, à cette heure, pour les convier à partager tes joies du succès, les âmes bien-aimées qui sympathisaient avec ton âme, au temps de ta jeunesse ? Toutes n'ont-elles pas quitté leurs enveloppes mortelles, çà et là inhumées sous les cyprès funèbres ? Que serait pour toi la célébrité ? une jouissance âcre, égoïste, isolée, sans voie d'épanchement ; une de ces fleurs étiolées, écloses dans le voisinage d'une tombe, et dont la jeune fille qui passe dédaigne de se parer.

À cette franche conseillère, il répliquait ; – Je ne brigue pas la faveur d'occuper de moi la génération actuelle, qui m'est presque étrangère ; j'aspire à l'honneur posthume de faire parvenir mon nom aux juges littéraires d'une époque reculée. J'ai l'espoir qu'un jour un de ces explorateurs rétrospectifs des œuvres nées dans l'ombre et aussitôt oubliées fera revivre ce nom, alors effacé sur ma dalle tumulaire, pour lui assigner un rang parmi ceux des soldats de la pensée, morts inconnus dans la lutte. Telle est ma modeste ambition.

Sa raison reprenait : – Qu'est, après tout, cette renommée, présente ou future, que décernent les êtres, si chétifs devant Dieu, qui sont nés de la femme ? La voix qui s'élève de la foule te crie : Honneur, considération, félicité ! La voix irréfutable de *l'Ecclésiaste* te répond : Vanité, déception, néant ! Le globe où tu t'agites encore, cet atome perdu dans

l'espace, n'est-il pas lui-même destiné à se transformer ou à s'anéantir avec les gloires accumulées de tous les siècles ? Enfant écervelé de Lutèce ! après quelques mille ans, plus ou moins, supposé que la terre subsiste, ton boulevard de Sébastopol ne sera plus qu'un champ de chardons ou un bois solitaire. Alors, qui se rappellera ton nom, parmi tant d'autres bien connus qui n'auront pu survivre ? Crois-moi : la renommée est un mot, un fantôme. La gloire imaginaire que tu te plais à te créer, au milieu de tes ardentés rêveries, a plus de saveur que la gloire positive. Dès que tu révoques, elle se présente à toi soudaine, éblouissante par son contraste avec ton obscurité ; l'autre n'arrive que par degrés, à travers les ronces du travail et les pièges de l'envie ; on s'accoutume par d'insensibles transitions à son rayonnement, et, quand elle resplendit de tout son éclat, l'âme, déjà blasée, ne ressent plus qu'une impression terne, incomplète, émoussée par l'attente et par l'habitude. Heureux ! heureux ! celui qui n'est illustre qu'en songe !

Ainsi parle sa raison, mais !...

Mais il est une loi fatale qui nous interdit à tous le repos, qui entraîne notre vanité vers les brillantes misères de ce monde. Le sort en est jeté ! Adieu donc, pensées issues de mon cerveau ! L'art de Gutenberg vous a fixées, sages ou folles. Il vous faut affronter la mer perfide de la publicité, au risque de faire naufrage dans un de ces mille abîmes qui recèlent le ridicule, le dédain, l'oubli. Je vous souhaite par-dessus tout l'heureuse chance de n'inspirer à personne ce sentiment lourd, fade, nauséabond, qu'on appelle l'*ennui* ; vous seriez perdues sans espoir.

J'aurais bien d'autres vœux à formuler pour le succès de votre audacieuse tentative ; mais je m'aperçois que cette

préface, déjà prolix, finirait par ressembler à un grand péristyle placé devant un petit édifice.

NOTA. – La plupart de ces nouvelles ont paru dans l'*Abeille impériale*, de 1855 à 1857. La réimpression en a été corrigée avec soin et, en certains passages, abrégée, augmentée, ou tout à fait refondue.

LA ROBE DE CLAUDE FROLLO.

I

Une âme isolée.

En 1807, à la mairie d'un petit bourg de Bretagne, on enregistrait la naissance d'un enfant « du sexe masculin, né de... père et mère inconnus. » Les personnes qui le présentaient lui donnèrent le nom de Claude Pérony. Il fut élevé, jusqu'à l'âge de neuf ans, dans la famille d'un cultivateur. À cette époque de sa vie, un *monsieur*, – comme on disait dans le pays, pour désigner un homme qui porte un cylindre de feutre, des bottes et un habit noir, – un monsieur vint réclamer l'enfant pour le confier à un tuteur qui l'emmena à Paris et le plaça dans un collège.

Ses études littéraires furent rapides et brillantes ; il eut un égal succès dans les sciences élémentaires et dans les arts d'agrément. Mais une pensée douloureuse mêlait son amertume à la jouissance du triomphe : il n'avait pas, comme la plupart de ses amis, une mère à qui la faire partager. L'homme chargé de pourvoir à tous ses besoins lui témoignait de la bienveillance, mais de cette bienveillance sans effusion, qui a sa source dans le devoir. Aussi, ses rêveries de jeune homme avaient-elles un unique aliment : l'espoir de retrouver sa famille.

Le jour où il quitta le collège, loin de s'abandonner à la folle ivresse de ses compagnons, il versait des larmes à l'aspect de cet immense espace plein de mirages, qu'on nomme la *liberté*. Devant lui s'ouvrait la perspective d'un aride désert, où son âme allait errer seule, vide et désolée ; et il se prenait à regretter la servitude du collège, comme une sorte d'oasis aux frais ombrages.

Son tuteur le recueillit dans sa maison, où se réunissait le soir une société sénile, sans joie et sans poésie. Le nom de Claude n'y était prononcé que d'un ton froid et réservé. Son protecteur seul lui adressait de temps à autre de ces mots qui témoignent d'un intérêt sincère et qui partent du cœur. Ce langage tout nouveau lui parut d'un bon augure ; il se dit qu'on lui dévoilerait bientôt le mystère de sa naissance, et qu'il goûterait enfin l'ineffable joie d'embrasser sa mère.

Vaine illusion ! voici tout ce qu'il put apprendre : son tuteur, avoué à Quimper, reçut un jour la visite d'un comte de Gissay, assisté de deux témoins. On lui proposa la tutelle et la gérance des biens d'un enfant, dont les parents ne *pouvaient* se faire connaître. L'avoué, qui allait vendre sa charge pour se retirer à Paris, accepta la procuration ; elle était ainsi réglée : on lui remettait une inscription de cinq mille francs de rentes au nom de Claude Perony, laquelle, dans le cas du décès de l'enfant mineur, appartiendrait, capital et usufruit, à l'hôpital de Quimper. Si l'enfant vivait jusqu'à sa majorité, une moitié du revenu serait consacrée à son éducation et à son entretien ; l'autre représenterait les honoraires du tuteur. Le jour où le pupille serait majeur, il lui serait fait remise de l'inscription, et, par ce seul fait, tous les comptes de tutelle se trouveraient liquidés.

– Telle est votre position ! dit l'ex-avoué, en embrassant le jeune homme, avec une émotion vraie. Je m'applaudis d'avoir accepté. Vous avez conquis par vos propres efforts tous vos succès, et j'en suis fier. Votre petite fortune a prospéré entre mes mains. Vous en aurez la preuve quand je vous en rendrai compte, quoique je n'y sois point obligé. Votre bonne conduite, mon cher Claude, sera la meilleure rémunération des services que vous a rendus l'homme qui ose se dire votre plus sincère ami et consent à vous tenir lieu de père. Quant à votre famille, je vous l'atteste sur l'honneur ! je n'en ai jamais eu aucune nouvelle : celui qui vous a confié à moi est mort sans me rien révéler, et je n'ai pu retrouver ses deux témoins.

Malgré la cruelle déception qui frappait ses plus chères espérances, à partir de ce jour, Claude se sentit plus heureux de vivre : le désert sans limite avait disparu. Son tuteur lui laissait toute liberté au sujet de la carrière qu'il voudrait embrasser. Il lui conseillait l'étude du droit, parce que, dans ses idées, c'était le plus sûr chemin pour atteindre à une vie paisible ; mais il n'était pas exclusif : il croyait à cette voix intérieure qui nous indique notre véritable vocation. Le jeune homme sonda son âme, découvrit la pente naturelle de son intelligence, et se voua sans réserve aux jouissances, mêlées quelquefois de tant de déboires, de l'artiste peintre.

Son premier essai fut refusé par le jury de l'Exposition. Claude, loin de se dépiter, songea à s'éclairer sur ses défauts pour s'en corriger, et réussit à saisir la cause de son insuccès. L'année suivante, on admit deux de ses paysages, dont les Revues artistiques parlèrent en termes encourageants.

Le peintre qui possède un talent réel a, pour se faire connaître, une ressource qui manque à l'homme de lettres :

l'exposition donne à ses œuvres toute la publicité possible. Le public *voit* presque nécessairement un tableau, mais fort peu de gens du monde consentent à ouvrir le livre d'un inconnu.

Enfin, vint le jour où Claude posséda ses vingt et un ans accomplis. Il ne songeait guère à cette échéance, quand son désintéressé tuteur, précis comme une montre marine, entra dans sa chambre d'un air mystérieux, et déposa une liasse de papiers sur son bahut de chêne sculpté. Après le préambule de rigueur, il lui remit successivement toutes les pièces qui établissaient son état social, puis son inscription de rente, et de plus une somme d'environ trente mille francs, provenant de sages économies accumulées depuis douze ans. Cette somme importante appartenait de droit à l'ancien avoué de Quimper ; mais, quelques raisons que pût alléguer le pupille, il succomba dans cette lutte de générosité.

– Claude ! ajouta le tuteur démissionnaire, vous êtes un brave et studieux jeune homme : vous réussirez. Puisque le hasard m'a associé à votre destinée, qu'il existe entre nous un libre échange d'estime et d'amitié vraie ; acceptez l'offre de mes conseils. Si votre cœur sent un jour l'isolement, le besoin de se créer une famille ; si vous avez des projets de mariage, chargez-moi d'intercéder, comme homme d'affaires, pour vos intérêts pécuniaires, et, comme ami, pour votre bonheur moral. Écoutez-moi : votre position, tout honorable que vous la puissiez rendre par votre propre mérite, conservera toujours, aux yeux des gens à préjugés, son côté précaire. N'aspirez jamais à l'alliance d'une famille orgueilleuse de son nom et qui emploie un cachet blasonné ; vous risqueriez de subir l'affront d'un refus. Quand le cœur *vous en dira*, je vous présenterai dans le monde qui vous

convient, celui où vous pourrez rencontrer une félicité qui vous manquerait ailleurs.

Il était désormais permis à Claude de se faire une douce illusion. Dans cet ami, à la fois loyal et expérimenté, n'avait-il point trouvé un véritable père, digne de recevoir la confiance de ses secrets les plus intimes ? Mais la plaie de son cœur n'était pas encore complètement guérie, comme il le croyait. La femme de l'ex-avoué était bien éloignée de s'associer à cette touchante sympathie. Égoïste, intéressée jusqu'à l'avarice, elle regardait son mari comme une dupe, et disait partout qu'il avait *niaisement* renoncé aux bénéfices légitimes d'une procuration onéreuse, pour enrichir sans aucun doute un ingrat. Comme elle n'avait jamais eu d'enfants, elle redoutait, par-dessus tout, que rattachement du tuteur pour l'artiste n'allât jusqu'à lui léguer une partie de sa propre fortune. Elle lui reprochait, en présence de son cher Claude, de s'entourer de *parasites*, de se laisser tondre, comme un agneau, par le *premier venu* ; en un mot, elle ne laissait échapper aucune occasion de faire sonner à l'oreille du *favori*, comme elle disait, quelqu'un de ces mots qui blessent sans remède.

La position de Claude devenait intolérable. Il déclara à son protecteur qu'il était résolu à quitter sa maison.

– Oui, répondit son vieil ami, c'est une nécessité ; je le sens aussi bien que vous... ou plutôt que *toi*, mon cher enfant, car, à partir d'aujourd'hui, je ne veux plus te dire *vous*. Nous allons chercher ensemble pour toi un petit appartement dans le voisinage ; mais cette séparation forcée ne fera que fortifier notre mutuelle affection. J'irai te voir tous les matins, et le soir nous nous retrouverons souvent dans nos promenades. Je vais maintenant, à l'aide d'une confiance

intime, te mieux faire sentir la valeur du conseil que je te donnais récemment. Ma femme s'est conduite à ton égard comme une marâtre ; elle t'a obligé à dormir sous un autre toit que le mien. Apprends qu'elle est la fille d'un gentilhomme, ruiné par la révolution de 89, ruiné surtout par ses désordres. Je l'ai retirée, en l'épousant à Vannes, en 1795, d'une bien humble condition, et je l'ai enrichie par mes veilles assidues. Quel excès d'ingratitude et d'injustice ! Garde mon secret, mon enfant ; mais sache en profiter. Tu le vois ! j'ai aussi mes peines de cœur, et je suis digne de compatir aux tiennes.

L'ex-avoué de Quimper laissa bien rarement passer un jour sans venir voir son fils d'adoption, pour le féliciter, l'encourager dans ses travaux. Mais, au mois de juillet 1832, il s'écoula six jours de suite, et Claude ne recevait de lui ni visite ni lettre. Vivement inquiet, il envoya demander de ses nouvelles : on lui fit savoir qu'il venait de succomber à une attaque de choléra.

Cette perte irréparable, cette soudaine et éternelle séparation, rouvrirent toutes les blessures de son cœur. Au milieu des inspirations de ses chères études, il retrouva ces accès de profond chagrin, qui jadis troublaient toutes ses joies du collège. Cette douloureuse mélancolie influa sur les œuvres de l'artiste, et leur donna un cachet qui fonda sa réputation.

Il exposa au Salon, l'année suivante, un tableau qu'il nomma : *L'homme sans famille au milieu d'une famille*. C'était une réminiscence des plus poignantes pensées de son jeune âge. Un compte rendu du Salon expliquait ainsi le sujet de cette composition : « Sous les rayons d'un soleil printanier qui se joue dans un bosquet de lilas, on voit sourire des visages heureux. Leurs traits indiquent des âges bien opposés,

mais tous portent l'empreinte d'une égale sérénité d'âme. Un fermier se dispose à monter à cheval pour aller diriger des travaux champêtres. L'aîné de ses fils l'accompagne. Il donne le baiser d'adieu à sa femme, qui allaite son dernier né. Deux autres enfants jouent près d'une bonne grand'mère. Plus loin, un vieux serviteur de la ferme effeuille des branches, pour en façonner quelques jouets, attendus avec impatience. La physionomie fraîche et calme de chaque personnage rayonne d'une joie pure en harmonie avec le ciel azuré et la verdure du paysage lointain inondé de lumière. En un coin du tableau, sous un massif d'arbres qui obscurcit le sol de fortes ombres, un jeune homme, étranger à la famille, isolé de l'effet général, les mains en croix sur son cœur, contemple cette scène de félicité. »

La tête de l'étranger, c'était la sienne ; la pensée qui jaillissait de ses regards pleins de douleurs, c'était sa propre pensée. Son teint pâle et toute son attitude pleine de découragement rappelaient *la Mélancolie* d'Albert Durer, cette page de poésie sombre qui refroidit et désespère l'âme.

Cette composition pleine de contrastes plut à la bourgeoisie et fut appréciée des vrais connaisseurs. Les journaux les plus compétents se réunirent pour l'éloge. Un seul crut devoir accabler de sa verve ironique cette gracieuse production ; mais l'impartialité et la justice prévalurent. Claude reçut, de toutes parts, des lettres de félicitation. Plus d'une était signée d'un nom illustre.

Un matin, il vit entrer dans son atelier un homme entre deux âges, dont l'air de bonhomie franche et courtoise excita en lui une sympathique émotion. Dans le peu de mots que lui adressa l'inconnu, rien ne sentait la protection orgueilleuse. Ses éloges étaient sincères, bien expliqués, bien sen-

tis ; ses critiques, pleines d'indulgence, semblaient destinées à mieux faire ressortir la justesse de la louange. Le visiteur supplia de si bonne grâce l'artiste de lui céder son œuvre, en échange de deux mille écus, que Claude y consentit sans hésitation, quoique la veille un vaniteux banquier eût presque doublé ce prix d'estime. C'est qu'il était bien moins touché d'une somme quelconque que du ton affable et des nobles procédés de l'acquéreur. Avant de quitter l'atelier, le visiteur ajouta :

– Si vous consentiez, mon jeune ami, à honorer de votre visite ma retraite de province, ma famille serait heureuse de vous posséder. Ma propriété est située à quelques lieues de Nantes ; j'y retourne dans trois jours ; ma voiture est à votre disposition. Vous trouverez dans les environs des sites pleins de poésie. S'il vous agréait d'exercer votre art au point de vue lucratif, je vous offrirais des travaux dignes de vous, et des honoraires proportionnés à votre talent : c'est assez dire que je contracterais des obligations importantes. J'ai fait décorer de riches moulures une vaste salle de réception, et l'intervalle des bordures forme douze compartiments disposés pour recevoir des fresques. Si votre main remplissait ces vides, un de mes plus chers désirs serait accompli. Je veux que les étrangers qui visiteront un jour mon château, ou ses ruines, disent : « Voilà des peintures que n'eût pas désavouées le Poussin ; le duc de Villemorand savait apprécier, choisir et encourager les hommes d'un vrai mérite. »

Cette proposition rappela le jeune peintre au souvenir du siècle si libéralement artiste de Louis XIV. Il oublia les conseils de son tuteur, et, peu de jours après cette entrevue, il accompagnait son noble Mécène.

II

Le château de Villemorand.

Claude fut accueilli par la famille du duc de Villemorand, avec l'empressement et les égards les plus flatteurs. Il passa la première semaine à visiter des paysages ravissants et à suivre plusieurs chasses vraiment princières dans les vastes forêts du domaine. À son retour au château, il trouvait toujours nombreuse compagnie. Chaque soir, on s'ingéniait à créer pour le lendemain quelque divertissement nouveau. Claude pouvait prêter son concours à toutes les parties, chanter sa romance, faire la charge des autorités des villages voisins, combiner le plan d'un feu d'artifice, ou jouer son rôle dans un proverbe improvisé. Il existait même, dans une des ailes du château, une petite salle de spectacle fort coquette, avec parterre et galerie. Les décors seuls manquaient : on les remplaçait par des draperies disposées en forme de coulisses. Claude entreprit d'y ajouter des fonds ; il les composa et les esquissa lui-même, et, d'après ses conseils, un peintre d'enseignes, mandé de Nantes, badigeonna le tout de son mieux.

Un choix judicieux avait présidé à la formation de la société qui faisait de la résidence du duc de Villemorand un séjour enchanteur. Sa famille était représentée par sept personnes ; les autres hôtes du château étaient des amis plus ou moins intimes, de la capitale ou de la province. On comptait parmi eux des hommes remarquables dans les lettres, la robe et l'épée. La présence de Claude complétait dignement ce charmant entourage.

La duchesse était ce qu'on nomme une femme de salon accomplie ; son extrême distinction et son exquise amabilité faisaient oublier ce qui manquait à la perfection de son visage. Elle avait perdu depuis longtemps son fils, le premier né de son mariage, et il lui restait deux filles, dont l'aînée, Amélie, allait atteindre quatorze ans. À sa beauté de jeune fille se mêlaient encore les grâces de l'enfance. Comme son père, elle était bonne, affable et doucement familière, sans affectation. Claude se plut à voir en elle une sœur que le hasard lui aurait rendue.

Quand, vers la fin d'octobre, il se retrouva dans son atelier de Paris, l'isolement lui parut bien difficile à supporter, vu le contraste de ses récents souvenirs. Les quelques amis, qui le visitaient de temps à autre, lui proposaient des distractions pour lesquelles il ressentait peu de sympathie : il préférait rester seul, pour rêver à la délicieuse vie du parc de Villemorand. Invité de tous côtés pour ses talents d'agrément et l'éclat de sa réputation naissante, il parut dans quelques salons bourgeois de Paris. Tout lui sembla glacial, fade et guindé ; il n'en rapporta que de l'ennui et de l'insomnie. Heureusement, il retrouva bientôt toute son énergie pour le travail, et prépara les dessins qui devaient servir à l'exécution des fresques dont il s'était chargé. Il y fit entrer quelques sites des environs du château, et passa des heures délicieuses à revêtir de poétiques couleurs ces riches paysages qui lui rappelaient la plus douce page de sa vie.

Cependant ces études l'empêchaient de se livrer à ses propres inspirations et d'affermir la célébrité de son nom. L'époque de l'Exposition approchait. Il comprenait que le public doit toujours être tenu en haleine et devient oublieux à l'égard des artistes qui laissent des lacunes dans ses souvenirs. Il concentra donc toute sa verve, toutes les res-

sources de son pinceau sur un sujet qu'il nomma : *La comédie au château*. Il avait représenté de mémoire une scène dans le genre pastoral, jouée par une belle soirée d'août, sur une terrasse, à la clarté des lanternes en lutte avec les reflets de la lune. Tous les portraits des hôtes du duc de Ville-morand y figuraient, les uns à titre de spectateurs, installés sous de vertes charmilles ; les autres comme acteurs, sous une tente de coutil dispensée en forme de théâtre.

Cette composition ne manquait ni d'effet ni d'originalité ; néanmoins, elle n'attira pas les regards du public à l'égal de la précédente. On lui refusait l'inspiration qui part de l'âme ; elle portait l'empreinte d'un souvenir des yeux et je ne sais quel cachet d'une toile de commande. Une seule tête était ravissante d'expression : c'était celle d'Amélie. On y devinait la vierge de grande famille sous le masque improvisé de l'actrice, et la noblesse du sang sous l'humble corsage d'une petite fermière.

Vers la fin de juin, Claude était sur la route de Nantes. Il revit sa chambre de l'an passé. On y avait ajouté des meubles plus confortables, et mille prévenances nouvelles l'y attendaient. Amélie lui parut plus séduisante que la première fois. Dans ses traits encore enfantins et d'une naïve douceur, on voyait poindre la beauté de la femme faite. L'attachement tout fraternel qu'il avait d'abord ressenti pour elle pouvait devenir de l'amour. Il n'osait s'avouer à lui-même cette métamorphose : il en avait même un secret effroi.

Il commença pourtant à peindre avec ardeur un des compartiments du grand salon. Le duc avait en aversion les sujets mythologiques, à cause de leur monotonie et de leur vulgarité ; il leur préférait des scènes poétisées de la vie mo-

derne, dans le genre des jardins de Rubens ; il voulait des paysages, peuplés non de nymphes au bain, mais de jeunes femmes telles que les offre notre civilisation. Il affectionnait surtout les épisodes de chasseurs du XIX^e siècle. Ces sujets n'étaient pas des plus faciles à traiter ; mais Claude possédait un talent plein de souplesse, et se sauvait du prosaïsme des costumes modernes par l'animation des groupes, par des effets inattendus de paysage et de lumière. Les brillants sites qu'il voyait de ses fenêtres, l'air de fête du château, son amour secret pour Amélie, tout en ce lieu enchanteur exerçait une mystérieuse influence sur le charme de ses compositions.

Il consacra l'hiver suivant à dessiner chez lui les sujets qui devaient compléter la série de ses fresques. Il s'occupa aussi de décors relatifs à la mise en scène d'un drame tiré du roman de *Notre-Dame de Paris*, qui était alors dans la nouveauté de son triomphe. Ce drame, arrangé par un ami du duc pour être joué en famille, avait été purgé de tous les détails susceptibles d'offenser la vue ou l'oreille d'un parterre choisi ; c'est assez dire qu'il avait été jeté dans un moule fort insignifiant.

Il s'agissait pour Claude de représenter avec un certain degré d'exactitude plusieurs sites du Paris de 1482 : deux intérieurs d'habitations, l'étroite place du Parvis, la place de Grève avec sa croix gothique et son gibet en permanence, enfin une vue générale de la capitale, prise des plates-formes de Notre-Dame. Il alla chercher ses renseignements au Cabinet des Estampes, et consulta plusieurs tableaux épars dans nos musées, qui conservent quelques souvenirs de Paris sous Louis XI. Il eut la bonne inspiration d'oublier la tour Saint-Jacques-la-Boucherie, décrite dans le roman de Victor Hugo, bien qu'elle ait été construite sous François I^{er}.

Cette année, on le pense bien, il n'eut pas le loisir de travailler pour l'Exposition. Enfin, vint le mois de juin si ardemment attendu. Quand il s'installa, pour la troisième fois, au château de Villemorand, on n'y parlait que des préparatifs d'*Esméralda*, drame en trois actes, qui devait être représenté dans six semaines. Esméralda était simplement une jeune orpheline, qui dansait non pas dans les carrefours, mais devant des châtelains d'un rang élevé ; ce n'était plus une bohémienne de naissance, mais une jeune fille de bonne famille, devenue le mystérieux jouet du destin. Claude Frollo, l'indigne archidiacre, était une manière de vieux chef de brigands qui se déguisait en moine pour mieux séduire sa victime, à laquelle il criait en termes ménagés : « Ton honneur ou ta vie ! » Tous les personnages étaient ainsi ridiculement travestis. L'artiste haussa les épaules, mais n'en consentit pas moins à contribuer à l'exécution matérielle de la pièce. Il esquissa tous les décors et, avec l'aide du badigeonneur ordinaire, acheva l'ouvrage.

Amélie devait remplir le rôle ennobli de cette Esméralda musquée. Pour le rendre plus pittoresque, elle avait dressé une jeune chèvre à la suivre et même à danser, ou plutôt à se dresser devant elle. Elle n'avait pu réussir à lui faire écrire sur le sable le nom de Phœbus ; mais un public de château n'est pas si exigeant.

Cependant, au milieu de ces travaux fort improductifs pour sa réputation d'artiste, Claude sentait croître sa passion pour la fille de son protecteur. Près d'elle, il se laissait aller à de douces rêveries, que le moindre retour sur lui-même venait déformer, dépoétiser, anéantir.

Où aboutirait, pensait-il, mon amour ? Dans cette famille, il n'y a d'alliances qu'entre blasons. Mon généreux tu-

teur m'avait donné un bon conseil : « Tu aurais à subir l'affront d'un refus. » L'emploi que j'ai accepté, brillant en apparence, est au fond plein d'humilité : c'est une servitude dissimulée. On fait à l'artiste un séduisant accueil, mais l'aspirant à la main d'Amélie serait repoussé avec dédain. Je suis ici comme les fresques du salon : un ornement muet qui ne peut être déplacé. Misérable condition que la mienne ! celle d'une pauvre mouche qui aperçoit le ciel radieux au delà d'une vitre qu'elle ne saurait briser. Elle croit toucher bientôt à l'air libre ; mais épuisée d'efforts, elle tombe inanimée, après avoir en vain cherché une issue qui ne peut s'ouvrir devant ses ailes.

Ces pensées lui brûlaient le cœur. Il essayait d'inventer un prétexte acceptable pour fuir ; mais un charme invincible le retenait, et, malgré les conseils de la raison, il nourrissait encore un vague espoir.

L'heure du désenchantement devait bientôt sonner. Un matin, le bruit d'un élégant tilbury ébranla le pont-levis du château. Sur la pelouse de la cour d'honneur, s'élança un jeune homme de bonne mine, frais, dispos, paraissant très-satisfait de sa personne : c'était un cousin, un baron de Villemorand. L'artiste soupçonna, à son air de triomphe, le rôle réservé à ce nouveau visage. Il avait deviné juste : à la fin du dîner, M. le duc le présentait à ses intimes comme un gendre en perspective.

Claude résolut de partir le soir même ; mais il n'en eut pas le courage : il s'obstina à jeter un défi à sa passion, à sa destinée.

Je serai homme, se dit-il ; je resterai, et le grand salon ne demeurera pas inachevé. N'ai-je pas aussi une noble fiancée, qu'on appelle la Gloire ? Je puis être aussi fier de moi-

même que ce fat baronnet, le seul de la famille qui manque de cette attrayante affabilité qui m'a décidé à revenir ici. Mon pauvre Claude ! songe plutôt à égaler cet autre Claude dont la Lorraine s'enorgueillit. Travaille à ta gloire, et quand elle sera à son apogée, si la fille d'un grand personnage t'inspire de l'amour, tu pourras aussi présenter tes titres de noblesse. Travaille donc et oublie, oublie, oublie !

III

Le rival heureux

Le lendemain du jour où Claude apprit cette fatale nouvelle, le duc le prit à part, et de sa voix la plus engageante :

– Mon jeune ami, je vous dirai, au sujet de la solennité dramatique qui se prépare, que tout le monde, moi compris, compte sur votre obligeance à accepter le rôle purgé et corrigé du *chef de brigands*, nommé Claude Frolo. Vous vous arrangerez comme vous voudrez pour avoir, sous votre soutane d'emprunt, un front chauve et soucieux, un regard sournois, animé d'une pointe d'amoureuse convoitise, pas trop expressive, bien entendu, puisqu'il y aura là des mères avec leurs filles. Vous aurez, ma foi ! de belles tirades à réciter, surtout quand le dialogue empruntera le texte du roman. Notre public, au reste, sera fort indulgent, et, vos répliques tournassent-elles à la plaisanterie, nul ne s'en scandaliserait ; on rirait de la tragédie, voilà tout. *L'Auberge des Adrets*, un drame créé pour faire dresser les cheveux sur la tête, n'a-t-il point, grâce à quelques modifications et au jeu de Frédéric Lemaître, fait pâmer de rire tout Paris ?

– Je préfère, monsieur le duc, représenter mon personnage au sérieux.

– Eh bien, voyez ! je m’imaginai et disais à tout le monde qu’un rôle plaisant vous accommoderait mieux. Ma fille est ravie de son rôle d’Esméralda, arrangé et mis à sa portée. Celui de Quasimodo va tout naturellement à l’auteur du drame, qui est gros, trapu et porte sur ses épaules une tête énorme. Pour être parfait, il n’aura plus qu’à plier ses jambes en dedans et à se fourrer dans le dos un paquet d’étoupes. Quant au rôle du blond Phœbus, la personnification du fat, c’est évidemment l’affaire du cousin Victor, qui, soit dit entre nous, a un peu de ce travers-là.

Il lui rend justice, pensa l’artiste, mais ne lui en accordera pas moins la main de sa fille.

– Mon vénéré protecteur, répliqua-t-il, j’accepterai avec plaisir tous les emplois qu’il vous plaira de me destiner.

Puis, prenant la main que lui présentait M. de Villemorand, il la serra avec émotion et y laissa tomber une larme.

Âme vraiment noble et reconnaissante ! disait le duc en se retirant.

Cependant le jour de la représentation approchait. Les décors étaient à peu près terminés, ainsi que les costumes ; une répétition générale devait bientôt avoir lieu. Claude, pour s’étourdir, s’était voué tout entier à la direction de cette espèce de parodie sérieuse. Comme il n’y avait point d’artiste dramatique dans la société du château, on crut d’un commun accord qu’un peintre distingué pourrait donner d’excellents conseils, quant à la tenue des personnages ; on l’avait donc chargé de surveiller les costumes et les gestes

de chaque acteur, ainsi que la répartition des effets de lumière. En dépit de son profond chagrin, Claude sentait son amour-propre engagé.

Une des scènes les plus délicates, celle qui, dans le roman, se passe dans une maison sise *au bord de l'eau*, avait, on le pense bien, subi une modification importante : elle devait avoir lieu dans une sorte de petit boudoir gothique. Les tentatives soldatesques du chevalier Phœbus se borneraient à quelques paroles *aimables*, et un chaste baiser, déposé sur le front d'Amélie, serait l'expression suprême de ce *tableau passionné*, comme on lisait sur le manuscrit de l'auteur.

Le baron, déjà sans doute préoccupé de ce passage de son rôle, donnait un matin le bras à sa cousine, et se promenait avec elle dans une allée du parc. Claude l'aperçut de sa fenêtre. Victor lui parut s'armer d'avance de cet air de triomphe, de cette joie de conquérant, qui est l'essence du personnage de Phœbus, rôle que la beauté de la jeune fille et son titre avoué de fiancée rendaient agréable et facile. Il le vit, au détour d'une allée, abaisser mollement la tête vers le frais visage de sa compagne, et crut entendre le léger bruit d'un baiser accueilli sans résistance.

L'artiste sentit s'allumer en lui une âcre jalousie ; il ferma brusquement sa fenêtre et se retira, découragé, dans un coin de cette chambre que l'hospitalité lui prêtait pour quelques mois. Alors il se laissa aller à un profond dégoût de la vie et de sa condition sociale. Il se dit que ces deux jeunes âmes, qui devaient s'aimer fictivement dans le drame, partageaient en réalité un mutuel amour. Pour rompre à son profit cette sympathie, pour se poser en rival, quels droits, quels titres avait-il à invoquer ? Oh ! pensée fatale ! lui, l'amant dédaigné sur le théâtre du château comme sur la scène réelle

de la vie, il avait consenti à faire ressortir par le contraste, à aviver cet amour qui le désespérait.

Cette fois, il ne se sentit plus le courage de se réfugier dans son asile contre toutes les peines, dans ses beaux songes de gloire. En ce moment, il eût sacrifié tout son avenir d'artiste au simple titre de baron. Les deux mains appuyées sur ses tempes, il approfondissait le rôle lugubre qu'il avait accepté. N'avait-il pas en réalité la position comme le prénom de son personnage ? Cette nature farouche, envieuse jusqu'au crime, ne pouvait-elle devenir la sienne ? Comme l'archidiacre du roman, il avait toujours vécu seul, face à face avec des pensées pleines d'impuissance ; comme lui, il avait cru qu'il se ferait de l'étude un manteau contre le souffle des folles passions ; aujourd'hui il se sentait enveloppé dans ses méditations comme dans un linceul, et il souhaitait qu'une mort prochaine vînt secouer ce rêve sinistre.

Puis tout à coup il dégagea sa tête de ses mains brûlantes, et, levant les yeux vers le ciel, comme pour implorer d'avance le pardon d'un crime projeté, il dit tout bas, d'un son de voix étouffé : J'ai assez vécu. Je remplirai jusqu'au bout le rôle accepté ; ensuite... je me tuerai.

Un bruit de pas dans le corridor le tira de ces fatales pensées. Il entendit prononcer son nom et ouvrit sa porte. Le baron entra d'un air tout enjoué.

– Bientôt, dit-il, je présenterai à notre habile directeur une Esméralda digne de lui. Elle portera une écharpe en tissu broché or et soie, contemporaine de Louis XI. Suis-je un homme de prévoyance, hein ? Je l'ai rapportée tout exprès de Paris, pour faire honneur à la chère cousine et à notre drame. Voyez, monsieur l'artiste, et jugez !

En même temps, il déploya sous ses yeux ce précieux débris, et il ajouta :

– Pensez-vous qu'elle soit ravissante avec cette écharpe autour de la taille ?

Claude étouffa un soupir, examina froidement l'étoffe, et se borna à répondre :

– C'est très-bien, monsieur le baron.

– Je parie, reprit Victor, que vous étiez livré à de hautes inspirations ! Mais si je viens vous en distraire, c'est au nom de votre importante fonction de directeur. Nous avons besoin de vos conseils, notamment au sujet d'un détail assez scabreux à rendre : il s'agit de l'instant où Phœbus prend d'assaut l'aimable Esméralda..., accompagnée de *mademoiselle* sa chèvre, ajouta-t-il en ricanant de son prétendu bon mot. Voyons ! est-il convenable, à votre avis, qu'au moment le plus chaud je dénoue avec grâce l'écharpe de la petite danseuse, que j'expose aux regards ses blanches épaules, et que je risque là le baiser ?

Claude se sentait dévoré d'un cruel sentiment de jalousie ; mais, comme le jeune Spartiate qui se laisse déchirer par le renard qu'il a dérobé et caché sous sa tunique, plutôt que d'avouer son vol, il souffrit cette pointe acérée, et, affectant un grand sang-froid :

– Tout ce qui a été indiqué à chaque scène et approuvé par M. de Villemorand doit être exécuté à la lettre. Vous retirerez l'écharpe, si M. le duc le veut ainsi, et...

– Ce baiser, vous savez, interrompit Victor, doit être pour vous le signal d'un emportement sans bornes et de votre soudaine apparition. Enfin, pour en finir, la place de ce

baiser, s'il vous plaît, cher directeur ? Est-ce sur le front ? Et il regardait l'artiste d'un air gaiement mystérieux, qui semblait défier sa douloureuse résignation. Il continua :

– Sur le front, c'est trop *papa*, sur la joue, trop fraternel. En vérité, c'est à s'y perdre !

Le visage de Claude exprimait une impatience et une fureur comprimées. Victor, sans y mettre la moindre intention de méchanceté, reprit en riant aux éclats :

– Voilà qui est sentir l'esprit de son rôle ! Tudieu ! quelle férocité dans vos regards, notre révérend maître ! ne nous dévorez pas. Ce sera sublime en temps et lieu, mais, pour le quart d'heure trêve, à cet air massacrant ! Vous n'êtes pas ici le *brigand* Frolo, mais notre professeur de déclamation. Pour moi, tenez, je me sens d'une joie folle, rien qu'à me figurer vous voir sortir furieux des plis de votre rideau. Je parie qu'on emploiera, faute de mieux, les rideaux à ramages de l'alcôve de ma cousine ; j'en suis même sûr, car je les ai vus transporter ce matin dans la salle du théâtre. Ah ! à propos... une excellente idée qui m'est venue ! Au moment où vous me frapperez de votre poignard de carton (prenez garde qu'il ne se fausse !), voici le coup de théâtre imprévu que j'ai médité : je porterai sur moi une vessie de carpe remplie d'encre carminée, et, au moment où je porterai la main à ma blessure, bzitt ! je presserai la chose. Ce sera d'un effet admirable ! Si, de loin, cette tonne de Marianne ou ce squelette de Jean assistent à la scène, ils en seront tout bouleversés ! C'est décidé, n'est-ce pas ? Oh ! ce sera le passage le plus pathétique du drame !

– Pour moi, répondit froidement Claude, il me semble, au contraire, que ce détail répugnerait à l'assemblée. Un public raffiné ne saurait goûter une telle fiction ; c'est du drame

brutal, et l'on ferait peut-être bien de retrancher toute cette scène.

– Pourquoi ? est-ce qu'elle sort de la vie réelle ? Et encore, après tout, qu'importe ? ajouta Victor, qui tenait beaucoup à son encre rouge.

– Elle n'y rentre que trop au contraire, répliqua l'artiste. La jalousie va jusqu'au crime dans une âme impuissante à se dompter, mais il est des limites à garder devant un public de choix. N'est-ce point par respect pour ses yeux et ses oreilles qu'on a travesti les grands caractères du roman, ce produit sans pair de l'imagination géante de notre époque ? Il offre des types, hélas ! trop vrais de la vie réelle.

ESMÉRALDA ? – N'existe-t-il pas, aujourd'hui encore, à Paris surtout, de malheureuses jeunes filles arrachées à leur mère dès l'enfance ? Combien, parmi elles, sont repoussées, par notre égoïste société, dans une sphère d'ignominie, où elles se perdent ! Quelques-unes, par exception, gardent longtemps leur fierté native, et ne se vendent à personne. Bohémiennes joyeuses et chastes, elles ont confiance en leur destinée jusqu'au jour où elles rencontrent un homme aux éperons sonnants, qui leur plaît, et à qui elles se livrent. Pauvres papillons étourdis, qui se jouent autour d'une flamme et qui s'y brûlent ! Le brillant fantôme les délaisse bientôt avec insouciance et mépris. Alors, adieu leurs ailes d'anges ! Leur naïve gaieté fait place à une morne tristesse, et elles meurent dans les tortures de l'âme.

PHŒBUS ? – Qui nierait l'existence de ce beau cavalier vain, léger, folâtre, amoureux par passe-temps, qui use du cœur d'une jeune fille comme d'un hochet, qui écrase son avenir en riant avec elle ?

QUASIMODO ? – N’avez-vous jamais vu une de ces pauvres créatures au cœur bon, mais au corps difforme, au visage repoussant, qui soupire en secret, sans confident, se dévoue sans espoir, se cache de la femme qu’il adore pour ne pas l’effrayer, et l’aime tant, qu’il endure, qu’il seconde sa préférence pour un rival heureux ?

Enfin, ajouta l’artiste, d’un accent plus sombre et plus mélancolique, manque-t-il ici-bas de CLAUDE FROLLO, de ces âmes que consume un feu comprimé, condamnées par leur destin, une fausse vocation ou nos préjugés, à renoncer aux joies du cœur et de la famille ? Il n’était pas besoin d’en faire un prêtre : on en trouve le type parmi ces hommes que la pauvreté, l’isolement forcé ou le travail de l’intelligence amaigrit, parmi ces Antony que leurs parents ont délaissés. Plus d’une fois, sans doute, vous en avez rencontré quelqu’un à votre insu. C’est un être timide, découragé, parce qu’il n’a pas sa place au soleil. Il est sobre de paroles, voué qu’il est à un culte secret, à un amour sans remède qui mine son cerveau et son cœur. Il se maudit ; il craint de réfléchir sur lui-même ; il passe sa brève existence à éteindre des sentiments qui le brûlent, et qui n’osent se produire, parce qu’ils ne seraient pas compris. Puis arrive un jour où il devient un scélérat, s’il n’a pas le courage du suicide.

– Vous me contez tout cela d’un air si convaincu, dit à son tour Victor, que j’admets en vérité qu’il existe des Frolo sans soutane. Quant aux Esméralda, il est difficile d’y croire en plein XIX^e siècle. Mais votre tirade philosophique m’a fait oublier les motifs qui m’ont obligé de vous déranger. L’écharpe ira donc bien ? l’encre rouge est approuvée ? la question du baiser se videra, je l’espère. Maintenant je vais amener Amélie, et nous passerons tous trois dans la salle du

théâtre, pour régler l'effet de quelques scènes entre nous qui avons les principaux rôles.

Claude, sans rien objecter, se dirigea vers la salle désignée. Elle était éclairée par trois fenêtres, dont une derrière la scène. Le décor représentait un salon de style ogival, encombré, pour le moment, de meubles de toutes les époques, de costumes et de tapis encore roulés qui attendaient un emploi. Pendant que l'artiste se promenait tout rêveur au milieu de ce bric-à-brac, Victor allait à la recherche de sa cousine. Il tarda peu à reparaître avec elle.

– Amélie, s'écria le baron en entrant, il ne faut plus ici voir en moi un cousin de Paris, mais un brave capitaine du guet de l'an de grâce 1482, sans soucis, railleur, buveur, batailleur et amoureux... véritablement amoureux, ajouta-t-il à demi-voix à l'oreille de sa cousine. Je dois être tout cela.

– Eh bien, dit Amélie, si monsieur Pérony veut bien nous aider de ses conseils, Victor et moi nous sommes prêts.

Ces mots : *Monsieur Pérony* renouvelèrent toutes les souffrances de l'artiste. Il lui sembla qu'elle les avait à dessein prononcés d'un accent réservé et cérémonieux, tandis qu'à l'égard du nom de *Victor*, sa voix était devenue sonore, familière, prodigue d'espoir. C'était une pure illusion : Amélie s'était exprimée du ton le plus naturel. Cependant il eut assez d'ascendant sur lui-même pour entrer, sans émotion apparente, dans les plus minutieux détails concernant la tenue qu'ils devaient observer pendant le cours de cette scène. Victor et sa cousine étaient loin de se douter que la vérité d'un geste ou d'une attitude fût si difficile à obtenir. Le baron finit par se rebuter.

– Monsieur Pérony, dit-il, je commence à croire à présent que j’eusse mieux rempli votre rôle que celui de Phœbus. Le mien est plus agréable sans doute, mais trop compliqué.

– Pensez-vous que celui de Frollo, si grave, si concentré, n’offrirait aucun obstacle, pour vous surtout, jeune homme du monde, qui n’avez jamais été éprouvé par les difficultés réelles de la vie ?

– Après tout, mon cher directeur, vous ne vous êtes jamais, j’imagine, non plus que moi, trouvé dans la position désagréable de Frollo. Il s’agit ici de feindre de son mieux. Il me semble qu’après quelques essais, je deviendrais bientôt un *sauvage* accompli. D’abord il faudrait me vieillir : c’est l’affaire d’un bouchon brûlé. Ensuite il est aisé de contracter une allure farouche, de trouver un timbre de voix sépulcral. Pour m’inspirer, au reste, ne me suffit-il pas de relire avec soin le roman ? Alors je serais tout à fait identifié avec les souffrances intérieures du personnage.

– Mon cousin, dit Amélie, je vous crois dans l’erreur. D’ailleurs vous n’avez pas, comme monsieur, le physique du rôle, avec votre teint fleuri et vos cheveux bouclés. Non : votre figure ne s’accorderait pas avec les exigences de la robe noire.

– Mademoiselle a raison, dit à son tour Claude, sans laisser paraître aucune trace de sa douleur intime. Les femmes ont un tact parfait sur l’article des convenances. J’ai les traits plus durs, la physionomie plus vieille que mon âge ; le costume de Phœbus me rendrait ridicule, c’est incontestable.

– Je n’ai pas voulu faire entendre..., balbutia Amélie en rougissant.

– Vous avez vu clair, mademoiselle, et parlé avec franchise. Le rôle de Phœbus sied d’autant mieux à monsieur qu’il comporte plusieurs scènes assez... délicates. Oui, oui ! c’est bien à monsieur le baron qu’il appartient. À moi, ajouta-t-il, qui ai le teint bruni et des rides naissantes, à moi de représenter le traître, l’envieux, la bête fauve ! À votre cousin, insoucieux et folâtre, de déranger l’écharpe d’Esméralda ! les rôles ont été logiquement distribués. Mais occupons-nous de la répétition, et repassons d’abord les scènes les plus importantes du second acte, celles qui doivent frapper le spectateur, porter à l’âme, comme on dit.

IV

Le drame au château.

– Si vous voulez, dit Victor, commençons par la scène du cachot ; je tiens à voir comment Amélie s’en tirera. Un tapis roulé figurera provisoirement la paille humide sur laquelle repose la belle prisonnière. Mais, de grâce, monsieur Claude, endossez votre robe noire que j’aperçois suspendue là-bas ; le costume, dit-on, fait naître et soutient l’inspiration.

Claude refusait, comme chose inutile pour lui-même, de revêtir la soutane.

– C’est moi qui vous en prie, dit Amélie. Il faut que je m’y habitue. J’ai besoin de me faire à l’idée de voir un scélérat caché sous cette robe, car je n’ai jamais connu dans la

vie réelle que d'honnêtes et bons ecclésiastiques qui la portassent. D'ailleurs, le costume fera contraste avec l'air de belle humeur et l'allure coquette de Victor ; je n'en serai que plus ferme dans l'expression de la haine que je vous ai vouée : c'est Esméralda qui parle, bien entendu.

Comme elle a peur, pensait Claude, qu'on ne confonde la fiction avec la réalité !

– Il suffit que mademoiselle de Villemorand y tienne, pour que j'obéisse : je vais mettre la soutane.

Quand il l'eut revêtue, il pria Amélie de s'étendre à demi sur le tapis, et d'appuyer la tête contre un fauteuil qui serait censé le pilier du cachot. Amélie se donna une peine inouïe pour trouver une attitude, que naturellement elle eût prise sans aucun effort. L'artiste, lui soutenant les bras, l'aida à s'arrêter enfin à une pose un peu théâtrale.

– Silence ! s'écria tout à coup le baron, usurpant par étourderie les fonctions de directeur, et voulant faire l'aimable : la scène va commencer. L'orchestre jouera ici un air lugubre et saccadé, une manière de *De profundis*, accompagné d'un grincement de corde à grand effet. Allons ! ma cousine Esméralda ; ne sourions pas ainsi : soyons dans notre rôle ; songeons que le bourreau va bientôt nous broyer les chevilles dans un brodequin de fer. Le désespoir dans l'âme et sur le visage ! car il y a pour vous une potence en perspective ; arrangez-vous là-dessus, et attention ! Un verrou de porte a crié : *cric crac* (Amélie souriait toujours). Allons donc ! petite cousine ! un soubresaut énergique ! Vous allez voir apparaître une bête féroce.

Amélie regardait le sol avec le plus de gravité possible ; mais, à travers cette tristesse mal feinte, pétillait une joie

d'enfant. L'air de Frolo avait une teinte plus lugubre ; pour lui seul, il y avait là du drame véritable sous le masque d'une partie de plaisir. Il fit quelques pas vers la jeune fille, la tête inclinée, les mains croisées sur la poitrine, et s'arrêta devant elle.

– Esméralda ! s'écria-t-il...

– À ses genoux donc ! monsieur l'archidiacre, ou plutôt monsieur le *brigand* ; interrompit Victor ; à ses genoux ! c'est au rôle.

Claude, pour ne plus remettre en question les points décidés, mit un genou en terre devant Amélie, qui, feignant un mouvement d'effroi, rejeta la tête en arrière ; puis, il reprit avec un poignant accent de douleur : Esméralda !...

– Mais vous oubliez de serrer sa main, qu'elle doit retirer vivement. C'est écrit.

– Il est des détails qu'on peut négliger ici, répliqua l'artiste avec une sorte de brusquerie.

– Oui, et, le jour de la représentation, on les oublie, comme vous le disiez vous-même hier.

Claude redoutait cette épreuve ; mais il lui fallut boire le calice. Il trouva le courage de serrer la petite main blanche et douce d'Amélie, et il répéta son apostrophe.

ESMÉRALDA (*tremblant*). – Qui êtes-vous ?

FROLLO. – Je suis le *bandit* Frolo, comme on m'appelle, l'homme qui t'a précipitée dans ce cachot, l'homme qui a seul la puissance de t'en faire sortir.

ESMÉRALDA. – Arrière ! brigand, tu me fais horreur !

Amélie prononça ces derniers mots avec un accent naturel, qui fit tressaillir l'artiste, comme s'ils s'adressaient à sa personne réelle. Il reprit bientôt son aplomb, et fixa sur elle un regard ardent, puis glacial, qui lui fit peur.

FROLLO (*continuant*). – Jeune fille ! je serai à ton choix l'âme qui aime, qui compatit, ou l'âme qui hait ; ton ange ou ton bourreau. Écoute ma prière. Je suis à genoux devant toi ; un seul mot *obligeant* de ta bouche et le gibet tombera.

ESMÉRALDA. – Le gibet ? Auprès de ton image, son image me sourit. Le gibet va me mener en un monde où je retrouverai mon Phœbus ; ta face de démon m'entraînerait aux flammes éternelles. Tu ne m'avais donc pas vouée à une seule mort ? Arrière !

FROLLO (*d'un accent plus tendre*). – Esméralda ! la flamme de mes rêves ! écoute-moi au nom du ciel !

ESMÉRALDA. – Tu parles du ciel ! tu blasphèmes. Rien, rien. Va-t'en ! Oh !... va-t'en !

– Cette réplique est trop molle, dit de loin Victor, qui sortait de la salle pour aller chercher quelque accessoire oublié.

Ils demeurèrent seuls. – Faut-il continuer ? dit Amélie, avec son timbre de voix habituel. – Pourquoi non ? répondit Claude, en proie à la fièvre. Après une pause, il comprima un soupir et reprit d'un air calme : « – Mademoiselle oublie trop aisément qu'elle doit vivre dans l'âme d'un personnage idéal. Il faut qu'elle se figure, avec un effort d'imagination toujours égal, être la danseuse du drame. Ces deux mots répétés : *Va-t'en !* n'ont pas été détachés avec assez d'énergie. Tâchez d'y mettre un accent de haine plus prononcé,

comme tout à l'heure. Vous n'avez donc jamais haï personne ?

– Moi, monsieur ? jamais. Il n'y a pour moi au monde que des amis ou des indifférents. – Et mademoiselle me fait l'honneur de me ranger... – Parmi mes meilleurs amis... ou, si vous voulez, parmi les personnes de connaissance que j'estime et révère le plus. Mais je vais reprendre mon rôle.

ESMÉRALDA (*d'une voix renforcée*). – Rien ! rien ! Va-t'en ! Oh !... va-t'en !

FROLLO. – Tu maudis, au lieu de le plaindre, l'homme sans famille, en qui des larmes sans issue corrodent le cœur comme un brûlant acide. Esméralda ! il y a plus de vingt ans qu'une mère ne m'a souri. Ma mère est morte (Claude laissa échapper une larme véritable), et depuis, aucun souffle d'une femme bien-aimée n'a passé sur mes lèvres ; alors mon âme s'est endurcie, j'ai pris la société en haine, je me suis fait *chef de bandits*. Au sein de cette honteuse *distraction* à mes douleurs (Claude faillit sourire en prononçant cette niaiserie de son rôle), mon cœur se creusait toujours et la vieillesse survenait. Aujourd'hui, le vide est devenu un abîme, et mon cœur agonise. J'ai cherché ton amour et tu as horreur de moi ! Voilà pourquoi je suis triste et cruel. Si tu me disais : Je t'aime ! mes rides s'effaceraient, mes yeux scintilleraient de beauté et de bonheur comme ceux de ton Phœbus.

ESMÉRALDA. – Oh !... le nom de Phœbus dans cette bouche !

FROLLO. – Dis-moi une seule fois que tu consens à m'aimer ; trompe-moi, jette-moi cette illusion, et je deviendrai à mon tour aimable à tes yeux. (*D'un accent plus sombre et se relevant.*) Mais... pas un mot, pas un regard. Oh ! je

comprends : pour te plaire, il faudrait être lui, lui-même, *Victor*, mon plus mortel ennemi !

– Victor ? interrompit Amélie, avec un éclat de rire. Voilà une plaisante étourderie pour un homme grave.

FROLLO (*se reprenant*). – Lui-même, Phœbus, mon plus mortel ennemi ! Oh ! j'étouffe ! Entre la mort et moi, vois-tu, il faut choisir ! (*Après une pause*,) Tu ne dis rien ? alors tu mourras... Tu mourras ! mais, de nous deux, c'est moi qui souffrirai le plus.

ESMÉRALDA. – La mort est moins hideuse que toi ! Sois maudit ! maudit !

FROLLO (*lui saisissant le bras*). – Oh ! Esméralda ! si tu savais le supplice que j'endure !...

En ce moment, le baron revenait, amenant avec lui un domestique, qu'il plaça en faction à l'une des portes, en cas qu'on eût besoin de ses services. – Bravo ! s'écria-t-il, bravo ! Votre dernière phrase a frappé mon oreille ; elle était sublime de naturel. Puis il le contempla : – C'est qu'il y a vraiment dans vos regards un je ne sais quoi, qui, sur une scène véritable, vous élèverait au premier rang de nos artistes dramatiques. Et puis, comme on devine tout de suite le peintre ! Votre pâleur a quelque chose d'effrayant. Je sais bien que c'est l'effet d'un peu de blanc de bismuth ; mais l'illusion n'en est pas moins complète ! Maintenant, voyons ! passons, comme on dit, à d'autres exercices. Pendant que nous sommes réunis, jouons la scène du *rendez-vous*. Dans l'ordre de la pièce, elle aurait dû précéder celle du cachot. Nous avons placé la charrue avant les bœufs ; mais qu'importe ! À propos, j'ai à vous dire qu'on vient de m'expédier de Paris tout le matériel de guerre de Phœbus,

sauf le cheval bardé d'acier. Je vous ferai voir, après dîner, une cotte de mailles moyen âge, dont vous me direz des nouvelles. Pour la scène galante que nous allons répéter, la revêtir, ce serait un contre-sens ; car, *primo*, je suis ici en bonne fortune, et la citadelle que je vais prendre n'exige aucune armure ; *secundo*, je dois être gentiment poignardé ; c'est assez dire qu'il faut supprimer la cuirasse. Voyons ! je vais commander à Jean d'approcher la vieille ottomane et de monter les rideaux qui doivent vous cacher. Justement, je les aperçois là-bas.

– Je reconnais mes damas, dit en riant Amélie ; leur air de vétusté aura tenté ces messieurs.

Pendant que Jean amenait l'ottomane sur le devant de la scène, Victor déploya la brillante écharpe et l'ajusta sur les épaules de la jolie cousine, qui en contemplait la trame d'or avec une enfantine admiration. Bientôt les deux rideaux à ramages glissèrent sur une tringle passée dans leurs anneaux ; puis, le vieux serviteur alla reprendre sa place.

– Je vais commencer, reprit Victor. Dans cette scène, monsieur l'artiste, votre rôle est court, du moins sous le rapport de la parole ; vos yeux seuls pourront agir. Exercez-vous à les rouler dans leur orbite pendant dix minutes ; puis, pour le bouquet, vous m'appliquerez le coup de poignard, que je recevrai avec toute la grâce possible et sans rire, à moins qu'il n'arrive quelque anicroche imprévue. Quant à l'instrument, il n'est pas encore fabriqué. Par bonheur, j'en ai un sur moi qui fera merveille, pourvu que le brigand Frolo le laisse dans sa gaine et modère ses transports, tout en ayant l'air, bien entendu, de n'y pas aller de main morte.

Ici, le vaniteux baron tira de son gilet une délicieuse petite dague, ouvrage du XV^e siècle, brillant de fines ciselures de fer, damasquinées d'or.

– Tenez ! monsieur Pérony, pour vous distraire pendant une longue attente, vous apprécierez ces ciselures-là.

– Mais, objecta Claude, c'est du superflu ; la moindre chose, un papier roulé, nous suffira pour aujourd'hui.

– Non pas ; je tiens à ce que vous examiniez ma dague avec attention, lame, poignée et fourreau. À l'instant du baiser, vous écarterez les rideaux, sans vous empêtrer dans votre robe, s'il est possible, et vous me toucherez où vous savez.

L'artiste eut beau réclamer, Victor lui passa au cou une chaîne d'argent à laquelle la dague était suspendue ; puis, s'adressant à sa cousine :

– Voyons, Amélie, à nos affaires ! L'écharpe est bien placée ; cessez, de grâce, d'y jeter toujours les yeux : cela fait loucher. Vous devez en ce moment contracter un air *pensif* et *expansif*. Ce n'est plus l'homme abhorré qui est devant vous, c'est le beau chevalier qu'on adore. Attention !

Claude était étourdi de cet incessant bavardage. Avant d'aller à son poste, il insista une fois encore pour rendre la dague.

– Nous réclamons la répétition du coup de poignard, dit à son tour Amélie ; elle est d'une nécessité absolue.

– Il faut bien, ajouta Victor, que je m'habitue à être *lardé proprement*, comme dirait Marianne. Allez, et patientez, cher directeur !

Puis, riant aux éclats, il repoussa l'artiste derrière le rideau. Alors, avec un air demi-railleur et froidement passionné, il vint s'asseoir à côté d'Amélie, mit ses deux mains dans la sienne et lui débita une suite de phrases plus ou moins fades, que la censure paternelle avait autorisées.

Pendant ce dialogue monotone, que Jean écoutait, de son coin, avec ébahissement, Claude regardait la dague. La lame, évidée, était sillonnée de trois rigoles destinées à recevoir un liquide vénéneux. Cette vue fit surgir en lui une pensée de suicide.

Si à l'instant, pensait-il, sans hésitation, je me plongeais cette lame dans le cœur, je le délivrerais de tous les chagrins qui vont le dévorer quand j'aurai quitté ce château, où je ne dois plus reparaître. On aura bien vite oublié Claude Pérony, et ses fresques et sa gloire ébauchée !

Les sculptures de la poignée avaient un caractère farouche : on y voyait la Mort, un squelette debout, armé d'une lance, dont il perçait trois chevaliers étendus sous ses pieds osseux. Sa tête hideuse était coiffée d'un casque que surmontait un cimier. À la naissance de la lame, on lisait, en lettres gothiques très-allongées, cette devise : TIBI ET AMICIS SECURITAS (sécurité pour toi et tes amis) ; et, sur le revers de la lame : INIMICIS ET ÆMULIS LETHUM (mort à tes ennemis et à tes rivaux).

Conseil funeste, murmura l'artiste, et bien peu chrétien, pour un siècle de dévotion !

En cet instant, il distingua la voix du baron ; elle ne vibra plus avec la monotonie déclamatoire, mais s'adressait à lui :

– Eh bien ! monsieur Pérony, vous dormez donc ici derrière ? *vieux jaloux !*

Le blond Phœbus, animé par le débit de sa longue tirade, se sentait en verve de bel esprit, et disposé, comme le sont les gens ivres à demi, sans la moindre intention d'offenser, à une familiarité qui risque de dépasser les bornes. Les deux derniers mots, articulés vivement et sur le ton de la plaisanterie caustique, retentirent dans l'âme de Claude, comme un défi prémédité, comme une insulte à son trouble, à ses douleurs secrètes !

– Allons donc ! continua le baron, vil brigand, pétri de fiel et d'envie ! entr'ouvrez le rideau et regardez : je vais enlever l'écharpe. Mais sortez donc de votre trou de hibou, pour assister au triomphe de Phœbus !

– Claude n'était plus présent à cette fiction théâtrale, mais en proie à l'horrible inspiration d'une haine réelle. Il vit dans cette apostrophe une nouvelle ironie sanglante. Une hallucination fébrile s'était emparée de son cerveau.

Si je me frappais à l'instant ! se disait-il.

Et la lame était là dans sa main tremblante, et ses yeux lisaient la terrible devise : ÆMULIS LETHUM.

– Mais paraissez donc ! il n'y a plus d'écharpe.

Victor entourait d'un bras la taille de sa cousine. Emporté par l'ardeur de son rôle, il déposa sur son cou satiné un baiser sonore, qui couvrit de rougeur le beau visage de la jeune fille.

Claude ne put se maîtriser ; il frappa le baron au cœur, en hurlant d'une voix étouffée qui glaça Amélie ces paroles de son rôle :

– Meurs, meurs, infâme !

Victor poussa un sinistre soupir et tomba sur le plancher. Puis, derrière le rideau, on entendit le bruit d'une fenêtre qu'on ouvrait. Jean, effrayé par instinct, monta sur la scène.

– Eh bien ! mon cousin, disait Amélie, relevez-vous ; c'est fini.

Elle s'approcha de lui : tout à coup la poignée de la dague parut se couvrir de sang. La face de Victor était pâle, décomposée ; ses yeux ouverts la regardaient, immobiles ; Amélie jeta un cri perçant et tomba évanouie.

En ce moment, le duc de Villemorand entra dans la salle, accompagné de deux amis. L'un d'eux était un chirurgien militaire. Il s'approcha de Victor et retira la lame sanglante ; puis, se tournant vers le duc :

– C'en est fait ; il n'y a plus qu'un cadavre !

La consternation des hôtes du château ne saurait s'exprimer ; un sentiment général de stupeur et d'indignation avait remplacé les joyeux propos.

– Mort ignominieuse à l'assassin ! – où est-il ? – Où s'est-il réfugié ?

Le duc s'efforçât de garder son sang-froid, bien qu'il fût brisé de souffrance.

– Lui, Claude ! un assassin ! Oh ! non, non ! Mes amis, détrompez-vous ; c'est un pauvre insensé qu'il faut plaindre et enfermer.

On chercha le meurtrier tout le jour et toute la nuit. Le lendemain, vers l'aube, un des gardes forestiers trouva le corps de l'artiste, gisant, dans une carrière abandonnée, à une lieue du château. Il s'était brûlé la cervelle. Près de lui étaient deux pistolets et un album ouvert. Il y avait tracé au crayon ces lignes adressées au duc :

« Mon généreux bienfaiteur,

« Pardonnez à un délire sans nom. Ma raison était bouleversée. Je viens de me faire justice. J'avais vu Amélie, moi, pauvre enfant sans famille. J'aurais dû fuir, aller mourir loin d'ici ; je n'ai pas eu ce courage. Si le baron survit à sa blessure, je le supplie ardemment de me pardonner et de prier Dieu pour le pauvre fou qu'il avait armé lui-même. Faites-moi enterrer comme un être maudit, dans un lieu isolé... bien isolé ! »

À la lecture de ces lignes pleines de douleurs et de désespoir, le duc versa de brûlantes larmes et tomba à genoux.

Il a tué son frère ! balbutiait-il ; c'est ma faute. J'aurais dû soupçonner, prévenir ou satisfaire cette passion. Pourquoi ai-je tardé à lui révéler toute la vérité sur sa naissance, à lui, mon cher Claude, que j'aimais tant ! N'était-il pas, lui aussi, un enfant de la maison ? lui, le fils de ma pauvre sœur qui n'est plus ! Ah ! ma sœur, ma sœur ! je te l'avais bien dit *alors* : « Abandonner un enfant, cela porte malheur ! » Pourquoi ai-je été le confident forcé de ta faiblesse ? S'il eût osé parler, j'eusse consenti à le rendre heureux en souvenir de toi. Son frère, l'insoucieux Victor, n'aurait pas eu comme lui l'âme brisée. Mais je comprends, mon bon Claude, je com-

prends ta noble fierté. Adieu donc à jamais les joies de la campagne ! demain je quitterai ce séjour maudit, qui ne me reverra jamais ! oh ! non, jamais !

Le duc pria toute la nuit. Un mois après, il avait fait afficher la vente de son domaine, et il venait s'établir à Paris avec sa famille désolée. Fidèle à sa parole de gentilhomme bas-breton, il est mort l'année dernière, emportant dans la tombe le secret de sa sœur.

ARCHÉOPOLIS.

I

Les mines de Paris.

Du sommet d'une montagne isolée, aride comme celles qui forment une grisâtre ceinture autour de Jérusalem, mes regards dominaient une plaine immense, inégale, parsemée de ruines à perte de vue. Un fleuve aux eaux limoneuses traversait de l'est à l'ouest cette vallée de désolation.

À ma première surprise succéda bientôt un deuil solennel : j'avais reconnu le point du globe où s'élevait ma ville natale, la ville qui inspirait tant d'amour et tant de haine, tant d'admiration et tant de mépris : PARIS, le vaste réservoir de toutes les grandeurs et le réceptacle de toutes les turpitudes.

Tout à coup, une voix lointaine et mystérieuse vibra dans l'air, et s'harmonia avec mes pensées pleines de mélancolie. Elle chantait, sur une modulation plaintive, un hymne triste comme le désert sans limites, comme le cantique *Super flumina Babylonis*. Je ne saurais en reproduire les notes mélodieuses, mais j'ai retenu le sens de plusieurs strophes.

« Ô Paris, Paris ! l'ombre de tes splendides édifices ne se projette plus sur les dalles. L'ortie à la sève brûlante fait verdoyer tes rues et tes places aujourd'hui sans rumeurs. Le

spectre des ruines a passé sur toi, et tes colonnes orgueilleuses se sont affaissées sur le sol ! »

« La Seine a vu renaître sur ses rives les saules de la vieille Gaule celtique. Le bouillonnement écumeux de ses vagues, autour de monceaux de pierres moussues, indique seul les endroits qu'enjambaient les ponts aux piles massives ; leurs débris s'écoulaient en une fine poussière qui va se confondre avec les sables de l'Océan. »

« Fleuve de Seine ! le miroir de tes eaux ne double plus, quand tombe le voile de la nuit, les mille lumières des palais illuminés ni l'image des tours jumelles de l'antique cathédrale. Tes flots ondulent au milieu du silence, et tu ressembles à la mère désolée qui pleure toutes ses larmes sur le cadavre de son enfant. »

« Quels furent les instruments de la volonté divine ? Fut-ce vous, rapides messagers des humaines vengeances, boulets au vol invisible ? Vous, globes de fer mugissants que vomissent les lourds mortiers de bronze ? Vous, souterraines fureurs des volcans sans issue ? Les abîmes des catacombes ont-ils englouti les hautes tours, les vastes coupoles, nées de leurs entrailles ? »

La voix expira dans l'immensité, et je descendis lentement la colline. C'était celle de Montmartre. On ne voyait plus, comme autrefois, sur sa crête, des moulins et un télégraphe agiter leurs grands bras, pour alimenter la capitale de pain et de nouvelles lointaines ; sa silhouette chauve se découpait tristement sur l'horizon plombé du nord.

D'abord je ne sus comment accorder le tableau de ces catastrophes anticipées avec l'intime souvenir du siècle où je vivais ; mais peu à peu mon imagination sut concilier ces

deux états contradictoires. Il me sembla me rappeler que j'étais mort il y avait longtemps et que je venais de renaître au monde.

Après avoir erré à travers un dédale de ruines informes et de voies désertes, bossuées, envahies par les ronces, je reconnus l'emplacement du jardin des Tuileries, où jadis se réunissait sous des quinconces de marronniers, l'élite des élégantes parisiennes, avec leurs fils pétulants, à la précoce intelligence. Près d'une sorte de fondrière, je retrouvai quelques débris de l'obélisque de Luxor, dépouille deux fois antique de l'antique berceau du monde.

Tout à coup se fit entendre un bruissement dont l'intensité croissante agitait l'air. Je levai les yeux et j'aperçus, flottant dans l'espace, un immense aérostat à voiles, qui vint jeter l'ancre à cent pas de moi. J'en vis descendre une nombreuse société de gens vêtus de manteaux blancs et coiffés de turbans de même couleur. Leur langage n'était pas des plus faciles à saisir : c'était une sorte de français tout neuf, très-modifié dans ses consonances et dans sa prononciation. Ils me considéraient avec une hilarité moqueuse : c'était, je crus le comprendre, au sujet de mon costume, à leur avis, fort bizarre.

Le drogman de la troupe me questionna sur mon âge et ma patrie. Recueillant tous mes souvenirs, je lui répondis que j'étais né à Paris, sous le règne de Napoléon le Grand. Ce fut un éclat de rire général. Un des plus graves turbans de la troupe dit à son voisin : Laissez en paix ce pauvre homme, et marchons droit au but de notre expédition. On me regarda donc à l'unanimité comme un crétin ou un visionnaire, et l'on ne fit plus attention à moi.

Je profitai de ce compatissant silence pour voir travailler ces savants exotiques. – Je doute, dit l'un d'eux, que nous puissions faire ici une belle récolte de médailles en bronze, car vers la fin du quarante-neuvième siècle ces vandales de *Kouktmans* (probablement les envahisseurs du sol français) les ont toutes recherchées avec soin, pour en fondre des canons.

Chacun se livrait à mille conjectures sur les débris de pierre ou de marbre qui se rencontraient sur sa route. – Ici, dit le doyen de la troupe, en toisant trois colonnes mutilées, et encore debout, de l'église de la Madeleine, ici s'élevait autrefois le *palais* dit *des Invalides*, c'est-à-dire *Infirmes* ; c'était un des plus somptueux monuments de la rive *droite*. Vous pouvez admirer les vestiges du portique, qui ornait l'entrée de ce vaste édifice.

Tous les collègues applaudirent à cette ingénieuse explication, un seul excepté, qui osa dire : – Il n'y eut jamais de portique devant l'*hôtel* des Invalides. Dans le fragment d'un ancien livre, que j'ai payé au poids de l'or, il n'en est pas du tout question, et de plus, on y lit que cet *hôtel* immense était établi sur la rive *gauche* du fleuve.

La face du doyen contracta une teinte purpurine. – Pour moi, répliqua-t-il sèchement, en homme que gêne la contradiction, j'ai lu aussi, de mon côté, des livres tout aussi anciens et authentiques que le vôtre, et j'ose avancer avec *certitude* (certitude !) qu'en ce lieu même où nous sommes s'élevait, avec un dôme, haut de 300 mètres, le palais des *Invalides*, autrement dit des *Infirmes*. Le péristyle, messieurs, avait douze colonnes cannelées, dont trois subsistent encore là, sous vos yeux.

Une sorte de secrétaire, le coude appuyé sur un chapeau, sténographiait toute cette discussion, dont il devait être rendu un compte exact au public de je ne sais quel pays d'outremer. Je m'approchai et lus en tête de la rédaction la date du 7 juillet 9957.

Comme je brûlais de savoir enfin à quels étrangers j'avais affaire, j'avisai le drogman, qui fumait avec délices une certaine plante aromatique, et je l'interrogeai. Il me comprit parfaitement et me fit cette réponse : – Ne reconnaissez-vous pas, rien qu'au costume, les habitants de la célèbre ville d'Archéopolis, sise en cette partie du globe que les anciens nommaient l'Afrique centrale ?

Je restais ébahi. – Comment ! continua-t-il, vous n'avez jamais oui parler de notre capitale, la reine du monde civilisé, ni du fameux musée d'antiquités que notre digne souverain Matoupah IX fonda, il y a environ trois siècles ; ce musée dont les bâtiments seuls occupent une surface de plus de cent mille mètres ? Avez-vous donc toujours croupi parmi ces ruines des déserts celtiques ?

Sur mon affirmation que tous ces renseignements étaient nouveaux pour moi, il me proposa de me dégrossir, de m'emmener dans son illustre patrie et de me présenter à la cour du roi des Archéopolitains (sans doute, pensai-je à part moi, pour le mettre en belle humeur).

Dès que l'ingénieur-topographe de la société eut levé les plans *très-exacts* des restes d'édifices importants de l'ancien Paris, on procéda aux préparatifs du départ. Sur la proposition de mon protecteur, on me logea dans un petit compartiment du navire aérien, qui se trouvait muni de provisions de bouche et d'instruments de physique très-complicés.

Cette machine, m'apprit-on, avait été établie aux frais du gouvernement, avec tout le confortable nécessaire.

Je communiquerais volontiers au lecteur les détails qu'on me donna à ce sujet ; mais, par malheur, tout le monde ayant voulu en même temps m'éclairer, ma mémoire, semblable à un vase qu'on veut emplir trop vite, n'en a rien pu retenir.

Comme il convenait que j'eusse une mise décente, on me fit jeter aux hirondelles mon hideux cylindre de feutre noir et mon habit à queue de hanneton. Alors on m'appliqua sur les épaules je ne sais quelle sorte de manteau d'une nuance vert-perroquet éblouissante, le blanc étant réservé aux seuls antiquaires du gouvernement, comme allusion sans doute à leur candide innocence. Ensuite, on m'ajusta autour du chef une manière de turban de forme bizarre et de même couleur.

II

Les Bosselés d'Archéopolis.

Après un vol continu au-dessus des déserts de la France méridionale et de la Méditerranée, favorisés par le vent du nord, nous descendîmes le lendemain, un peu après le lever du soleil, dans un des faubourgs de l'immense et bruyante cité, nommée, m'apprit-on chemin faisant, Archéopolis, parce qu'une caravane errante d'antiquaires l'avait fondée, il y avait six ou sept mille ans.

D'après certains chuchotements de la docte société, j'appréhendai qu'on ne me retînt, à titre de bête curieuse, dans quelque ménagerie royale. Aussi, dès que je touchai la terre ferme, me hâtai-je de déguerpir et de fuir à pas allongés sur le macadam de cette capitale du monde civilisé de l'an 9957.

Comme je voyais circuler dans les rues un assez grand nombre de manteaux et de turbans semblables au mien, je ne craignis plus d'être reconnu de mes savants. Toutefois, pour plus de sécurité, j'entrai chez une espèce de petit barbier, et me fis raser barbe, moustaches et favoris, de manière à ressembler le plus possible aux indigènes, en général imberbes. Je payai en sous de 1858, que le barbier, un peu antiquaire, comme tout le monde l'est ici, accepta avec une vive reconnaissance.

Grâce à cette précaution et au costume national dont on avait drapé mon chétif individu, je pus traverser une partie de la ville, sans faire trop aboyer les chiens, sans trop exciter, par la forme gauloise de mon nez, les ricanements de femmes assez laides, que j'apercevais installées sur de larges terrasses.

Je finis par rencontrer sur mon chemin un grand édifice décoré de cette inscription : ACADÉMIE DES BOSSELÉS. Là, me dit-on, une vingtaine de professeurs sont entretenus aux frais de l'État. J'entrai résolûment dans une immense cour, bordée de portiques. Au fond, se développait une façade d'un style assez grandiose, surmontée de plusieurs dômes étincelant d'or au soleil.

Je remarquai d'abord, sur une plate-forme lointaine, une lunette astronomique d'une très-large ouverture, et longue d'au moins quarante mètres, montée sur un pied très-

compliqué et de forme bizarre. On en parlait à mes côtés comme d'une merveille. Les verres qui en garnissaient les deux bouts étaient, disait-on, d'une limpidité, d'une puissance de réfraction telles que l'ensemble, parfaitement centré, grossissait une planète un million de fois en diamètre. Grâce à cet œil de géant, ajoutait un érudit en manteau jaune-serin, on avait assisté, le mois dernier, à une sanglante bataille, livrée dans une des plaines de Mars.

J'acceptai le récit comme une vieille plaisanterie, fondée sur la teinte rougeâtre de cette planète et sur le nom belliqueux qu'elle conservait encore, et je me dis : C'est un *canard* réchauffé ; c'est une preuve que l'antique tradition de l'art du *feuilletoniste* a été religieusement transmise, à travers les siècles, à cette brave nation africaine.

Dans une arrière-cour, j'aperçus un ballon de transport, assez différent de celui qui m'avait amené. On me raconta que l'ingénieux inventeur de cette machine, dont le nom baroque m'échappe, avait tenté une heureuse exploration autour de la lune. Voici, ajouta-t-on, les moyens fort simples qu'il employa pour voyager au delà de notre couche d'air, respirer, combattre le froid extrême, et passer sans secousses de la sphère d'attraction de la terre dans celle de son satellite : d'abord...

Mais, en ce moment plein d'intérêt, mon narrateur s'éclipsa comme par magie. J'arpentais à grands pas une longue galerie pour retrouver ses traces, résolu à me cramponner à son manteau, jusqu'à l'achèvement du récit, quand je me trouvai je ne sais comment engagé sous la coupole d'un vaste amphithéâtre, où un petit homme chauve gesticulait du haut d'une chaire. Ce fut le premier indigène qui m'apparut sans turban. On me dit que j'assistais au cours de

l'illustre et très-éloquent professeur d'histoire Fissbrek de Hardeynagh.

Cette sublime intelligence avait choisi pour gîte une boule fort disgracieuse qui, de profil, rappelait assez le type de l'orang-outang. Mais ce qui, dans sa personne, attirait surtout mon attention, c'était une énorme bosse ressortant sur la partie gauche de son crâne, dénudé à cet endroit. Je m'enquis naïvement du genre d'infirmité dont il me semblait affligé.

J'appris avec stupéfaction que ces sortes d'ignobles ampoules étaient ici l'objet d'une vénération profonde. On disait d'un individu : Il *est bosselé*, de l'air majestueux dont on dirait chez nous : Monsieur un tel est décoré du grand cordon de la Légion d'honneur.

L'ancien système du docteur Gall, désigné, bien entendu, sous un nom nouveau, avait acquis à Archéopolis une vogue dont on ne saurait se faire une idée. On y prenait note de la moindre boursouffure du crâne ; on l'entretenait au moyen de mille emplâtres ; on rasait les cheveux tout alentour, pour l'isoler et en faciliter le développement. On aplattissait, en certains cas même on amputait, dès l'enfance, les reliefs de mauvais augure ; on cultivait au contraire, on fortifiait, on *poussait* ceux qui pronostiquaient une aptitude décidée aux mathématiques, à la poésie, à l'érudition, aux belles qualités morales. On réunissait en corps, en séries, les crânes de même espèce, et l'on en formait des associations de capacités en tout genre. Tout enfant qui avait l'heureuse chance de naître avec une *bonne* protubérance nettement prononcée était sûr d'être bien casé, de faire rapidement son chemin et de devenir, avant vingt ans, un académicien modèle, sinon un modèle académique.

Je fus pris d'une vive curiosité au sujet des résultats qu'avait produits ce système de classification, cette *aristocratie de la bosse*, comme disaient les classes envieuses d'Archéopolis ; j'oubliai donc tout aussitôt le narrateur de l'excursion dans la lune, pour ouvrir mes deux oreilles aux ondes sonores que faisait vibrer le discours de ce singulier docteur. Il relevait en ce moment les plis d'une grande toge écarlate, qui paraissait l'embarrasser beaucoup ; puis il reprit, d'un accent pathétique :

« Enfin ! pour terminer mon parallèle entre notre époque et les temps antiques, enfin ! nous, enfants de la vieille Afrique, nous, habitants de la zone *tempérée* du globe, ne sommes-nous pas les vrais élus de la Providence ? Il y a quelques mille ans, notre pays, aujourd'hui si fortuné, était encore un vaste et aride désert de sable, brûlé des feux du soleil. Mais Dieu en notre faveur a déplacé la ligne de l'écliptique. Aujourd'hui, tous les éléments qui constituent notre planète étant équilibrés, on n'a plus d'exemples de ces soudaines fermentations qui jadis secouaient et renversaient les villes. Les saisons et les vents ont pris un cours à peu près régulier ; aussi le pain ne manque plus à l'homme, et son intelligence a pris un essor inconnu aux vieilles races, qui croyaient avoir atteint les limites de la civilisation. Nous ne sommes sujets qu'à un petit nombre des maladies signalées par les anciens auteurs, et nous ne connaissons que de nom ce terrible fléau qui dépeuplait le monde, il y a tant de siècles, le choléra asiatique, dont on ne parlait qu'avec effroi. Citons en passant une des plaies morales de ces temps reculés : le duel, ce fléau social, né de l'orgueil et d'un faux point d'honneur. Le duel n'existe plus parmi nous. Nos tribunaux sont assez puissamment organisés pour ne plus laisser subsister un tribunal particulier dans la conscience de chaque individu. »

Cette péroration me fit rentrer en moi-même ; je me dis : Assurément je rêve, je suis au pays des chimères. Puis je finis par me persuader que j'assistais à une séance réelle et que les maux de mon dix-neuvième siècle n'étaient qu'un songe, qu'un souvenir très-éloigné.

Ici l'orateur fit succéder à ses périodes majestueuses un son de voix plus calme, pour ajouter, après une pause, cette sorte de *post-scriptum* :

« Telle est, messieurs, l'exposition succincte, fondée sur les fragments d'une ancienne chronique, échappée par miracle aux ravages du temps, du feu et de la mauvaise constitution du papier qu'on fabriquait en France ; telle est, dis-je, l'exposition des causes qui amenèrent, vers la fin du XXI^e siècle, la décadence générale de la civilisation du globe. La seconde partie de notre cours traitera spécialement des mœurs et coutumes des Français. »

Comment ! m'écriai-je, l'illustre professeur Fissbrek de Hardeynagh a développé le récit des événements qui ont entraîné la chute de notre civilisation, et je n'étais point là ! C'est à se jeter du haut de la tour de l'Observatoire, qu'on dit s'élever à deux cents mètres !

Et j'allais, dans mon désespoir, gravir les mille trois cents marches qui conduisent à la plate-forme de cette tour, quand une réflexion m'arrêta : – Si plutôt je faisais une visite à l'éloquent professeur ? Il satisferait peut-être ma curiosité en peu de mots, bien que la concision, je le soupçonne fort, ne soit pas sa qualité dominante. Allons !

III

Décadence de la civilisation au XXI^e SIÈCLE.

L'illustre bosselé me reçut avec une grave bienveillance. Je lui exposai le but de ma visite et mes vifs regrets. Cette démarche parut flatter son amour-propre. Je finis par lui demander si, par hasard, la première partie de son *excellent* cours ne serait pas imprimée.

Il me contempla avec un sourire indulgemment ironique. – Assurément. Mais d'où venez-vous, mon cher monsieur ? Comment ! vous ignorez des faits historiques que le plus chétif de nos écoliers connaît sur le bout...

En ce moment, il agita une sonnette, et un domestique se présenta. – Faites venir à l'instant le petit Robinet ! Bientôt arriva, tout frétilant, un moutard de cinq à six ans, à l'air espiègle. J'eus la bonhomie de m'inquiéter d'une grosseur rougeâtre qu'il avait au front. Pauvre enfant ! pensais-je, il aura dégringolé un escalier de trois étages !

Ce fut moi qui tombai de mon haut quand j'entendis le professeur lui dire : – Voyons, petit ! toi qui as un si beau *relief* de la mémoire, récite à monsieur le chapitre CCXVI de mes *Grandes Annales de France*. Si tu t'en tires bien, tu auras au dessert double ration de confitures ; tu entends ? – Oui, mon oncle. Et il se mit à débiter, tout en se dandinant, les pages qui vont suivre.

« Vers le milieu du XXI^e siècle, les sciences, les arts et l'industrie avaient atteint leur apogée chez les nations civili-

sées du globe, reliées entre elles par des voies de fer, des télégraphes électriques et des tunnels sous-marins. Les machines, multipliées à l'infini, appliquées à tout, avaient supprimé, ou à peu près, l'emploi de la force humaine. Elles élevaient presque seules les maisons ; opéraient le labour, les semailles et les récoltes ; confectionnaient le pain, les meubles, les vêtements ; tuaient et dépeçaient les animaux destinés à l'alimentation publique. Le plus pauvre se procurait tous les objets de première nécessité, à la charge, bien légère, de surveiller, à tour de rôle, les mouvements de quelques machines placées sous la direction d'un ingénieur : il n'y avait plus que des indigents volontaires.

« C'était, allez-vous dire, le retour de l'antique âge d'or ; détrompez-vous : cette époque fut l'âge de fer, au moral comme au physique. De l'état de bien-être matériel acquis à l'humanité devait naître sa ruine. Il semblait que Dieu voulût châtier l'homme pour avoir dérobé trop de fruits à l'arbre de la Science. La multiplication sur certains points du globe des chemins de fer et des fils télégraphiques contrariaient l'action normale de l'électricité de l'atmosphère. Ces immenses réseaux métalliques, dans certaines conditions, repoussaient, l'hiver, la neige fertilisante ; l'été, les orages bienfaisants. Des maladies jusqu'alors inconnues sévissaient sur l'espèce humaine, comme sur les plantes et le bétail qui servent à l'alimenter. Dans les entrailles du globe grondait une marée de vagues incandescentes qui ébranlaient des portions, jadis épargnées, de l'écorce terrestre. Vers le commencement du XXI^e siècle, les grandes capitales de l'Europe, secouées par des efforts volcaniques, virent s'écrouler une partie de leurs habitations, et, vers ce même temps, le contact d'une comète asphyxiait tous les peuples de l'Amérique.

« La foi religieuse s'était réfugiée au fond de quelques intelligences d'élite, comme dans son dernier sanctuaire ; mais le culte public n'était plus qu'une forme pour le plus grand nombre. Dépossédées du bienfait du travail manuel, des populations entières vivaient inactives, au jour le jour, l'ennui et le froid sentiment du réalisme dans l'âme. Partout l'oisiveté, passée à l'état chronique, avait engendré un dégoût de la vie, qui se traduisait par des milliers de suicides. Fatale inertie du corps et du cœur ! Les cerveaux seuls travaillaient chez les masses, et non plus les bras : c'était le renversement de la loi naturelle. Jamais plus ardente soif du superflu, du merveilleux, des projets irréalisables, n'avait altéré l'imagination humaine. L'étude des arts, des lettres et des sciences n'était plus l'exception, mais le but banal de tous. Chacun se croyait appelé à un grand rôle intellectuel ; chacun voulait être l'enchanteur : il n'y avait plus d'enchantement. Les imprimeries, partout multipliées, vomissaient sans relâche et à vil prix des millions de livres. Toutes les mauvaises passions apportaient leur contingent de poisons redoutables dans ces vastes artères de la vie sociale, qu'on nomme la littérature.

« De grandes convulsions morales suivirent de près l'absorption de ce virus mortel. La raison déserta les cerveaux, comme la religion s'était retirée des consciences. Les rivalités d'amour, de richesse, de commerce, de célébrité, d'influence politique, dégénérèrent en luttes acharnées, basement hypocrites, égoïstes et perfides. Vers l'an 2050, une folie épidémique se propagea de proche en proche. Les nations civilisées étaient alors régies par des gouvernements impuissants à maîtriser les passions en l'absence du frein religieux, et composés de rouages étrangement compliqués. Leurs éléments hétérogènes, associés d'une manière factice, constituaient un pouvoir comparable aux poudres qui fulmi-

ment au moindre froissement : c'étaient des monarchies démocratiques, ou, si l'on préfère, des démocraties monarchiques. Il suffisait, pour qu'il y eût explosion, que le principe monarchique tournât à l'extrême tyrannie, ou que la base démocratique dégénérait en démagogie. Ce fut ce dernier élément qui amena la catastrophe. Une voix accusatrice s'éleva, on ne sait d'où, pour signaler à la haine des masses les ingénieurs en chef, qui représentaient la puissance financière et la classe aristocratique.

« Des milliers de journaux se firent l'écho de cette voix fatale. Alors se réalisa l'antique apologue des Membres et de l'Estomac. Vu la faiblesse d'une autorité fictive et la rapidité des moyens de communication, tous les peuples se ruèrent à la fois vers le même abîme. Il s'organisa une conspiration, qui éclata simultanément sur tous les points. Partout les ingénieurs furent dépouillés de leurs biens ou massacrés et les machines anéanties, hors celles destinées à la destruction, les seules qui devaient survivre pour le malheur des hommes.

Dans ces jours de fureurs sans limites, on incendia les châteaux et les fermes. Le feu épargna à peine une partie des réserves de grains, établies d'après des systèmes ingénieux que l'intelligence humaine avait mis des siècles à enfanter.

« Quelques sages avaient en vain tenté d'éclairer cette rage aveugle : que pouvait un atome de raison jeté au milieu de la démence générale ? Bientôt la nécessité fit tomber le bandeau. On voulut rétablir les machines d'agriculture, mais les sommités agricoles avaient été abattues. On décida que le labour serait provisoirement confié aux muscles de l'homme, comme aux temps *barbares* ; par malheur, les courages, si ardents à détruire, faiblirent devant le travail lent et

pénible qui avait nourri les générations précédentes. Les dernières ressources alimentaires furent gaspillées par les plus forts, comme sur un radeau de naufragés. Survint la famine, qui sème les cadavres ; puis la peste, qui les multiplie par l'infection de l'air. Les convulsions du sol achevèrent l'œuvre de destruction. La mort seule moissonna cette année, et sur toute la surface habitée du globe faucha la race humaine. Bien peu d'épis échappèrent à cette sanglante moisson. Quelques familles parvinrent à se réfugier dans un coin de l'Afrique centrale. Nous sommes les descendants de ces familles, qui ont survécu par miracle à la perte de l'immense navire de la civilisation antique. Nous avons retrouvé les ingénieuses inventions de nos ancêtres ; nous y avons ajouté les nôtres ; mais, instruits par la grande catastrophe du XXI^e siècle, nous employons les machines qui aident le travail des bras, et nous exposons dans nos musées, à titre de simples curiosités, celles qui le suppriment. »

– Bien ! très-bien ! petit, fit le professeur d'histoire ancienne. Va continuer ta partie de *ginguiche* ; tu auras la double ration promise.

Le jeune Robinet s'esquiva au plus vite.

Quant à moi, je remerciai avec force révérences le vénérable Bosselé, et j'allai prendre l'air sous un portique.

IV

Une séance archéologique en l'an 9957.

Je demeurai longtemps comme atterré sous le poids de ce lugubre récit, débité par un enfant ; il m'avait impressionné à ce point, que je ne songeais à élever aucun doute sur l'authenticité des faits consignés dans la chronique de M. de Hardeynagh. Tout à coup, je fus distrait de mes tristes méditations par l'entretien de deux étudiants, qui parlaient d'un *cours d'antiquités françaises*. Je les priai de me dire où ce cours avait lieu. – À deux pas d'ici, me fut-il répondu. Si la matière vous intéresse, vous ne pouvez mieux tomber : il y a précisément aujourd'hui séance extraordinaire à l'Académie des Bosselés-Antiquaires : les plus célèbres savants y doivent prendre la parole.

Je suivis les deux jeunes gens et m'installai avec eux dans une tribune.

En attendant l'ouverture de la séance, je demandai à un voisin d'humeur communicative des renseignements sur la grande bibliothèque d'Archéopolis qui, avais-je ouï dire, contenait cent vingt-cinq mille manuscrits et plus de deux millions de volumes imprimés, tant antiques que modernes.

J'appris que cet immense dépôt des produits de l'intelligence humaine était depuis longtemps classé et si habilement catalogué dans une suite de deux cents in-folios, qu'on trouvait à l'instant tout ouvrage publié sur tel ou tel sujet. Il y avait trente catégories de livres ; à la tête de chacune était préposé un chef ayant sous ses ordres un nombre proportionné de chercheurs et de metteurs en place. Dans sa

mémoire exceptionnelle étaient rangés, comme en réalité sur les tablettes, tous les livres de sa catégorie. L'office principal de cette sorte de table de matières vivante consistait à éclairer les personnes qui faisaient des recherches ou voulaient simplement s'instruire.

Je recommençai à croire que je rêvais.

– Dans quelle classe, dis-je à mon voisin, recrute-t-on les chefs de chaque catégorie des manuscrits ?

– Parmi les crânes qui ont la triple bosse bien prononcée de la probité, de la mémoire et de la bienveillance.

– Mais on exige aussi celle de l'érudition ?

– On s'en garderait bien ! Il fut un temps où l'on mit à la tête des manuscrits des Bosselés en renom. Ils accueillaienent les savants en herbe avec un visage rogue et pédantesque ; ils avaient honte de se déranger pour ces petits solliciteurs, et finissaient par les éconduire d'autant plus volontiers qu'ils réservaient ainsi pour eux-mêmes et pour leurs amis ou collègues les plus précieuses sources de documents inédits. Il existait alors des règlements qui favorisaient ce système égoïste ; mais un de nos plus judicieux monarques, l'auguste Matoupah IX, a mis bon ordre à ce genre d'abus. Je vous expliquerais comment, si la séance n'allait commencer.

Elle s'ouvrit en effet. J'aurais voulu pouvoir tripler le nombre de mes oreilles. On préluda par un petit lever de rideau, afin de laisser aux nombreux retardataires le temps d'arriver. Quoi qu'eût dit le célèbre professeur au sujet du déplacement de l'écliptique, le climat était loin d'être tempéré à Archéopolis ; il y régnait une chaleur tropicale, et ses habitants se mouvaient avec une lenteur extrême. On lut donc une demi-douzaine de mémoires adressés à

l'Académie. Je m'intéressai surtout à celui qui portait pour titre : *À quelle occasion les anciens Français prononçaient-ils cette phrase consacrée : Dieu vous bénisse !* L'auteur concluait ainsi à la trentième page : « Cette exclamation s'adressait *évidemment* aux individus qui... avaient le *hoquet*. »

Cette solution inattendue me mit de belle humeur ; mais, moi excepté, toute l'assistance garda une gravité imperturbable.

Les petits hors-d'œuvre écoulés, la véritable séance commença. Je vis entrer, vêtu d'une robe blanche, ornée de plumes d'autruche, un haut personnage, dont le crâne offrait deux protubérances d'un luisant superbe ; la plus ample était, disait-on, celle de la sagacité numismatique. L'honorable Bosselé était chargé de lire le rapport des hommes du ballon, sur leur excursion aux ruines du vieux Paris. Ce rapport fut si majestueusement prolix, que j'en ferai grâce au lecteur, et n'en citerai que la dernière partie.

« ... Le 9 juillet, après une marche pénible à travers une plaine inculte, encombrée de pierres moussues et parsemée de débris de vitres, d'ardoises, de marbres de diverses couleurs, nous nous arrê tâmes au bord de la *Synn* (la *Seine* des anciennes chroniques), à l'endroit où jadis s'étendaient les jardins des *Tuileries*, vieux mot qui signifie *Délices*. C'était, comme on sait, un des points les plus fréquentés de l'immense capitale aux *mille* portes. Dans une fondrière pleine de broussailles, où sifflait un serpent d'une espèce fort dangereuse, nous trouvâmes une tête de cheval en marbre blanc, assez fruste, qui a été déposée dans la salle n° 729 de notre musée national. Ce fragment fut recueilli à une petite distance d'une antique voie fort large conduisant à une ville dite *Vaersall* ou *Versailles*, ancien nom qui, comme l'a ingé-

nieusement démontré notre honorable collègue M. Hernoil (M. Hernoil s'inclina), veut dire : *la ville vers l'Ouest*, ainsi appelée à cause de sa situation occidentale par rapport à Paris. Tout nous porte à croire que cette tête chevaline faisait partie d'un monument élevé, au milieu de l'un des jardins des Tuileries, au connétable Bonnaparth, qui, après la mort de Louis XVII, son souverain, fut proclamé chef de la nation, sous le nom allégorique de *Napoléon*, mot d'origine grecque signifiant *Lion-des-Forêts* (ναπος λεωυ). Ce héros, *mort* dans l'île de Corse, fonda une dynastie célèbre dans l'histoire des destinées de la France.

« Plus loin, vers l'endroit où s'élevait une magnifique basilique, couverte de plaques de vermeil, dite *Saint-Germain-des-Prés*, à deux pas des ruines du *Louvre*, nous exhumâmes un candélabre de bronze encore doré en partie, sur lequel sont sculptées en relief les trois lettres I H S. Un soi-disant antiquaire, puisant à je ne sais quelle source apocryphe, a soutenu dans une brochure, qui ne peut être ici sérieusement réfutée, que ces trois lettres, figurées aussi sur deux vases antiques de notre musée, signifiaient dans l'origine : « *Jesus Hominum Salvator*, ou simplement : « IHESUS. Il ajoute que, par la suite, des *moines* nommés *Jésuites*, prenant ces mêmes lettres pour devise de leur ordre, leur donnèrent cet autre sens : *Jesus Humilis Societas*. Nous n'entrerons pas dans de plus amples détails sur cette singulière opinion : l'énoncer, c'est en juger la valeur. Nos recherches personnelles nous ont mis sur la bonne voie. Au XVI^e siècle, sous le roi Henri (II^e ou III^e du nom), vivait un sculpteur fameux, nommé *Jean Goujon*, ou *Gonjou*. Or, les têtes de chérubins qui décorent ce candélabre sont assurément attribuables à un habile ciseau. Aussi n'hésitons-nous pas à en faire honneur à cet artiste, si célèbre dans les annales de l'art antique. Nous interprétons ainsi ce mono

gramme : JOANNES, prénom dudit Goujon (ou Gonjou), HENRICI SCULPTOR. La croix qui s'élève au-dessus de la lettre H ne nous embarrasse guère : elle désigne ce roi comme très-chrétien, *rex christianissimus*, disent les vieilles chroniques. Je crois qu'on chercherait vainement une explication plus satisfaisante. »

Je haussai les épaules et ressentis une vive démangeaison de prendre hautement le parti de l'antiquaire opprimé, mais les longs et unanimes applaudissements qui accueillirent la conclusion du docte Bosselé ne me permirent pas d'élever la voix.

Quand l'enthousiasme fut tout à fait calmé, l'orateur passa immédiatement à un autre exercice. Il fit circuler dans la salle un tube de bronze très-oxydé, sur lequel on déchiffrait cette inscription : GASPARD, BREVETÉ S. G. D. G. Je compris sur-le-champ d'où provenait le cylindre et ce que signifiaient les quatre initiales.

Je me proposais d'élucider la question en deux mots, quand le savant éleva au-dessus de sa tête le débris vénérable (c'était le corps de pompe d'un clysoir de mon temps), puis, s'adressant à l'auditoire attendri, qui retenait son souffle :

« Nous ne saurions aujourd'hui, messieurs, dire au juste à quoi servait ce tube de bronze antique. Faisait-il partie d'un instrument d'astronomie, de guerre ou de musique ? C'est ce que j'espère éclaircir bientôt dans un mémoire in-4°, dont les trois cents premières pages sont sous presse. Je me bornerai ici à une supposition fort vraisemblable au sujet du mot BREVETÉ. C'est sans doute le nom d'une famille industrielle très-connue vers le XX^e siècle, car nous l'avons déjà lu sur plusieurs fragments antiques que possède notre musée. Il

est précédé d'autres prénoms, tels que *Grégoire, Crépin*, etc. Quant aux quatre lettres S. G. D. G., j'ai passé bien des nuits, je l'avoue, à en chercher le sens ; j'ai l'espoir de parvenir, avec le concours de l'honorable M. Hernoil (M. Hernoil se réinclina), à les interpréter d'une manière irréfragable. Jusque-là, nous nous en tiendrons à l'hypothèse que ces quatre lettres indiquent le lieu de naissance de la famille des BREVETÉS. »

À cet endroit du discours, je n'y tins plus ; je me levai avec la ferme résolution d'éclairer l'assemblée, dût le président donner ordre d'introduire *dehors* l'interrupteur indiscret, et j'allais une bonne fois lancer mon explication à la tête du tranchant discoureur, quand une sorte d'huissier, s'avançant au milieu de la salle, s'écria d'une voix de basse-taille : *Messieurs, il est six heures !*

À cette soudaine exclamation, toutes les têtes bosselées de s'agiter et de se couvrir de turbans. Plus d'un honorable collègue se réveilla en sursaut, enchanté d'en être à la clôture et de toucher à l'heure du repas.

En voyant sauteler toute cette *grenouillerie*, j'éclatai d'un si fou rire, que je me réveillai moi-même, et me reconnus au milieu de mes ustensiles de ménage du XIX^e siècle. De tout ce que j'avais cru entendre, cinq mots seuls avaient été réellement prononcés : *Monsieur, il est six heures !* À l'instant même, la même voix les répéta. C'était celle de mon domestique, qui, sur mon ordre de la veille, venait m'avertir qu'il était temps de m'habiller, car, à huit heures, je devais me mettre en route pour aller visiter les ruines de Rome.

DEUX MILLIONS DE DOT.

I

Un héritage imprévu.

Une averse me força un jour à chercher un refuge sous une porte cochère ouverte de la rue Popincourt. Le passage était embarrassé de deux tréteaux, sur lesquels on venait d'exposer un mort, et de plusieurs grands candélabres argentés, hérissés de longs cierges éteints. On commençait à détendre les noires draperies.

Je cherchais à m'installer sans trop d'indiscrétion au milieu de ce pêle-mêle d'ustensiles funèbres, quand m'apparut un homme *tout de noir habillé*, qui tenait sous le bras un faisceau de parapluies.

– Monsieur, me dit-il, est sans doute du convoi de M. le chevalier Léonard de Barbezac ?

À cette question inattendue, je ne sus que répondre ; je pensai avoir affaire à un négociant en parapluies. Du reste, le débit d'une pareille marchandise était un à-propos, car l'averse redoublait de violence. L'homme noir renouvela sa question.

Serré de si près, il fallait prendre un parti. À tout hasard je risquai l'affirmative, qui ne pouvait me compromettre.

– Certainement, je compte bien assister au service de M. le chevalier... que vous dites.

– Alors, monsieur, aux termes du testament du défunt, ce parapluie est à vous (il m'en remit un entre les mains). Je suis chargé d'en distribuer à tous ceux qui accompagneront le corps jusqu'au Père-Lachaise, comme vous en avez sans doute l'intention.

Cette explication me plut, d'abord pour l'avantage réel de la chose, vu l'état barométrique, ensuite pour l'excentricité du fait. J'acceptai donc cette part d'héritage, et en même temps (car je suis homme de conscience) l'obligation de conduire ce digne défunt à son dernier gîte.

– À quelle église, déjà ?

– Ici, à deux pas, à Saint-Ambroise.

– Merci, monsieur, j'y cours.

Ce brave chevalier, pensai-je à part moi, mérite bien, pour une prévoyance si opportune, que j'assiste à son enterrement, d'autant plus que le cimetière n'est qu'à vingt minutes d'ici ; mais, fût-il trois fois plus loin, et dussé-je y laisser mes semelles dans la glaise détremnée, j'irais encore. C'est fâcheux qu'il n'ait pas songé, en même temps, à une distribution de socques articulés. Enfin, on ne peut tout prévoir ; c'est déjà bien honnête de sa part, d'autant plus, ajoutai-je en considérant mon legs, que c'est de la soie recuite, ma foi ! Mes épaules lui devront une éternelle reconnaissance.

Au moment où j'entrai dans l'église, le service finissait, et l'on jetait de l'eau bénite sur le cercueil. La cérémonie de l'aspersion dura longtemps, car il y avait là au moins cinq

cents personnes. Les blouses dominaient, et toutes les physionomies portaient l’empreinte d’une sincère émotion. Les héritiers directs manquaient sans doute à l’appel, et les larmes qui coulaient silencieuses semblaient s’adresser à un bienfaiteur.

Quand la bière fut placée sur le corbillard, qui était de quatrième ordre, bien qu’on assurât que le mort avait été millionnaire, le cortège se mit en marche. Le clergé seul monta en voiture, en tête du convoi. Chacun alors déploya son parapluie, et il s’en forma une file à perte de vue. La rue devait, d’un troisième étage, ressembler à un vaste sillon semé de champignons gigantesques.

Cependant, la pluie ayant cessé, tous ces dômes en étoffes de diverses couleurs se replièrent successivement, comme les pétales des belles-de-nuit à l’apparition du soleil.

On pense bien que, chemin faisant, je m’empressai d’écouter avec une avide curiosité la conversation des personnes qui avaient connu particulièrement l’homme bizarre que je conduisais à sa dernière demeure.

– Je vous le répète, disait l’une d’elles, c’est lui-même qui a fait confectionner ces centaines de parapluies, et il en reste peut-être encore bien d’autres à la maison mortuaire. Il les commandait sans s’inquiéter de ce qu’il en ferait. Il s’agissait pour lui d’aider à vivre une pauvre veuve qui avait, dans son voisinage, une petite boutique. Quand il la vit pour la première fois, elle avait peine à gagner soixante francs par mois, et il lui fallait sur cette somme payer le propriétaire et se nourrir, elle et deux enfants. La bonne femme a longtemps cru avoir affaire à un négociant qui faisait la pacotille pour l’Amérique. Il payait d’avance chaque commande, et

les renouvelait de mois en mois. Il lui aura laissé, c'est fort probable, une petite rente.

– C'est beau, disait un interlocuteur, c'est noblement généreux, mais M. de Barbezac n'en est pas moins un singulier original. Et comment se débarrassait-il de ses parapluies ?

– Il les distribuait à des familles indigentes, à de vieux mendiants qu'il voyait passer devant sa porte en temps d'averse. Tous acceptaient le présent ; mais les uns s'empressaient de l'échanger contre quelques kilos de viande, les autres contre des litres d'eau-de-vie. Plus d'un de ses obligés fut arrêté par des sergents de ville sous le soupçon de vol ; alors le donateur intervenait, et tout s'expliquait. Les pauvres du faubourg Saint-Antoine lui avaient donné entre eux le surnom de *l'homme aux parapluies*.

Le silence ayant succédé à cette conversation, je me rapprochai de la tête du convoi : on y parlait encore des bizarreries philanthropiques du chevalier. Je demandai la permission de poser une question ; elle me fut accordée.

– Quelle est l'origine de ces idées étranges ? À coup sûr, ce brave homme avait, à certains égards, le cerveau dérangé ?

– Pas précisément, me répondit un des assistants en frac noir : pour s'expliquer ses actes, un peu excentriques au premier coup d'œil, il faut connaître les détails du grand malheur qui le frappa en mai 1847.

– Conte-moi cela, je vous prie.

– Très-volontiers.

L'homme au frac m'apprit ce qui va suivre.

II

La colline de Sannois.

Le chevalier Léonard de Barbezac, natif d'une petite ville de Provence, s'était enrichi par des spéculations maritimes. Il fut longtemps domicilié à Marseille, où il vit s'éteindre ses plus proches parents. À l'âge d'environ cinquante ans, il épousa une veuve encore jeune, qu'il eut la douleur de perdre après quelques années de mariage. Alors il vint s'établir à Paris, avec des capitaux bien clairs, bien arrondis, qui ne devaient rien à personne.

Sa femme lui avait laissé une fille, âgée à cette époque de six à sept ans, un ange de grâce, de douceur et de précoce intelligence. L'unique préoccupation du père fut désormais le bonheur à venir de son Eugénie. Il méditait pour elle un mariage princier, dût-il exiger le sacrifice de toute sa fortune et le réduire à la plus modique pension.

Il plaça sa fille chérie dans une des plus célèbres institutions de la capitale. Il allait l'embrasser deux fois chaque semaine, et le dimanche l'avait près de lui. Ce jour-là, le plus souvent dans la belle saison, il l'emmenait à quelques lieues de Paris. Arrivé dans un site pittoresque, on descendait de voiture pour se promener sous de frais ombrages, et s'y livrer à ces mille causeries qu'amène le hasard. On visitait tantôt le jardin parfumé d'un pépiniériste, tantôt une église de village, ornée de saints en bois doré et entourée d'un cimetière gazonneux. Quelquefois on s'amusait à regarder travailler de patients pêcheurs à la ligne, qui, vingt fois de suite, tiraient du fond de la Seine des paquets de roseaux, sans paraître découragés de cet innocent exercice. On se reposait

des heures entières sous de grands arbres, au bord d'un lac, ou sur la cime d'une montagne ; on foulait des pelouses émaillées de boutons d'or. Quand l'appétit survenait, on se restaurait où l'on pouvait, souvent fort mal (et cela plaisait par le contraste), sous les gais berceaux d'une guinguette, d'où l'on entendait les joyeux éclats de rire d'une honnête famille d'ouvriers installée dans un bosquet voisin.

M. de Barbezac aurait pu se permettre d'avoir quelque part sous le ciel *son* château, *son* parc, *sa* rivière ; mais, à son avis, au milieu des connaissances qu'on y invite, on ne saurait savourer cet ineffable plaisir de l'imprévu, cet arôme particulier qui s'exhale de plaines inconnues, qu'on parcourt uniquement pour voir de l'herbe et jouir des rayons du soleil. Il aimait à errer ainsi au hasard, sous les horizons variés qui appartiennent à tout le monde.

– Je touche, disait-il souvent à ses amis (j'étais du nombre), je touche à la plus heureuse époque de la vie. Voir se développer de jour en jour les grâces, l'intelligence, l'imagination d'une jeune fille pure qui vous baise au front, et vous dit : Mon père ! c'est la joie promise aux élus. À mon Eugénie, je voue et je fais partager le plus délicieux sentiment que Dieu ait permis à la créature de savourer. C'est plus que l'amitié dans toute sa perfection ; c'est un rapport intime, extatique, divin, d'âme à âme ; c'est l'amour le plus suave, parce qu'il est dégagé de toute émotion des sens, et à l'abri de ces convulsions morales qu'on nomme regrets et jalousie. Il ajoutait souvent : Le répertoire de notre langue ne contient pas d'expression qui puisse s'appliquer à la tendresse enthousiaste, à l'affection si ardemment abnégative qu'un père a pour sa fille.

Par une belle matinée de mai 1847, le chevalier alla prendre à son pensionnat Eugénie, qui l'attendait avec impatience. Il choisit pour but de promenade un site des environs de Paris qu'il n'avait pas encore exploré : les hauteurs de Sannois. Son coupé le déposa à l'extrémité du village de ce nom, et le cocher reçut ordre de se diriger sur Argenteuil, pour y attendre son retour.

Une fois à pied, ils commencèrent à gravir le flanc septentrional de cette longue colline ondulée, que couronnent les taillis solitaires de Franconville. Bien peu de Parisiens ont eu l'idée de visiter les riants vergers, les sentiers tortueux qui conduisent aux deux moulins de Sannois. Un jour, peut-être, une association de spéculateurs fera monter l'eau de la Seine sur cette sommité, et la colline se couvrira de délicieuses habitations, – à moins que le *génie* militaire ne s'avise d'y installer un fort et ses tristes accessoires.

Eugénie allait, cette année, atteindre ses quatorze ans. Sa vive imagination était tout ouverte aux charmes de ces ravissants paysages. Elle aspirait l'air pur et mollement parfumé de la montagne, cueillait des bluets, ou prenait dans la gaze des papillons de toutes nuances, non pour les martyriser comme font les savants naturalistes, mais pour les rendre à la liberté après avoir admiré de près l'éclatant velouté de leurs ailes. Une petite épagneule folâtre la suivait ou la précédait, prenant une large part à toutes ses joies de pensionnaire. Quant au chevalier, il gravissait le sentier d'un pas plus calme, s'enivrant de toute cette agitation qui bruissait autour de lui, suivant du regard les zigzags capricieux de sa jeune compagne, et se disant : Elle est là, à quelques pas de moi, pleine de vie et de santé ; puis-je demander à Dieu une félicité plus entière ?

Après avoir dépassé un regard qui recouvre une source, à laquelle la petite Folline se désaltéra, on traversa un pré émaillé de marguerites blanches et ombragé par de jeunes peupliers toujours agités par la brise. Puis on atteignit le faite de la colline, d'où se développe le plus vaste, le plus séduisant panorama qui existe dans un rayon de dix lieues autour de la capitale.

La colline se termine du côté de Paris sous forme d'une croupe arrondie, escarpée et tapissée d'une verdoyante pelouse, que brunit çà et là l'ombre d'un arbre. On y rencontre une sorte de petite ferme, deux anciens moulins de bois, un peuplier isolé et une maisonnette qu'habitent un meunier et sa famille.

Devant la porte de ce logis champêtre, près de quelques arbustes, un groupe de tables fixées en terre, calleuses, striées et déjetées par les pluies d'hiver, attend le passant qui veut se rafraîchir. Dans la cuisine du meunier, pièce principale de l'habitation, est un four d'où sortent, le jeudi et le dimanche, pendant la belle saison, de rustiques galettes qui sentent plus le froment que le beurre. Servies chaudes, elles ont une saveur campagnarde, une odeur de moulin, qui manquent à celles des plus habiles pâtissiers de Paris ; et puis on est venu les chercher à plus de quatre cents pieds au-dessus du niveau de la Seine : l'exercice et le grand air ont doublé l'appétit.

Eugénie et son père se placèrent en vis-à-vis sur des bancs raboteux, moussus, à demi-éclopés, dont les pieds semblaient avoir pris racine devant la table. La fille du meunier, une villageoise fort avenante, leur apporta une large et mince galette qui jetait au visage des bouffées de chaleur. On la divisa en trois parts, à l'aide d'un mauvais couteau à

manche de corne. La plus grande échut de droit à Eugénie, le père prit la seconde, et Folline, à qui l'idée parut heureuse et très-opportune, happa la dernière.

On arrosa la galette d'un petit vin sûr et franchement détestable. Eugénie, par bravade, avala un verre de cette infâme piquette ; mais, pour triompher, il lui fallut fermer les yeux et faire grimacer les lignes si pures de son charmant profil. Quant au chevalier, il avait le palais plus aguerré, et il assura éprouver à vider son verre plus de plaisir que n'en ressent un gourmet blasé à déguster du meilleur cru de Château-Laffitte.

Vers cinq heures, on songea à redescendre du côté d'Argenteuil. L'air était devenu plus lourd : quelques nuages roussâtres flottaient sur l'horizon, et l'atmosphère avait perdu de sa limpidité. Les deux amis s'engagèrent au milieu de champs en culture et de pièces de vignes parsemées çà et là d'arbres à fruits.

À mi-côte se présenta un vallon, accidenté de mouvements de terrain pittoresques, et rafraîchi, malgré son exposition en plein soleil, par des groupes serrés d'arbres au feuillage d'émeraude ; on ne put résister à la tentation d'y faire une halte. On traversa un petit bois de figuiers, arbustes qui réussissent à merveille sur ce sol abrité contre les vents de l'ouest et du nord, et l'on s'assit sur une fraîche pelouse qu'ombrageaient les rameaux touffus d'un gros noyer. Si, à quelques pas, un ruisseau au doux murmure eût serpenté au milieu de lauriers-roses, on se serait cru volontiers transporté sous cet heureux ciel de l'Arcadie qu'ont chanté les poètes antiques. Eugénie plaça Folline sur l'herbe, à ses côtés, et la conversation suivante domina le vague bourdonnement des insectes et les confuses piailleries des moineaux francs.

En cet endroit du récit j'aperçus, à cent pas, la porte funèbre du Père-Lachaise, que domine cette autre colline dite jadis Mont-Louis, si riante avant qu'on en eût fait le jardin des morts.

III

Sur la Mort et le Paupérisme.

Le narrateur continua : – Comme il se passera plus d'un quart d'heure avant que le convoi ne parvienne au sommet du cimetière, je vais poursuivre mon récit.

– Que la vue des champs est douce à l'œil, disait M. de Barbezac, effleurant de ses lèvres le front pur de sa fille bien-aimée. Jamais je ne me suis senti plus aise de vivre. En ce moment je combine en moi-même le plan de ton bonheur à venir ; cette douce perspective est pour moi la félicité suprême.

– Petit père, il ne faut pas se livrer aux joies du cœur avec trop d'abandon.

– Pourquoi ? fit le chevalier, étonné d'une réponse si imprévue.

– Notre aumônier, le vénérable abbé Moris, nous disait dans son dernier sermon de la semaine de Pâques : « Quand l'homme savoure avec trop de confiance les délices de la

terre, c'est alors que le malheur qui le guette vient fondre sur lui. Le désenchantement suit de près les belles illusions. Apprenez, mes enfants, une terrible vérité, un inexorable calcul : sur cinquante jeunes filles qui m'écoutent, une, probablement, aura quitté ce monde, à pareil jour, l'année prochaine. »

– Comment ! votre aumônier vous parlait ainsi ? Et ce triste sermon t'intéressait, mon Eugénie ?

– Beaucoup. Il nous faisait ces réflexions, à propos de l'affreux événement arrivé, le 8 mai 1842, sur le chemin de fer de Versailles, à l'endroit où s'élève aujourd'hui cette chapelle de forme triangulaire dédiée à Notre-Dame-des-Flammes. – « Ce jour-là, nous disait-il, jour de dimanche, vers six heures du soir, une épaisse et haute colonne de fumée blanchâtre tourbillonna dans la vallée de Meudon. De loin, on dut croire à l'incendie de quelque usine : c'était des êtres vivants, revenant d'une partie de plaisir, qui se tordaient, sans espoir, au milieu d'une fournaise ardente. Funeste catastrophe ! J'y assistai, et j'essayai (seule tâche possible) de sauver les âmes de quelques victimes. » Il nous en traça un tableau si palpitant, que toute la nuit je crus voir en rêve « planer au-dessus du convoi le grand fantôme de la Mort, agitant une faux dentelée, rouge comme le fer qu'on bat sur l'enclume. »

– Singulière idée d'offrir à l'imagination de jeunes filles une fantasmagorie aussi lugubre !

– Il avait raison, ce me semble, d'entourer une grande vérité d'émouvantes images : elle reste à jamais fixée dans la mémoire. Je n'oublierai de ma vie son éloquent discours sur la mort. « Il est toujours, et pour tous, l'heure de mourir. C'est souvent au sein du bonheur le plus étourdissant qu'on

l'entend sonner. C'est pourquoi, à chaque instant, soyez prêtes à paraître sans tache devant Dieu. »

– Certainement, voilà une vérité sans réplique ; mais, à ton âge, il y a tant de chances de vivre, qu'il faut te garder de prendre pour toi une trop grande part de ces avis redoutables.

– Ils ne me font pas peur. Seulement, si j'avais la certitude de mourir bientôt, deux pensées me désoleraient : celle d'abord de te laisser seul, toi qui m'aimes tant ; cette autre, ensuite, que je n'aurais pu vivre assez pour faire du bien à ceux qui souffrent. M. l'abbé Moris nous a fait un si touchant tableau des misères du pauvre ! « Autour de ce pensionnat, où pour vous, filles de familles opulentes, la vie matérielle est si douce, il est de pauvres veuves qu'amaigrissent et vieillissent avant le temps de pénibles travaux, et pourtant leurs enfants ont à peine un peu de pain pour se rassasier, à peine quelques haillons pour se couvrir quand il fait froid. » Père, ces idées m'attristent. Lorsqu'elles me viennent à l'esprit, je trouve aux mets les plus délicieux un fond d'amertume. Quand, l'hiver, la neige pend en festons aux arbres du jardin, j'ai remords de recevoir la bienfaisante chaleur d'un poêle, car je songe à ces pauvres enfants qui grelottent dans un grenier.

– Ange du ciel ! ma bonne Eugénie ! tu as l'âme tendre, comme tu as le gracieux visage de ta mère qui n'est plus. Eh bien ! dans quelques années tu seras à même d'accomplir tes projets de charité. Tu seras riche, tu auras une dot de près de deux millions, à moins que des revers imprévus...

– Avec tant d'or, combien de pauvres créatures on pourrait aider à vivre !

– Oui. Il te sera permis d’avoir un grand train de maison, des salons resplendissants d’or et de lumières. Autour de toi s’empressera une société nombreuse, dont tu seras la reine.

– Mais si ma dot est toute consacrée au luxe, en quoi contribuera-t-elle à soulager les âmes souffrantes ?

– Le luxe des riches soutient ceux qui sont obligés de travailler pour vivre. Quand on fait dorer les lambris de son salon, tendre de soie et décorer de précieuses fresques les parois de ses appartements, on enrichit bien des familles.

Eugénie restait pensive, et l’empreinte de nobles pensées faisait rougir son beau front devenu sérieux.

– Mais, reprit-elle, entre le riche et l’ouvrier, il y a le maître qui retient pour lui une bonne partie du bénéfice.

– C’est justice. N’y met-il pas son temps, sa haute capacité d’industriel ou d’artiste ? N’encourt-il pas des chances de pertes qui diminuent ces bénéfices qui te paraissent énormes ?

– Je ne dis pas non ; mais, en dernier résultat, les plus pauvres ont toujours très-peu d’espoir de devenir plus heureux.

– Détrompe-toi : un ouvrier habile comme décorateur, tapissier, bronzier, etc., peut gagner jusqu’à dix francs par jour, et même davantage.

– Oui, s’il est *habile* ; mais s’il ne l’est pas, en a-t-il moins besoin de nourrir sa famille ?

Cette objection, assez profonde pour une jeune fille de quatorze ans, étonna le chevalier et le força de rentrer en lui-même. Il avait cru avoir simplement un enfant à instruire : il

rencontrait un adversaire à réfuter, et se sentait presque à court de bonnes raisons.

– C’est vrai, reprit-il, mon Eugénie. Nous autres millionnaires, nous n’enrichissons, en général, que les hommes capables de satisfaire nos goûts raffinés ; mais il est des classes moins opulentes qui font gagner leur vie aux ouvriers d’une capacité secondaire.

– En définitive, si l’on descend toujours l’échelle des capacités, on trouve des artisans dont les travaux ne satisfont plus personne. Ceux-là resteront donc sans ressources, végéteront toujours au milieu de pressants besoins, bien qu’ils n’aient d’autres torts que de n’avoir pas reçu en partage des dispositions heureuses ?

– Peut-être aussi ont-ils manqué leur véritable vocation ?

– Quoi qu’il en soit, sans compter ni prendre en pitié les natures paresseuses ou perverses, il existe des *pauvres d’esprit*, comme parle l’Évangile, en qui l’incapacité n’est pas une faute, mais un malheur. Eh bien ! si j’étais riche et libre de dépenser à ma guise, ce serait ceux-là, que tout le monde abandonne, que je ferais travailler de préférence. Sans doute, mon salon risquerait d’être décoré sans goût ; mais qu’importe ? Il me semble qu’il y aurait aux yeux du Seigneur un grand mérite, outre celui de l’humilité, à accueillir les œuvres informes de ceux de nos frères qu’il créa inhabiles, à les arracher, sans les humilier par l’aumône, à une sorte de servitude et d’avalissante misère. Pardon, petit père, si je t’ennuie avec les sermons de l’abbé Moris ; mais je les ai sentis et retenus comme si je les avais composés moi-même.

Le chevalier, ne trouvant aucune réplique à des raisonnements si précis, lui serra affectueusement la main.

– Mon Eugénie ! à te voir tout à l’heure effeuiller des bluets, attacher ton bracelet au cou de Folline et poursuivre des papillons, je te jugeais encore une enfant, mais à t’entendre traiter de si haut les questions sociales et religieuses, je vois en toi déjà une femme d’élite que le monde vénérera.

– J’aspire simplement à passer pour une femme sensée et charitable. Je tiens à ce qu’on dise : « La fille de M. de Barbezac n’a pas été élevée seulement pour le monde, elle a appris aussi à mettre en pratique les préceptes de l’Évangile. »

– Tu es une sainte, mon Eugénie ! Tu combats dignement les vieilles idées d’un petit gentilhomme égoïste et vaniteux. J’aurai, dans quelques jours, soixante-quatre ans. Bientôt, tu pourras disposer de tout ce que je possède, et suivre les inspirations de ton cœur.

Une larme brilla sur la joue rose et veloutée d’Eugénie, qui se jeta au cou de son père avec une vive émotion.

– Bon petit père ! ne parle pas ainsi. Tu vivras longtemps encore pour m’éclairer de tes conseils, et te féliciter d’avoir une fille digne de toi.

– Oh ! merci de tes bons souhaits, mon Eugénie ; mais, comme tu le disais tout à l’heure, la mort...

– ... Est aussi proche de ma tête que de la tienne : c’est le secret de la Providence. Si je mourais la première...

– Toi, ma fille bien-aimée ? toi qui entres à peine dans la vie ?

– Ce n’est pas une raison. Si, donc, la première je retournerais à Dieu, je ne pourrais ici-bas accomplir tout le bien que je médite. Eh bien ! petit père, au lieu de te désoler, de te laisser aller à un chagrin vulgaire et égoïste, tu l’accomplirais à ma place, n’est-ce pas ?

Puis elle prit un air de profonde méditation.

– À combien se montera ma dot ?

– Ta dot, mon enfant, mais c’est tout ce que je possède, moins ce que peut coûter la dépense d’un vieillard qui vivra dans ta maison. Elle s’élèvera, je l’espère, à deux millions.

– Et si je mourais avant toi, ces deux millions reviendraient à...

– Quelles tristes idées à ton âge ! mais, si je te perdais, je ne te survivrais pas de huit jours.

– Promets-moi, au contraire, répliqua Eugénie, en renouvelant ses caresses, promets-moi, dans ce cas, d’essayer de vivre longtemps encore ; car l’argent de cette dot... je désirerais, vois-tu, qu’en souvenir de moi, puisque nos parents sont tous à l’aise, tu le distribuasses à ceux qui ne rencontrent en ce monde que misère et humiliation.

– Mais tu fais ici ton testament, et tu me nommes ton exécuteur testamentaire !

– Oui, si tel est le nom qu’on donne à ce service rendu aux morts. Puis, cette promesse accomplie, un peu plus tôt, un peu plus tard, tu viendras me rejoindre au ciel. Est-ce convenu ?

– Certainement, puisque cela te fait plaisir.

- Tu m’en donnes ta parole de père ?
- Je t’en fais la promesse la plus solennelle.
- Eh bien ! à partir de cette heure, je m’estime la plus heureuse jeune fille qui soit au monde !

IV

L’Orage.

– Levons-nous ! s’écria tout à coup le chevalier. Voici de gros nuages sombres qui s’accumulent : nous aurons à peine le temps de traverser la plaine d’Argenteuil.

Eugénie s’appuya sur son bras, et ils partirent. Mais tout à coup, au détour d’un sentier, un grand papillon, d’une espèce inconnue, scintilla sous les yeux de la jeune fille. Il était diapré de si éblouissantes couleurs, qu’elle ne put résister à la tentation de le poursuivre, et se mit à déployer vivement son filet de gaze.

Entraînée par la pente du sol, et précédée de Folline qui jappait de son mieux, elle se trouva bientôt au bas de la montagne, sans avoir pu atteindre sa proie. Alors elle retourna lentement vers son père, qui l’avait en vain rappelée, car le vent emportait ses paroles.

– Quelle étourderie ! lui dit-il avec humeur. Voilà que tu as repris en un instant tes folles gaietés de pensionnaire ! Tu t’es mise presque en nage au moment où la pluie menace, imprudente !

– Je suis sûre que nous arriverons à Argenteuil, avant l'averse ; c'est à deux pas d'ici.

– À deux pas ? mais, en marchant bien, nous n'y serons guère avant une demi-heure. Si, encore, Joseph avait la bonne inspiration de venir au-devant de nous !

– Il ne sait pas au juste où nous sommes ; et puis il se dira sans doute : l'orage n'est pas imminent.

Mais, comme pour justifier les prévisions du père, le bruit d'un tonnerre lointain frappa les anfractuosités de la colline, et de larges gouttes d'eau commencèrent à mouche-ter la route poussiéreuse.

– Tu vois, Eugénie ?

– Allons nous abriter sous quelque toit de chaume.

– Je n'aperçois que des vignes et quelques arbrisseaux, mais pas la moindre trace d'habitation d'ici aux premières maisons d'Argenteuil.

– Si nous remontions la colline ?

– Le chemin serait tout aussi long.

Les gouttes cessèrent de tomber, et ils hâtèrent leur marche vers la ville.

– Si, au moins, reprit M. de Barbezac, j'avais un parapluie pour toi !

– Il serait inutile, nous aurons le temps d'arriver.

En ce moment un éclair illumina toute la plaine. Il fut suivi d'une détonation formidable, et une pluie battante fouetta avec rage le sol desséché. Le père se désolait ; il son-

geait, avec une âcre douleur, que son Eugénie, animée par la course, risquait de prendre un refroidissement dangereux. Il ôta son paletot, l'étendit vivement sur ses épaules, et lui couvrit la tête d'un foulard.

D'abord, elle refusa de se prêter à ce travestissement, mue par je ne sais quel instinct de coquetterie, puis elle l'accepta par soumission, et ce fut avec un fou rire qu'elle reprit sa marche dans cet accoutrement étrange.

Cependant, en dépit de ces précautions, la légère toilette d'Eugénie fut bientôt imbibée comme une éponge. De son côté, Folline se serrait contre sa maîtresse ; sa soyeuse fourrure s'était collée sur sa peau, et le pauvre quadrupède paraissait aminci de moitié.

Tandis que ce désastre imprévu divertissait de plus en plus la jeune pensionnaire, le vieillard se désespérait. Les profondes ornières de la route formaient çà et là des flaques d'eau où l'on risquait, au moindre faux pas, d'enfoncer jusqu'aux genoux. Quand il n'y eut plus moyen de les éviter, il prit Eugénie dans ses bras.

Il ne cessait de répéter : – Mon enfant, mon unique trésor ! Oh ! que n'ai-je pu rencontrer le plus humble abri, fût-ce l'arche d'un égout fétide ! Je partagerais, je crois, ma fortune avec le paysan qui m'eût prêté à temps le plus hideux riflard de toile rouge, le plus ignoble manteau de toile cirée. Mon Dieu ! mon Dieu ! avoir cinq laquais et deux équipages, et en être là ! Le plus chétif insecte trouve une crevasse où se loger, et la fille d'un millionnaire est exposée à toutes les insultes de l'orage ! Ma petite Ninie, retiens bien cet habit sur tes épaules et ce foulard sur ta tête. Ne t'inquiète pas de moi, je puis te porter encore ; mais surtout ne ris pas ainsi, ta gaieté me fait mal.

– Petit père, je me sens mieux que jamais, j'éprouve une fraîcheur délicieuse.

– Oh ! tant pis. Je voudrais te voir en ce moment sous la voûte d'un four (Eugénie ne put retenir un nouvel éclat de rire). Je t'en supplie, ne ris pas ainsi ! Si tu savais combien je souffre ! Tu ne songes donc plus que la... (il n'osait achever sa phrase) que la mort peut... Mais Argenteuil ne viendra donc jamais, jamais !

Vaincu par la fatigue, il la déposa sur la partie la moins défoncée de la route. En cet instant l'orage se calmait.

– Console-toi, père, dit Eugénie en lui rendant le paletot qui ruisselait, voilà le soleil qui reparaît à l'horizon. Regarde du côté de l'orient : quel magnifique arc-en-ciel ! Il s'en forme un second. Oh ! l'admirable effet de lumière !

Le chevalier n'écoutait pas : il était préoccupé des moyens de trouver pour elle des vêtements de rechange avant le retour à Paris. On touchait alors au mur du premier jardin d'Argenteuil. Tout à coup, au tournant d'une ruelle, on entendit le roulement d'une voiture. Joseph avait eu l'idée tardive de venir à tout hasard à leur rencontre. Son maître lui reprocha avec emportement sa *stupidité*.

– Je pensais, répondit le cocher, que monsieur aurait trouvé un abri au premier coup de tonnerre.

Eugénie, qui était déjà installée dans le coupé, prit sa défense : – Ce pauvre Joseph n'est jamais venu ici ; il ignorait par quelle route nous reviendrions.

– Où est maintenant ce niais de Bastien ? ajouta le maître avec humeur.

– Bastien ? fit le cocher ; il y a plus d'une heure qu'il m'a quitté.

– Pour aller sans doute passer son temps au cabaret ?

– Oh ! non, Monsieur ! ce n'est pas son habitude.

– Je suis sûre, dit à son tour Eugénie, que ce sera pour nous rendre quelque service.

À peine la voiture avait-elle avancé de quelques pas, qu'on vit paraître Bastien tout essoufflé ; il monta sur le marche-pied.

– Pauvre mademoiselle, vous avez dû bien souffrir, ainsi que monsieur votre père ! Comme j'appréhendais ce qui est arrivé, j'ai été à Asnières, où j'ai une tante ; elle a pu me procurer des vêtements de rechange pour mademoiselle et aussi pour monsieur. Je viens de faire allumer du feu dans deux chambres, à l'auberge qui est sur le quai.

– Brave garçon, dit le vieillard en lui tendant la main, tu penses à tout ; et moi qui te calomniais ! C'est une fatalité que tu n'aies pas été aujourd'hui de la partie : tu nous aurais trouvé quelque moyen de sortir d'embarras.

Bastien, qui servait souvent de point de mire aux plaisanteries des autres domestiques de l'hôtel, était, au physique, assez disgracieux et fort mal entendu au service ; mais toute son intelligence s'était concentrée dans un dévouement sans bornes aux intérêts du maître qui l'avait accueilli. Tous ses actes avaient pour mobile la reconnaissance. Eugénie avait compris cet attachement, et se faisait un devoir de l'excuser quand il avait commis une balourdise ou brisé quelque porcelaine.

La jeune pensionnaire, avec l'assistance d'une servante, échangea ses habits trempés contre un costume villageois qui lui seyait à ravir, car la tante de Bastien avait une fille de son âge et de sa taille. Ce fut avec une folle hilarité qu'elle se présenta devant son père. Des paysans attablés au rez-de-chaussée de l'auberge ne purent s'empêcher, en la voyant passer, d'exprimer tout haut leur admiration.

De son côté, M. de Barbezac avait endossé un costume qui lui allait tant bien que mal : c'était un habillement tout neuf commandé par un bourgeois d'Asnières, et que Bastien réussit à se faire céder par l'entremise de sa tante.

Ainsi travestis, le chevalier et sa fille descendirent de leur coupé rue de Provence, aux yeux ébahis du suisse de l'hôtel, qui ne comprenait rien à cette métamorphose. Jusque-là tout était bien ; mais, hélas !...

– Eh bien ? dis-je à mon tour vivement ému de cet *hélas !* qu'arriva-t-il ? est-ce que la jeune fille ?...

– Mon Dieu ! *oui*. Quelques jours plus tard on mettait en terre l'excellente mademoiselle de Barbezac. Il y a de cela plus de deux ans, et, si le père n'est pas mort sous le coup de sa douleur, vous en saurez plus tard la raison.

V

Le Testament d'Eugénie.

Le convoi, après de longs détours, arriva au sommet de la colline du Père-Lachaise et s'arrêta devant une chapelle

de marbre blanc, qui s'élevait au milieu d'un parterre décoré de plantes rares. Elle était d'un style ogival fort équivoque, mêlé de formes grecques et égyptiennes. Au résumé, l'ensemble et les détails protestaient contre le goût de l'architecte, si, toutefois, un architecte y avait mis la main. À l'intérieur, quatre verrières projetaient les vives teintes de l'iris sur une multitude de bas-reliefs, de fresques et de mosaïques qu'on apercevait du dehors. Au fond s'élevait un autel tout rugueux de sculptures multipliées, surmonté d'une statue de la Vierge et de candélabres en argent. Au plafond était suspendue une lampe allumée ; et des urnes de matières précieuses, placées çà et là sur des piédouches, contenaient des roses blanches fraîchement cueillies.

Je ne fis qu'entrevoir toute cette décoration, qui papillonnait au soleil, au moment où fut descendue dans un caveau la lourde bière de chêne. Elle en frappa le fond avec un bruit sourd qui murmura longtemps sous une voûte sonore. Un prêtre récita devant l'autel l'office des morts, puis on scella d'une dalle l'ouverture de cette fosse, qui ne devait plus désormais se rouvrir.

L'office achevé, je retrouvai parmi les assistants mon obligé narrateur, dont la foule m'avait séparé. J'avais mille questions à lui adresser.

– Il est aisé, lui dis-je, de deviner que cette chapelle, parée de tant de fleurs, est la tombe d'Eugénie.

– Depuis près de trois ans, chaque matin et en toutes saisons, le vieillard venait lui-même les renouveler ; mais, depuis dix jours, quelqu'un l'avait remplacé : Bastien, qui seul, à l'avenir, prendra soin de parfumer la dernière habitation où repose son maître, près de sa fille bien-aimée.

– En vérité, j’ai peine à m’expliquer la mesquinerie dispendieuse de ce monument. M. de Barbezac n’avait-il donc aucun sentiment des arts ?

– Tout au contraire : la vente des cinquante tableaux de sa collection a produit près de cent soixante mille francs ; mais la tombe d’Eugénie, quelques sommes qu’on y eût consacrées, ne pouvait être un chef-d’œuvre. Si vous vous rappelez certaines circonstances, vous aurez la clef de l’énigme.

– Ce qui m’intrigue en ce moment, c’est de ne lire nulle part ni le nom de la jeune fille, ni la moindre inscription. Et puis, l’avouerai-je ? une pensée satirique me passe, malgré moi, par la tête, quand je songe aux monceaux d’or sacrifiés à des sculptures si somptueusement médiocres. Les collatéraux du vieillard – il en existe probablement – trouveront une tombe à critiquer au lieu d’un héritage à mettre en poche. En vérité, le chevalier aurait pu faire graver au-dessus de la porte cette épitaphe ironique : CI-GÎT L’ESPOIR DE MES HÉRITIERS.

– De toute sa fortune, il ne restera pas un centime quand on aura payé les frais de ce modeste convoi, et j’apprends de bonne source que deux négociants de Marseille, instruits du mauvais état de sa santé, accourent en poste vers la capitale, dans l’intention de mettre à sec le coffre-fort du *bonhomme*, comme ils l’appellent. Quand ils le trouveront vide, et sa chapelle mortuaire si libéralement décorée, plus d’un juron méridional s’exhalera contre cette tombe naïvement malicieuse. Voilà le côté comique de l’histoire ; mais, à part le pied de nez des deux cupides Provençaux, le reste en est triste et sérieux.

J’avais pris un si vif intérêt à tout ce qui concernait l’*homme aux parapluies*, comme je venais d’entendre nom-

mer le chevalier dans un groupe voisin, que je suppliai mon interlocuteur de ne pas laisser ma curiosité en suspens.

– Sans indiscretion, lui dis-je, puis-je savoir où vous vous rendez de ce pas ?

– À mon domicile, près le boulevard Bonne-Nouvelle.

– Eh bien ! permettez que je vous accompagne.

– Très-volontiers. Si vous êtes de mon avis nous irons à pied ; le pavé est déjà ressuyé et le soleil fort agréable.

– À votre gré. Ayez donc l'obligeance de reprendre votre récit. Comment M. de Barbezac n'a-t-il pas succombé au désespoir ?

– Bien loin de là : il ne fut jamais plus alerte, plus jeune, en quelque sorte, qu'après le décès de sa fille ; et quand, au bout d'environ trois ans, il put se dire enfin : Je suis tout à fait ruiné, il mourut paisiblement dans son lit, comme un autre s'endort.

– Conte-moi tout, de grâce, de point en point, sans omettre le moindre détail.

– Je reprendrai donc à la fatale journée de la fin de mai 1847.

De retour à l'hôtel, Eugénie quitta, comme à regret, son costume villageois. Elle se trouvait à l'aise sous ces habits, simples comme son âme candide ; s'en séparer, c'était rentrer dans un monde plus élevé, qui n'avait pas toute sa sympathie. Un secret penchant la rapprochait des classes pauvres de la campagne. Dans ses religieux élans vers la

confraternité universelle, elle ne pouvait concevoir pourquoi parmi les hommes, qui ont un si grand besoin de se rapprocher et de s'entr'aider, il existe entre chaque rang une distance si prononcée, si infranchissable. Elle céda, à son insu, à je ne sais quelle inspiration socialiste, pleine d'évangélique douceur et d'ardente charité.

Comme le chevalier se disposait à la reconduire au pensionnat, elle se plaignit d'un violent mal de tête. On envoya prévenir l'institutrice et le médecin, et elle resta à l'hôtel. Pendant la nuit la fièvre se déclara, et le mal sembla empirer d'heure en heure. L'inquiétude du malheureux père était à son comble ; il se disait avec terreur : Si j'allais la perdre !

Depuis longtemps, son imagination sénile s'était complu à réchauffer un bien doux rêve : il lui semblait voir ses petits-enfants, le sang de son Eugénie. L'aîné, âgé de quatre ans, un ange aux yeux bleus, aux cheveux blonds, lui gazouillait une fable d'une voix argentine, qui agitait doucement les fibres de son cœur. Le dernier né, c'était une petite fille, une miniature d'Eugénie, un bouton de rose sur sa tige. Elle lui apparaissait dormant dans son berceau le sourire aux lèvres, ou bondissant, rieuse et folâtre, sur les bras de la nourrice, et agitant ses petites mains potelées pour déranger ses besicles avec une ravissante espièglerie.

Pour la première fois, une voix formidable lui tintait aux oreilles : « Ton beau songe doré ne se réalisera jamais ! » Cruelle torture, qu'il lui fallut subir toute la semaine.

Dans les premiers jours de sa maladie, Eugénie lui répétait souvent, pour le reconforter :

– Père ! ce n'est rien, je t'assure ; j'ai un peu dormi cette nuit ; je ne souffre presque plus. Mais le neuvième jour elle

ressentit une oppression si vive, qu'il lui fut impossible de dissimuler son mal. Elle demanda à se confesser à l'abbé Moris. Le soir elle respirait avec peine, et son père, assis à son chevet, éprouvait les plus brûlantes morsures du désespoir.

Vers le milieu de la nuit, comme il la contemplait d'un air découragé, elle fit un mouvement, et lui tendit sa pauvre petite main blanche, déjà tout amaigrie : – Bon père ! je vais être bien heureuse.

– Tu respirez mieux, tu renais à la vie ?

– Au contraire. J'occuperai bientôt, je l'espère, une place à la droite de Dieu, et je t'y garderai la tienne.

Le vieillard tressaillit sous une poignante angoisse. Elle continua : – Réjouis-toi avec ton Eugénie, que tu aimes tant ! Le Seigneur m'est tout à l'heure apparu, et il m'a dit : Tu vas rejoindre ta mère.

– Pauvre petite ! balbutiait-il à demi-voix, c'est la fièvre.

– Tu me plains, bon père ? Félicite-moi plutôt : je vais te précéder dans ce monde où le cœur ne souffre plus. Resté seul, tu devras conserver du courage et du sang-froid, afin de pouvoir exécuter la promesse que tu me fis, l'autre jour, sur la riante colline de Sannois. Avant que je meure, répète-moi que ma dot m'appartient, et qu'il m'est permis d'en disposer.

– Dès cette heure, elle est à toi, ma chère enfant, ma bonne petite Ninie. Mais, à ce don, je voudrais ajouter, pour te sauver, mon existence et ma part de bonheur dans l'autre vie !

– Ne songe pas à me sauver en ce sens ; c'est une bonne mort qui sauve l'âme, comme dit l'abbé Moris. Parmi mes

cinquante compagnes, c'est à moi qu'est échue la faveur de manquer à l'appel de notre aumônier pour me rendre à celui de Dieu.

Puis elle reprit, après un long repos : – Ainsi, ma dot m'appartient...

– Oui ! mille fois oui ! Et, suffoqué par les sanglots, il ajoutait : – Ô mon Dieu ! conserve-moi ma fille ! Cette apparente lucidité, c'est la fièvre, toujours la fièvre.

– Ce n'est pas la fièvre, petit père, c'est la raison, c'est Dieu qui m'inspire et me soutient. Je possède, m'as-tu dit, près de deux millions ; merci, oh ! merci (elle lui pressait doucement la main). Maintenant rappelle tes souvenirs : l'autre jour, quand nous étions assis près des figuiers, tu m'as promis que, si je mourais avant toi, l'argent de ma dot serait le bien des pauvres.

– Oui, ma tendre, ma bonne Eugénie ! oui, je te l'ai promis. Et il murmurait bien bas : – Mon Dieu ! c'est le délire !

Eugénie se redressa cette fois avec une énergie inattendue : – Non, ce n'est pas le délire ; je supplie mon père, au nom du Seigneur, de recueillir de vive voix mon testament, et de l'exécuter quand je serai morte. Je le charge de distribuer la fortune qu'il me destinait entre ces familles pauvres et délaissées dont M. l'aumônier nous faisait une si touchante peinture. Toi-même, ô mon bon père ! visite-les, comme je les eusse visitées si j'avais assez vécu. Procure du travail à ceux qui ont besoin de gagner leur pain ; accepte les produits de leurs mains, sans les humilier par des reproches ; donne, donne largement à ceux qui souffrent de leur destinée ; fournis des vêtements chauds aux petits enfants qui ont froid ; trouve les moyens de faire agréer

l'aumône à ceux qui ne peuvent être soulagés autrement. Puisse, puisse toujours, et quand le dernier écu de ma dot sera distribué, tu te reposeras, tu songeras au prochain bonheur de notre éternelle réunion. Crois-moi, une lueur ineffable illuminera les derniers jours de ta vieillesse. Quand tu penses à mon absence, ce ne sera pas avec cette amertume égoïste qui engendre le désespoir dans les âmes vulgaires. Plus approchera pour toi cette heure qui va sonner pour ta petite Ninie, plus tu sentiras la joie de l'âme dominer les souffrances du corps. Oh ! oui, je l'éprouve en ce moment, la douleur de mourir est légère à qui s'occupe de pensées généreuses et du pressentiment d'un avenir céleste. Je sens la vie qui m'échappe, et pourtant... Bon père, adieu ! laisse-moi me recueillir et prier. Ne pleure pas, ne te désole pas ainsi. Si tu m'entends haleter trop fort, dis-toi : Ce n'est pas qu'elle souffre, c'est que...

Elle prononça encore quelques paroles indistinctes, puis sa voix s'éteignit.

L'homme de notre siècle, oublieux de la Divinité, tant que le bonheur lui sourit, revient à la religion dans ces instants suprêmes. Le chevalier, s'étant agenouillé, prononçait cette oraison dominicale que nous avons tous balbutiée dans l'enfance, négligée pendant la jeunesse et presque oubliée dans l'âge mûr, mais que nous nous rappelons par instinct, quand les grandes afflictions nous consomment le cœur.

Il récitait donc à demi-voix la sublime prière, qui contient toute la religion du Christ, mais il y ajoutait : – Mon Dieu ! faites qu'elle vive ! frappez-moi à sa place !

La jeune agonisante fit entendre un son de voix si faible que, pour le recueillir, le chevalier dut approcher l'oreille de sa bouche. – Bon père, tu pries Dieu qu'il te laisse ta fille

unique ; c'est l'abnégation qu'il nous commande ; on doit tout lui sacrifier, tout ! jusqu'à ses enfants.

Sous l'influence de cette divine inspiration, il sentit ses yeux s'ouvrir aux splendides lumières du Christianisme, et répéta avec ferveur, sans y rien ajouter cette fois ; « Mon Dieu ! que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! »

Comme il achevait le dernier mot, il se leva pour regarder sa fille, cette douce fleur dont il respirait depuis tant d'années tout le parfum : elle était morte, les yeux tournés vers la voûte d'azur, le sourire de la béatitude fixé sur ses lèvres pâles.

Tout résigné, le père souleva légèrement cette tête si chère, la baisa au front, et s'écria avec énergie : – Oui, je saurai me mettre au-dessus du désespoir ! je t'obéirai, Eugénie !

VI

La Chapelle d'Eugénie.

En ce moment, un des serviteurs de l'hôtel pleurait en un coin de la chambre, les deux mains serrées contre son front. Il aurait voulu, mais par respect il ne l'osait, entraîner son maître loin de ce lit de mort, dont la vue, pensait-il, devait lui faire tant de mal. Il se trompait.

– Bastien, lui dit le vieillard d'un accent ferme et tranquille, en jetant sur le papier quelques lignes, je suis le plus

heureux des pères ; il y a là-haut une sainte de plus : c'est ma fille. Va commander les billets.

Bastien sanglotait : il crut que son maître avait perdu la raison.

– Tu es un brave et dévoué garçon. À partir de ce jour, tu ne recevras plus de gages, mais je te constituerai une pension. Tu ne me serviras plus en qualité de mercenaire, mais à titre de compagnon, d'ami, et par égard pour mon âge. Mes biens, de toute nature, vont être vendus, et nous nous retirerons dans un petit logement voisin du cimetière, afin d'être plus près d'elle. Nous irons ensemble, chaque matin, lui porter des fleurs. Tu n'oublieras pas, à l'heure du dîner, de placer son fauteuil en face du mien, car je veux continuer à converser avec elle, comme si elle était présente.

Bastien regardait son maître d'un air de pitié si poignant que le chevalier faillit s'emporter.

– Comment ! tu ne comprends pas ce qu'une mort si sublime donne de forces et de consolations au cœur d'un père ? Je ne voyais ma fille que deux jours par semaine ; maintenant, à toute heure je serai près d'elle.

Le désolé serviteur n'osa plus hasarder un soupir, mais se dit à part soi : Mon Dieu, puisqu'il en est ainsi, je m'y résigne ; je veillerai nuit et jour près de mon bienfaiteur... dans la triste cellule d'une maison d'aliénés, s'il le faut.

Vers dix heures, M. de Barbezac fit atteler et alla lui-même acheter un terrain de trente-cinq mètres de superficie, pour y élever une chapelle funèbre. Il en choisit l'emplacement sur le plateau le plus élevé du cimetière, d'où l'on découvre Paris, Vincennes, et aussi les lointaines collines qui dominant le village de Sannois. Le même jour, il

loua, rue Popincourt, un petit appartement au second, fort simple, mais offrant un avantage : des fenêtres on pouvait entrevoir la partie du Père-Lachaise où serait bâtie la chapelle.

Le soir il s'endormit d'un sommeil assez calme, sur un divan qu'il avait fait placer, malgré les réclamations de ses amis, près du cadavre. Le matin, quand les premiers rayons du soleil illuminèrent la chambre de la morte, il déposa sur ses joues glacées le dernier baiser, le baiser du cercueil, celui qui ne se rend qu'au ciel.

Comme il contemplait avec une sorte d'orgueil mélancolique ce beau visage empreint d'une sainte majesté, l'idée lui vint de passer autour du cou d'Eugénie le collier de brillants que sa mère avait porté. « Il faut parer dignement, pensait-il, une fiancée du Christ. » Mais au moment où il tirait les pierres de l'écrin, il lui sembla entendre la faible voix d'Eugénie qui lui disait : « Pas de parure mondaine. Si ces diamants devaient faire partie de ma dot, c'est le bien des pauvres. »

– Elle a raison, se dit-il, ce serait soustraire cinquante mille francs à ses héritiers légitimes. Et il referma l'écrin.

Dans la journée, des amis, vrais ou faux, en grand nombre, étaient venus lui adresser de banales condoléances, jetées toutes à peu près dans le même moule. À ceux qui paraissaient embarrassés de trouver une formule de niveau avec un *si grand malheur*, il serrait la main avec une apparence de si franche félicité, que chacun se disait : – Le pauvre père ne sent plus sa douleur : il en deviendra fou.

Cependant, en réalité, à part une certaine activité fébrile, il possédait la plus profonde sérénité d'âme qu'il eût

goûtée de sa vie. Au milieu de notre société indifférente aux idées religieuses, il est difficile de concevoir quel courage moral peut naître de cette triple et indivisible vertu qu'on nomme : la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*. Ce pauvre Bastien finit par le comprendre, lui en qui le dévouement faisait toujours naître l'intelligence.

Dès le lendemain de l'inhumation, M. de Barbezac réduisit en argent comptant des actions au porteur, régla immédiatement les comptes de sa maison, récompensa généreusement tous ses domestiques, et prit soin lui-même de leur procurer de bonnes places. Puis il chargea son notaire – c'est-à-dire moi qui vous parle – de faire afficher la vente de ses immeubles, contenant : son hôtel à Paris, ses terres aux environs de Marseille et deux fermes en Touraine. Il avait résolu de convertir en rentes sur l'État les capitaux qui lui en reviendraient, de manière à avoir sous la main des fonds disponibles pour les appliquer à de bonnes œuvres en tout genre. Il fit aussi annoncer pour le commencement de l'hiver la vente de son riche mobilier, de sa bibliothèque et de ses tableaux. Enfin, après avoir signé une trentaine de feuilles de papier timbré, il renonça au monde, ne gardant près de lui que son fidèle Bastien, à qui il constitua une pension viagère.

Ces occupations si prosaïques qu'on nomme *affaires* l'avaient absorbé jusque vers la fin de juin. Un jour que le soleil dardait sur les murs de sa modeste chambre de la rue Popincourt ces rayons chauds qui ravivent tout dans la nature, il ouvrit sa fenêtre à la brise matinale, et, contemplant avec une insurmontable mélancolie les lointains cyprès du cimetière : – Mon Eugénie, disait-il, tu dois me reprocher ma lenteur. Enfin, me voilà libre ! je vais me mettre à l'œuvre, exécuter tes dernières volontés et entamer largement les deux millions de ta dot.

Le chevalier, depuis l'acquisition du dernier morceau de terre qu'il devait posséder ici-bas, était harcelé à domicile, ou dans ses excursions au cimetière, par ces hideuses harpies des funérailles, qui spéculent sans respect humain sur les douleurs des familles. On venait l'importuner de mille projets de grilles, de jardins, de monuments. Il était temps de couper court à ces obsessions, qui profanent le culte des souvenirs ; il se mit donc en quête, pour se conformer aux idées de sa fille, d'un maître maçon qui se trouvât sans ouvrage, avec une nombreuse famille à nourrir.

Bastien, chargé de l'aider dans ses recherches, finit par en découvrir un, qui n'était certes pas des plus habiles, et voilà justement pourquoi ses enfants étaient dans un état voisin de la misère. C'était un de ces êtres de faible capacité, auxquels Eugénie avait déclaré porter de l'intérêt.

Le chevalier l'accepta sans hésitation, et lui présenta un projet de chapelle funèbre dont il avait confié le dessin, pour l'extérieur, à un pauvre diable, qui, faute de vocation ou d'exercice de son art, végétait dans les bas-fonds des études architectoniques. Les plans, coupe et élévation de l'édifice n'étaient pas merveilleusement lavés ; mais qu'importe ? ce travail avait procuré à une famille dans la gêne un rouleau d'or : l'exécuteur testamentaire d'Eugénie devait se trouver satisfait.

Le maître maçon trouva le plan trop compliqué dans ses formes ; il voulait dire : au-dessus de ses forces. On y apporta des modifications ici et là ; il en résulta un ensemble peu homogène et de mauvais goût ; mais une pensée devait dominer toute considération artistique.

– Mon cher monsieur, dit le chevalier, en lui remettant le plan réformé, ne prenez aucun souci au sujet des sculp-

tures ; j'ai sous la main des ouvriers qui les exécuteront. Préparez seulement les murs et la coupole de marbre. Que les fondations soient profondes, solides, comme pour justifier cette inscription illusoire, que portent tant de funèbres monuments : À PERPÉTUITÉ. Que vos blocs soient bien équarris et bien joints. Mettez-y le nombre de manœuvres nécessaires, car il me faut cela le plus tôt possible. Prenez en à-compte ces quinze billets de mille francs ; achetez le marbre et payez exactement vos aides. S'il vous faut un peu plus tard de nouvelles avances, vous n'avez qu'à parler. Nous compterons ensuite, et sans procès, soyez-en sûr.

Le sieur Moret ou Morel n'avait de sa vie rencontré si bonne aubaine, lui qui ne maçonait guère que des bicoques de paysans, que des petits cabarets isolés, sur la route de Flandres ; encore ses chétifs bénéfices ne lui rentraient-ils qu'à grand'peine. Il fut donc enchanté des procédés du *père Léonard* (seul nom sous lequel le chevalier se fit connaître), et, dès le lendemain, il se mit à l'ouvrage. Le vieillard voulut poser lui-même la première pierre des fondations, sous laquelle il plaça une médaille d'or, avec une inscription que lui seul connaît.

Dès que les murs de marbre commencèrent à s'élever au-dessus du sol, il put, d'une fenêtre de sa chambre, suivre assidûment les progrès de cette construction. Vers la fin de juillet, la bâtisse brute était achevée, y compris la coupole et le campanile qui la surmontait. Pendant qu'on travaillait à l'extérieur, il avait fait fondre et sculpter à grands frais une porte de bronze, d'un goût assez mesquin, grâce toujours au système philanthropique d'Eugénie. Dès que la porte put tourner sur ses gonds, il songea à faire *décorer* l'intérieur de la chapelle.

En attendant que les parois se couvrissent de bas-reliefs, de fresques et de dorures, et dès que fut préparé le sol, qui devait être revêtu de fines mosaïques, il y fit établir un siège, où il venait chaque matin prier et converser mentalement avec sa fille adorée. Ces entretiens mystiques, où la réplique n'était, hélas ! qu'une fiction, loin de lui inspirer une noire tristesse, maintenaient en lui l'activité nécessaire à l'exécution de ses projets.

Pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre, il aperçut de son balcon une douzaine d'ouvriers qui, tant bien que mal, faisaient jaillir du marbre les nombreux ornements des corniches, des frises, des clochetons et des archivoltés des fenêtres.

D'autre part, plusieurs peintres sur verre, de noms fort obscurs, façonnaient de leur mieux les verrières de style moyen âge qui devaient remplacer les simples vitres provisoires. Quatre dessinateurs ornemanistes, choisis parmi les plus nécessiteux, furent chargés de combiner isolément un plan de décoration intérieure. Le moins imparfait des quatre projets reçut le visa du chevalier. Les trois autres furent jetés au feu, mais chacun des concurrents reçut une égale et généreuse rétribution. Il agit de même à l'égard de tous les artistes qui mirent la main, n'importe sous quel rapport, au monument si splendide dans son mauvais goût qu'on nomme la tombe d'Eugénie.

VII

La Charité pratique.

Pendant que l'édifice funèbre prenait la tournure que vous savez, M. de Barbezac ne demeurait pas engourdi dans une attente oisive ; mille occupations se partageaient ses journées, et jamais le temps ne lui avait paru s'écouler si vite. Sur son bureau restaient toujours ouverts deux registres ; l'un d'eux portait ce titre : *Frais de la tombe de ma fille* ; l'autre celui-ci : *Dons et aumônes d'Eugénie*. Il se transportait sans cesse d'une extrémité à l'autre de Paris, soit seul, soit accompagné de Bastien, dont il avait fait – qu'on me passe le mot – un *limier de bienfaisance*. Quand le temps était à la pluie, il s'installait dans une voiture de place, donnant toujours la préférence aux plus mal équipées, celles que dédaigne la bourgeoisie lorsqu'il y a faculté de choisir. Si l'attelage était par trop poussif, il recommandait à son phaéton d'aller doucement, vu qu'il n'était pas pressé, et le récompensait d'une complaisance tout à l'avantage du cocher et de ses pauvres haridelles.

Pour ne point perdre son temps au fond de sa retraite ambulante, il combinait un nouveau plan de campagne philanthropique, ou relisait les lettres que sa fille lui avait adressées de son institution, et qu'il n'ouvrait jamais avant de les avoir pressées sur son cœur. Il retrouvait çà et là, au milieu de compositions banales dans leur forme, plus d'une idée pleine de charme et de douceur évangélique. Il recueillait avec amour ces précieuses perles de son âme, et, comme au cimetière, liait une conversation intime avec son fantôme adoré. Plus d'une fois il lui sembla voir à ses côtés s'animer

sa jolie tête blonde, et s'entr'ouvrir avec grâce, pour lui répondre, ses petites lèvres vermeilles, que la terre impitoyable avait dévorées.

Après une course plus ou moins accélérée, la voiture faisait halte devant l'allée d'une sombre et fétide rue de la Cité, ou devant une mesure presque champêtre du quartier Mouffetard. Le marchepied s'abaissait, et il entrait dans une humide salle de rez-de-chaussée, ou, le plus souvent, escaldait à tâtons les marches déjetées d'un roide escalier privé de lumière.

Arrivé au dernier palier, il frappait à la porte disjointe d'une mansarde.

Là il trouvait, dans une atmosphère chargée de miasmes, une famille qu'étiolait l'extrême misère. Des enfants amaigris, exhalant une odeur fiévreuse, l'accueillaient avec un sourire maladif. En un coin était assis, sous une vieille couverture trouée, un vieillard paralytique ; derrière une cloison toussait avec effort une femme à peu près idiote, étendue sur une paille infecte.

Plus la misère se présentait hideuse, plus il se félicitait de sa visite. Au nom d'Eugénie, il allait vêtir et réchauffer ces enfants, installer le vieillard dans un fauteuil confortable, procurer à l'idiote un lit propre, garni de rideaux parsemés de fleurs aux nuances vives et riantes. Et quand tous ces êtres, naguère au désespoir, étourdis de tant de générosité, baisaient ses mains avec respect, il leur disait avec une noble simplicité :

– Mes bons amis ! ce n'est pas moi qui vous oblige, c'est ma fille, c'est Eugénie qu'il faut remercier.

– Mais où est cet ange de consolation ?

– C’est un ange, en effet, ajoutait-il avec un soupir ; elle est... où sont les anges, au ciel ; moi, je ne suis que son mandataire ici-bas. C’est son bien qui vous est distribué.

Puis il détournait la tête pour essuyer une larme furtive, et se dire à lui-même : – C’est à elle, la sublime enfant ! que je dois de si douces émotions !

Le chevalier fut bientôt connu de tous les pauvres ménages des huitième et douzième arrondissements, où il versait, dans le cours d’une année, plus de deux cent mille francs d’aumônes. Dans le huitième, on le désignait surtout, je le répète, sous le nom de *l’homme aux parapluies*, allusion à une manie qui, seule, paraît attester un léger dérangement de ses facultés mentales à la suite de la perte imprévue de sa fille. L’idée qu’un parapluie eût prévenu la maladie qui l’emporta l’obsédait sans cesse, bien qu’il se reprochât ce chagrin rétrospectif comme un manque de soumission envers Dieu. Cette idée, qui le portait à donner aux indigents des parapluies, à titre d’ustensiles de première nécessité, devint une manie qui persista jusqu’aux derniers moments de son existence, et lui survécut même, grâce à une disposition de son testament.

Parlons encore de ses aumônes, si larges, si sagement réparties entre les indigents les plus nécessiteux. Quand il rencontrait en eux cette honorable fierté qui repousse les bienfaits d’un inconnu, il savait, placé sur ce terrain, faire usage d’une admirable tactique, et parvenait toujours à les soulager indirectement et malgré eux. À la suite de savantes *intrigues*, auxquelles, au besoin, le candide Bastien prenait part, il leur fournissait de l’ouvrage à leur insu, et, pour utiliser les produits de leur travail, le plus souvent il en faisait don à d’autres indigents.

À ceux qui enduraient une âpre misère dans l'attente d'une petite place, il procurait cette place sur-le-champ si la chose était en son pouvoir, ou les occupait pour son compte. Par exemple, s'ils savaient écrire, ils les envoyait, dans une bibliothèque publique bien chauffée, prendre copie d'ouvrages dont il n'avait que faire et payait avec libéralité ces inutiles paperasses, qui lui servaient à faire ronfler son poêle en hiver, en guise de pommes de pin. Si la place n'arrivait pas, c'était à recommencer, toujours aux mêmes conditions.

Aux femmes dont la vue était affaiblie par l'âge, il commandait des ouvrages de grosse lingerie, et en distribuait les produits aux familles où les mères sont employées à des occupations qui ne leur laissent pas le temps de travailler à la couture.

Il avait une longue liste de femmes indigentes à secourir. Les plus âgées et les plus disgraciées de la nature étaient naturellement celles auxquelles il s'intéressait de préférence, au nom de la jeune et belle Eugénie. Il dota, dans l'espace de deux ans, plus de cinquante jeunes filles, choisissant à l'occasion celles qui étaient nées la même année qu'elle ou portaient son heureux prénom.

Il faisait souvent acheter par Bastien, aux pauvres maraîchers de la banlieue, des charretées entières de légumes, pour les répartir entre les familles nécessiteuses du quartier. Quant aux marchandes de fleurs qui passaient devant sa porte, il vidait presque chaque matin leurs éventaires. Ces fleurs étaient destinées à la chapelle de sa fille. « Elles exhalent, disait-il, un suave parfum avant de se flétrir ; c'est l'emblème de sa brève et pure existence. »

Le grand art de la charité consiste à savoir discerner, à l'aide d'informations discrètes et bien dirigées, l'avarice du malheur, la vraie misère de la misère factice réduite en un vil métier. Il avait acquis, dans ces préliminaires de la philanthropie pratique, une sorte de merveilleux instinct et l'exquise sagacité d'un vieux diplomate. Il distinguait de suite ceux qui peuvent être obligés directement de ceux avec qui l'on doit prendre des voies détournées, et démasquait du premier coup d'œil les hypocrites spéculant sur l'exhibition d'infirmités postiches.

La chasse à la pauvreté honteuse, comme il s'exprimait, était devenue pour lui à la fois une science et une source de jouissances ineffables. Il connaissait la chaude poésie comme les froids calculs de la charité pratique, et je l'ai entendu dire plus d'une fois : « Découvrir des êtres humains horriblement misérables, les rendre au soleil, à la santé, au bien-être, cela donne plus de joie au philanthrope que la rencontre fortuite d'un Raphaël authentique à l'amateur des beaux-arts. Heureux ces riches que mine l'ennui, s'ils connaissent les intarissables voluptés de la bienfaisance ! »

Toute médaille a son revers. Dans l'exercice éclairé de la charité, on a quelquefois à encourir des affronts, des périls imprévus. Un jour M. de Barbezac, dûment renseigné, s'était rendu au haut de la rue de Lourcine. Il s'agissait de dissoudre une misère pantelante. Il avait fait provision de bons conseils, de consolations, de numéraire : il avait sur lui tout son arsenal de philanthropie.

Il s'était introduit dans un ignoble grenier, où gisait sur la paille une femme âgée, infirme, sans ressources, et commençait à l'interroger avec une douceur pleine d'encouragement, quand deux prunelles flamboyantes se

fixèrent sur lui, d'un sombre coin du bouge. Une voix rauque et menaçante murmura :

– C'est un de ces espions que la police envoie chez les prolétaires sans ouvrage, pour surprendre leurs opinions politiques !

C'était le fils de la pauvre vieille qui l'injuriait ainsi. Le visiteur entreprit de l'apaiser, de le désillusionner par une franche et cordiale explication ; mais une main vigoureuse le jeta brutalement vers l'escalier et referma la porte avec violence. La tête qui méditait de si généreuses pensées alla frapper contre l'angle d'un mur ; le sang jaillit, et le vieillard tomba poussant un soupir. Cette blessure, avouons-le, était bien aussi honorable que celles du champ de bataille.

Heureusement, il avait des amis partout : une autre porte s'ouvrit, une porte hospitalière, cette fois ; on le reconnut, on s'empressa autour de lui, on le pansa, et une voix fit serment de le *venger*. Ce fut le seul service qu'il refusa avec énergie.

– Il faut, dit-il, pardonner à l'aveugle qui frappe au hasard.

Ô miracle de la résignation chrétienne ! il y a quelques années encore, il eût brisé sa canne à pomme d'or sur cette face avinée ; mais le rôle que lui imposait le souvenir sacré de son Eugénie l'avait bien changé.

– Cet homme s'est trompé, ajouta-t-il, et n'est aujourd'hui en état de comprendre ni son erreur, ni mes intentions ; je reviendrai demain : je suis sûr qu'il se repentira.

À ceux qui l'entouraient, il semblait entendre le Christ en croix dire à son Père céleste, en lui désignant ses bourreaux : *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Le lendemain, il reparut avec un bandeau placé de biais autour de sa tête blanchie. L'ivrogne de la veille l'attendait sur le seuil de la porte extérieure ; il se jeta devant tous à ses pieds, et lui demanda humblement pardon. Sa mère recouvrira bientôt une modeste aisance avec la santé. Quant à son fils, le coureur de tavernes, il devint, à partir de ce jour, un ouvrier sobre et laborieux. Et cette conversion, et cette résurrection au bonheur, c'était l'ouvrage posthume d'une jeune fille de quatorze ans ?

Si M. de Barbezac avait souhaité d'avoir à ses côtés un défenseur toujours prêt à risquer pour lui sa vie contre tous, il n'avait qu'à dire un mot : cet homme était trouvé ; mais un tel compagnon lui était inutile, car partout, presque sans exceptions, il était accueilli avec la profonde vénération qui entourait saint Vincent de Paul.

VIII

Suite et Conclusion.

Maintenant que vous connaissez l'homme que vous venez de conduire à sa dernière demeure, il vous est facile de vous rendre compte de l'affluence des blouses qui ont assisté à son convoi, et de la splendide mesquinerie de la chapelle où il repose.

Il faut en convenir, les détails de l'édifice sont pour la plupart d'une exécution fort médiocre. L'autel, formé de plus de cent pièces rapportées, en pierre dure, a été sculpté par une vingtaine d'ouvriers. Il offre des sujets tirés de l'Écriture sainte, et l'on y compte plus de mille personnages. Tous les compartiments qui constituent l'ensemble n'ont de commun que la nuance de la matière et une même échelle dans les proportions des figures ; mais les sujets y sont traités dans des styles bien différents. Tels ont été recommencés jusqu'à trois fois, aux frais de la dot, avant d'occuper leur place.

Grâce à ce système philanthropique, plus d'un de ces racleurs de bas-reliefs a fait sans doute quelques progrès dans un art au-dessus de sa portée. En y regardant de près, on peut distinguer çà et là certaines poses assez bien modelées, mais il n'est pas à craindre que dans deux mille ans une commission artistique viole cette sépulture pour parer un musée de ses débris ; néanmoins, certains archéologues ont si mauvais goût que je ne répons de rien.

Ce que j'ai dit de l'autel s'applique aux broderies de marbre du dehors et de l'intérieur, aux vitraux, aux fresques de la coupole, aux mosaïques du plancher si patiemment élaborées. Le mérite de M. de Barbezac est d'autant plus éclatant à mes yeux, qu'il possédait le sentiment du beau et n'ignorait pas que, pour le même prix, il se fût procuré des chefs-d'œuvre.

L'intérieur de la chapelle a seul absorbé près d'un demi-million. Tous les ornements (si ornements il y a) ont été pour la plupart, achevés pendant le cours des deux fatales années 1848 et 1849, qui furent si défavorables aux travaux de luxe. Les artistes, ceux même d'un mérite supérieur, manquaient alors de commandes, tant les grandes fortunes appréhen-

daient, comme les trônes, d'être anéanties ; mais leurs bénéfices antérieurs les mettaient à même d'attendre le retour du calme. Ce fut donc parmi une centaine de pauvres artistes, ou plutôt d'artisans sans ouvrage, que l'exécuteur testamentaire d'Eugénie alla chercher les mains qui devaient travailler à son monument.

Par une sorte de protection providentielle, les désastres publics ne retranchèrent rien aux fonds qui restaient de la dot de sa fille. En homme prévoyant, dès 1847, à l'aspect des premiers symptômes qui présageaient une grande tempête politique, le chevalier avait vendu ses rentes à des cours élevés, et en avait placé le capital à la Caisse des consignations, d'où il en retirait chaque mois une partie. Il me disait un jour à ce sujet, avec un soupir mal comprimé : « Si j'avais su aussi bien prévoir l'orage matériel de mai 1847 ! »

Le million qui lui restait à remuer en 1848 aurait pu être distribué en dix jours, sans qu'il y parût pour ainsi dire dans la masse de la misère publique. Les riches, mus par la haine, l'égoïsme ou la timidité, désertaient la capitale ; d'autre part, la fusillade, pétillant dans les rues et les faubourgs, multipliait, surtout dans les rangs inférieurs, les veuves et les orphelins.

Un seul parmi les humbles artistes appelés à vivre de la dot d'Eugénie est en voie de conquérir un rang distingué. S'il vous agréait de venir un jour avec moi visiter à loisir l'intérieur de la chapelle...

– C'est bien mon intention, interrompis-je. Je compte même chaque année, à pareille époque, y déposer deux couronnes.

– Eh bien ! n’oubliez pas d’examiner les peintures placées à droite et à gauche de l’autel. Elles ont pour sujet deux scènes que je vous ai décrites : l’une, l’entretien sur la mort et le paupérisme, tandis que l’orage se prépare ; l’autre, un épisode de l’agonie de la jeune fille, le moment où, puisant des forces dans l’énergie de sa volonté, elle confie à son père les derniers souhaits de son âme généreuse. Le peintre eut pour modèle une miniature très-ressemblante, exécutée trois mois avant sa mort. Voici l’histoire du premier de ces tableaux.

Comme il s’agissait pour le chevalier de fixer un souvenir personnel, il tenait à une exacte reproduction des localités. Un jour donc il se rendit dans la plaine d’Argenteuil accompagné d’un jeune homme, dont la mère, infirme, languissait dénuée à peu près de toute ressource.

Son compagnon était encore assez novice dans son métier de peintre paysagiste. On lui indiqua l’endroit précis où il devait placer la jeune fille et son père ; la petite Folline elle-même ne fut pas oubliée.

Georges B*** comprenait suffisamment le dessin et la perspective, mais fort peu le coloris, bien qu’il se dît hardiment de l’école de Ruysdael. Il se mit donc, avec son insouciance habituelle, à étaler sur une toile du bistre, du jaune de chrome, du bleu de Prusse, etc.

Après avoir bien brossé, empâté et pointillé, il se trouva avoir bâclé un paysage froid, sans air, sans animation, représentant des vignes au premier et au second plan. Un marchand de vins d’Argenteuil eût offert volontiers dix francs de cette grande tartine pour s’en faire une enseigne.

Son Mécène lui paya le prix de son temps avec libéralité, relégua son œuvre au fond d'un placard, et lui dit : – Mon jeune ami, il y a sur cette toile plus de promesses que de véritable talent : recommençons cela à nous deux. Il lui développa à sa manière la théorie du *colorisme*, puis, la semaine suivante, par un temps magnifique, il le ramena à Sannois.

M. de Barbezac eut le courage de suivre pas à pas cette même route parcourue en compagnie de sa fille, au mois de mai 1847. Tout en gravissant la colline, il détailla au jeune apprenti dans l'art difficile du Poussin chaque circonstance de cette journée fatale, avec une telle expression de mélancolie, que l'artiste s'éveilla dans le rapin, parce que sans doute il y avait de l'*éttoffe*. Il finit par saisir le côté sublime de cette douleur, d'autant plus éloquente qu'elle cherchait à s'étourdir par la résignation ; il sentit vibrer en lui une corde inconnue, et, cette fois, l'œuvre de son pinceau fut empreinte de la poésie toute nouvelle qui venait d'illuminer son imagination.

Il resta près d'une semaine à Argenteuil. Comme il méditait un jour sur la teinte à donner à l'ensemble, le vent du sud poussa au-dessus de la montagne un de ces longs nuages cuivrés qui annoncent l'approche de l'orage. Alors il crut entendre la voix d'Eugénie, cette voix doucement émue par le pressentiment de sa mort prochaine. Il la vit assaillie par cette subite averse, qui devait jeter sur ses organes tout palpitants de vie le froid de la tombe. Une teinte à la fois chaude et pleine de tristesse s'étendit comme un crêpe funèbre sur tout son paysage, sur la tête blanchie du vieillard, sur la pure et radieuse physionomie de la jeune fille.

Ô prodige de l'inspiration et de la puissance de l'art bien compris ! il produisit cette fois presque un chef-d'œuvre ; il

avait d'un seul bond franchi tous les degrés du tâtonnement, tous les écueils de la pratique ; l'immense et obscur malheur d'un inconnu l'avait lancé sur le chemin de la gloire et de la fortune !

Quand le chevalier jeta les yeux sur cette toile vivante, il tressaillit et y laissa tomber une larme. Puis il embrassa l'artiste avec effusion.

– Mon ami, lui dit-il, dès que l'atmosphère politique sera plus calme, tu n'auras plus besoin de te mettre aux gages d'un vieil original comme moi. Voici, pour attendre de meilleurs jours, dix rouleaux d'or. Il y a deux ans encore, je possédais une collection d'œuvres de grands maîtres ; depuis l'époque où je m'en suis séparé, voilà la première émotion que m'ait causée un tableau. Oui ! tu as compris mon Eugénie, et si... si elle n'était là-bas, sous ces blocs de marbre, je ne te jugerais pas indigne d'elle.

Inutile d'ajouter que le pendant de ce tableau, celui qui représente la jeune fille sur son lit de mort, a le mérite de son aîné. Ces deux peintures, mises en parallèle avec les badigeonnages qui les accompagnent, brillent comme la lumière électrique au milieu de lampions fumeux. Du reste, vous en jugerez par vous-même, si vous revenez avec moi au Père-Lachaise.

– J'espère que ce sera bientôt. Mais nous approchons de votre demeure ; je ne veux pas abuser de votre complaisance. Une seule question encore : Comment mourut le père d'Eugénie ?

– Vers le milieu de cette présente année 1849 survint le choléra, qui dure encore. Jugez s'il lui fut aisé de trouver occasion d'employer les cent vingt mille francs qui restaient de

la dot ! Il allait tous les jours visiter de pauvres malades et les faisait traiter à domicile, pour leur épargner le lugubre tableau que présentent les salles d'hôpitaux les mieux tenues, dans ces jours terribles. Il les soignait lui-même, autant que ses forces le lui permettaient, et les consolait en leur parlant de son Eugénie, qui eût été une sœur de charité si parfaite. Il fut même si occupé pendant un mois, qu'il ne put trouver que de deux en deux jours le temps de lui porter des fleurs et de converser avec elle à travers l'épaisseur de la terre humide. Il lui disait : « Pardonne-moi si mes visites sont plus rares ; je passe mes matinées près de pauvres agonisants. Ma dernière heure aussi ne peut tarder à venir. Prie Dieu, mon bon ange, qu'il en adoucisse les angoisses ; mais, quoi qu'il arrive, je bénirai la mort, puisqu'elle seule peut me ramener près de toi. »

Vers les premiers jours du mois, il se sentit tout à coup triste et désœuvré ; c'est qu'il venait de régler ses comptes. Il ne lui restait plus d'autres valeurs que son modeste mobilier et le semestre échu d'une petite pension viagère. Dès lors s'affaissa en lui cette activité surnaturelle, cette prodigieuse surexcitation de volonté, qui l'avait soutenu si longtemps. Bastien était obligé de l'aider à marcher, tant il se sentait faible.

– Mon ami, lui répétait-il sans cesse, il faut t'attendre à une prochaine séparation. La dot de mon enfant chérie a été employée selon ses désirs. J'ai eu bien de l'occupation depuis deux ans ; mais, vois-tu, c'était une vie factice, et je sens qu'elle va bientôt m'échapper, maintenant que je n'ai plus rien à distribuer à mes chers pauvres.

Un soir il rédigea un testament de quelques lignes, relatif presque uniquement aux détails de son inhumation. C'est

à moi qu'il le remit, à moi qui, depuis sept ans, suis au courant de ses affaires. Jeudi dernier, vers midi, il se plaignit d'un malaise général et se coucha. Il passa deux nuits de suite dans l'insomnie, mais sans éprouver de graves souffrances.

Avant-hier, comme son fidèle serviteur veillait près de lui, vers sept heures du matin, le vieillard se réveilla d'un léger assoupissement. Il lui sourit comme à l'ordinaire, mais sa physionomie portait l'empreinte d'une profonde mélancolie, mêlée d'anxiété ; son œil égaré semblait refléter les fantômes de l'hallucination. – Tout à l'heure, disait-il, je l'ai aperçue au sommet de la montagne de Sannois, près du grand peuplier, puis je viens de la retrouver ici, près de moi, étendue sur un lit. Mon Dieu ! elle n'est pas morte ! il m'a semblé qu'elle remuait les lèvres pour me parler. Il ajouta : Cette chapelle, dont je t'entretenais tout à l'heure, ces visites aux indigents, tout cela, n'est-ce pas, c'est un rêve ? Tu ne sais ce que je voulais dire ? Eugénie est à son pensionnat ?

– Essayez de prendre un peu de repos, mon bon maître, répondait Bastien, qui s'efforçait de retenir ses larmes ; ne parlez plus ainsi : cela vous fait souffrir.

Mais, loin de chercher le sommeil, le chevalier promenait ses regards autour de la chambre. – Je n'habite donc plus mon hôtel de la rue de Provence ? Je n'aperçois plus, en face de mon lit, mon étagère en chêne sculpté ni mon tableau du Titien. Alors ce n'est pas un rêve. Mon ami, j'ai bien de la peine à respirer. Ouvre cette fenêtre toute grande.

Bastien obéit. L'air était pur et limpide ; le soleil, qui rayonnait assez haut au-dessus de l'horizon, inondait tous les objets de ses vagues d'or. Le malade contempla fixement les cônes aigus et noirâtres que projetaient sur le fond azuré

du ciel les cyprès du Père-Lachaise. Bientôt, sur un point de la cime dentelée, il vit se détacher un édifice surmonté d'un clocher de marbre, dont la vive blancheur semblait tirer sur le rose, par le contraste de la verdure qui l'avoisinait.

À cette vue, le souvenir de la réalité lui revint tout à fait. – Oh ! mon Eugénie est morte ! on l'a déposée là. Je veux la revoir. Mon Dieu ! j'ai soif de mourir, reprenez mon âme pour la réunir à la sienne !

Puis il agita faiblement la main. – Mon ami, va prier le curé de Saint-Ambroise de me venir visiter ; il en est temps. Je distingue là-bas, au-dessus des arbres, une forme vêtue d'une robe blanche ; autour de sa tête brille une auréole ; c'est Eugénie, ma sainte fille : elle me fait signe qu'elle m'attend.

On ne sait ce qui se passa depuis. Bastien n'ayant pas trouvé le curé de la paroisse, qui était allé administrer des cholériques, revint accompagné du médecin. Quand on s'approcha du malade, on le trouva immobile : il était mort sans aucun indice de souffrances. Ses yeux éteints, d'où s'échappaient deux larmes figées, étaient dirigés vers la chapelle de marbre, qui resplendissait alors d'une vive lumière.

Le lendemain..., c'est la journée d'aujourd'hui ; vous savez le reste.

En cet instant le narrateur s'arrêtait devant la porte de sa maison. Nous convînmes d'un prochain rendez-vous. Quelques jours plus tard, je retournai avec lui rue Popincourt. Bastien occupait encore une des chambres de l'appartement de son maître ; il nous accompagna au cimetière et nous ouvrit la porte de la chapelle. J'y déposai mes couronnes, et restai longtemps ému devant les peintures si-

gnalées, seuls détails remarquables de ce singulier monument, qui avait englouti près d'un million.

Je conserve à titre de souvenir le legs bizarre d'un homme dont le nom m'est devenu cher. Quand j'éprouve un lourd abattement moral, un invincible dégoût des misères de ce monde, l'ombre de M. de Barbezac m'apparaît comme un Saint protecteur, sous les traits reproduits par le jeune peintre. Son histoire me dilate le cœur, brise ma misanthropie, m'inspire des idées généreuses, me rappelle à la religion et à l'espoir d'une autre vie. Puis, je reporte ma pensée vers son adorable Eugénie, cette vierge angéliquement belle et bonne, pour en faire le type de mes plus chastes rêves d'amour.

UNE BONNE FORTUNE À ROME.

PREMIER TABLEAU.

Une chambre garnie à Rome.

SCÈNE I.

FERDINAND, UN LAQUAIS.

FERDINAND, *lisant la fin d'une lettre.* – « ... Surtout ne manquez pas à ma soirée : votre absence mettrait au désespoir votre bien sincère amie, – Angelina de Riparola. » (*Il replie la lettre.*) – J'ai quelque peine, je l'avoue, à démêler l'expression des sentiments de cette femme ravissante à travers cette forêt de pattes de mouches, fort distinguées du reste ; il se rencontre çà et là dans ses phrases quelques faux pas de grammaire ; mais qu'importe ! cette lettre est pour moi sans prix. Voilà ce qui s'appelle une conquête ! Hâtons-nous de la mener à bonne fin. (*Au laquais, qui attend sa réponse.*) Lorenzo ! vous direz à M^{me} la marquise que je dépose à ses pieds mes respectueux hommages, et que je me rendrai vers les huit heures à son aimable invitation.

LE LAQUAIS. – J'ai l'espoir que Son Excellence...

Ferdinand, *à part.* – Son Excellence ! On donne ici de l'*Excellence* à un simple bourgeois de Paris, à un échappé de collège ! Faut-il qu'on les adore ces Parisiens ! Sous ce cli-

mat enchanteur tout est doublé de velours. Et, à mon retour à Paris, – si jamais je quitte ce palais d'Armide, – j'irais courtoiser encore cette timide et niaise petite Clara, ma cousine ? Qu'on m'y reprenne ! Les Italiennes seules savent aimer.

LE LAQUAIS, *avec un sourire niais*. – Excellence ! je suis l'un des huit camériers de monsignor le marquis de Riparola...

FERDINAND, *à part*. – Huit domestiques ! Et dire que la souveraine d'une si grande maison a fait de moi son être idéal et... positif, cela viendra, j'ose l'espérer ! Et penser que je dois de si impétueux succès à quelques parcelles de cet esprit dont Paris est le réservoir, où je n'ai eu qu'à puiser ! C'est inouï, inouï ! (*Au laquais.*) Mais, Lorenzo ! hâtez-vous.

LE LAQUAIS, *s'inclinant*. – Que votre Excellence m'excuse si j'ose réclamer une trinquade.

FERDINAND, *à part*. – Trinquade ? c'est quelque mot français qu'il écorche. (*Haut.*) Que souhaitez-vous, Lorenzo ?

LE LAQUAIS, *se réinclinant*. – Mais... Excellence ! je demande la *buona-mano*, ce qu'on appelle en France un pourboire, à partager avec mes sept camarades.

FERDINAND, *à part*. – La livrée, c'est imposant, mais ici, ça mendie comme un aveugle. Ensuite, vous me direz : C'est l'usage ; ces gens-là n'ont pas d'autres gratifications ; ils vivent au jour le jour, et ils ont peut-être raison. Mais ça demande, ça demande ! Depuis huit jours, le chapitre des pourboires n'en finit plus. Si ce train dure encore longtemps, il me faudra bientôt recourir à mon usurier... (*Se reprenant.*) à mon banquier. Allons, voyons ! soyons généreux (*Il fouille à sa poche.*) puisqu'il s'adresse à un homme en bonne fortune. Tiens, Lorenzo ! voici deux piastres.

LE LAQUAIS, *faisant sonner les deux pièces.* – Oh ! Excellence ! c'est peu. Songez donc, nous sommes huit, non compris le suisse ni les cuisiniers. Ce sont nos seuls profits, signor étranger !

FERDINAND, *à part.* – Au diable cette cohorte romaine... de mendiants ! Mais, au fait, j'y réfléchis maintenant : cet appel à ma libéralité, n'est-ce pas une des mille preuves de mon prodigieux succès ? *(Au laquais.)* Allons ! Lorenzo ! voici deux autres piastres.

LE LAQUAIS, *s'inclinant jusqu'à terre.* – Excellence ! je suis à vos ordres. *(Au moment où le laquais ouvre la porte pour sortir, un jeune homme se présente et serre la main de Ferdinand.)*

FERDINAND. – Tiens ! l'ami Charles Verlier ! Je suis à toi dans une minute. *(Il sort un instant avec le laquais, auquel il parle bas avec un air de mystère.)*

SCÈNE II.

CHARLES, *seul.*

C'était bien en effet l'ami Ferdinand Boutefeu que j'avais hier entrevu au Cours, installé dans une calèche, à côté d'une femme qui, s'il n'y a erreur, ne m'est pas inconnue. Ce beau visage a réveillé en moi de doux souvenirs, et aussi de vieux ressentiments. Pour le bien de mon ami, je regarde comme un devoir, si c'est bien elle, de le dérober aux avances intéressées d'une coquette intrigante et insidieuse. Je saurai bientôt si j'ai deviné juste : Ferdinand n'a jamais su l'art de comprimer un secret.

SCÈNE III.

FERDINAND, CHARLES.

FERDINAND, *au dehors, au laquais qui descend l'escalier.*
– Surtout, Lorenzo, n'oubliez pas que la reconnaissance est une de mes habitudes. (*Il referme la porte et serre de nouveau la main de Charles.*) Voilà une agréable surprise !

CHARLES. – J'avais le pressentiment que nous nous retrouverions ici : je t'ai reconnu tout à l'heure accoudé sur ta fenêtre. Eh bien ! que penses-tu de la capitale du monde chrétien ? Pour moi, je l'avoue, je suis peu enthousiaste ; je trouve presque tous les monuments au-dessous de leur renommée. Voyager, c'est, à mon avis, aller au-devant de mille soucis qu'on eût évités en restant chez soi.

FERDINAND. – Comment ? tu ne conviens pas qu'il y a dans les voyages un certain je ne sais quoi ?...

CHARLES. – Je me résume : ce qu'on va voir est toujours magnifique, ce qu'on a vu est sublime ; mais ce qu'on voit ne vaut presque jamais la peine de se déranger de si loin. Autrement dit, il n'y a de chaleur que dans l'avenir ou le passé, et le présent, en général, le positif, si tu préfères, est d'une froideur désespérante. On ne jouit des voyages que par le rêve ou le souvenir : j'ai dit.

FERDINAND. – Ô vraie pâte dont on pétrit les casaniers ! Nous ne sympathiserons donc jamais sous le rapport artistique et philosophique ? J'adore, moi, ces campements continuels, et déteste tout ce qui est monotone, régulier... excepté quand il s'agit de mes revenus.

CHARLES. – Pour moi, il n'est plus qu'un vrai bonheur : l'intérieur de la famille. Je songe même, – mon cher, ne t'emporte pas peur cela ! – je songe à me marier, et si je ne savais que ta charmante cousine Clara a pour toi un attachement véritable, peut-être...

FERDINAND. – Ma Clara ! mon cher, pourquoi te gêner ? Si tu en es friand, tu peux te produire. Moi, je ne connais au monde qu'une femme : Angelina.

CHARLES, *saluant*. – Angelina ? un beau nom, ma foi ! quelque jolie soubrette, je suppose.

FERDINAND. – Une... soubrette ? Et si je te disais son nom : la marquise de...

CHARLES. – Chut ! ne compromettons pas une noble dame, car elle n'est pas, je suppose, une de ces marquises de contrebande comme on en rencontre ici à la douzaine. Heureux, mon ami ! trois fois heureux !

FERDINAND. – Ah ça ! quel est ce ton de persiflage ? J'affirme que...

CHARLES. – Pour en revenir à notre antipathie, je te dirai que je viens te faire mes adieux. Je vais accorder un coup d'œil au Vésuve, s'il veut me faire l'honneur d'être méchant, un salut aux ruines mélancoliques de Pompeïa, et je reviens à Paris pour revoir une chose qu'on ne retrouve nulle part : une famille, en attendant un ménage.

FERDINAND. – Mon cher, tu es né... tout ce qu'on voudra. Quant à moi, je te dirai donc... Mais tiens, misanthrope ! (*Lui présentant une chaise.*) prends ce siège : je veux, en cinq minutes, te réconcilier avec ce beau ciel d'Italie qui

éclaire ma brillante divinité. Ah ! tu ne crois pas à ma bonne fortune ? Eh bien ! je vais te convaincre.

CHARLES, *s'asseyant*. – Volontiers. Je n'avais jamais vu de Lovelace face à face : j'écoute. Aussi bien, j'aime mieux devoir mes études sur les femmes à l'expérience d'autrui qu'à la mienne.

FERDINAND. – Égoïste ! froid personnage ! Apprends donc que le lendemain de mon arrivée à Rome, j'allai, muni d'une lettre de recommandation, faire une visite à la marquis...

CHARLES, *interrompant*. – Pas de scandale !

FERDINAND, *avec impatience*. – Au diable ta sottise discrétion ! Je veux le faire sonner bien haut, moi, le nom de cette femme incomparable : la marquise de Riparola !

CHARLES. – Bonne fortune de vanité ! je m'en doutais. Allons ! la suite.

FERDINAND. – Une calèche de place me déposa sous le portique d'un palais... un vrai Louvre, parole d'honneur !... en petit. À ma rencontre s'avança un suisse colossal, tout chamarré d'or, avec une canne à pomme d'argent et des mollets blancs comme neige ; une livrée, enfin...

CHARLES. – Oui, je comprends : beaucoup de galons sales et râpés.

FERDINAND. – C'est-à-dire que le suisse en question...

CHARLES. – Connu : tout ici est suranné, décrépité ; mais tu voyais tout en beau ; c'est naturel.

FERDINAND, *bondissant sur sa chaise*. – Mais diantre ! n’interromps pas ainsi. Si le suisse est râpé, à coup sûr la marquise est une femme jeune, jolie, fraîche, spirituelle, une Romaine, en un mot.

CHARLES. – Certes, s’il y a des Romaines au monde, ce doit être ici. Après ?

FERDINAND. – Après ?... Trois laquais m’ouvrent la porte d’une immense antichambre...

CHARLES. –... Meublée, selon l’usage, de deux ignobles lits de domestiques, et d’un vaste portemanteau où se balance l’habit de Monseigneur.

FERDINAND. – Insignifiant railleur !... Enfin, à la suite de trois somptueux salons, formant une galerie de tableaux, tous de premier ordre...

CHARLES. – Tous !... si l’on veut.

FERDINAND. – Bref, une porte s’ouvre. – Figure-toi un charmant boudoir de roman ; des stores baissés, un demi-jour mystérieux, des fleurs à chaque saillie. Sur un délicieux sofa était assise une femme ! une tête de Raphaël. Sa coiffure, son pied, sa main...

CHARLES. – Assez ! scélérat ! assez. Et cette divinité était seule sous son baldaquin ?

FERDINAND. – Oui, seule ; c’est-à-dire oui et non ; tu verras tout à l’heure. Après une salutation en règle, je lui présentai ma lettre de recommandation, et lui déclinai le nom obscur et banal que tu me connais : Ferdinand Boute-feu ; j’ajoutai : de Paris. Alors elle fixa sur moi un regard de madone, et me dit en bon français, d’une voix douce, avec une amabilité intraduisible : « Monsieur, j’eusse deviné votre

patrie, rien qu'à votre manière de saluer. » Puis, me tendant la main, elle la déposa franchement dans la mienne, et ajouta : « Je vais vous présenter à M. le marquis. » Son mari, en effet, un homme grisonnant, un vieil ours assez mal léché, que je n'avais pas aperçu tout d'abord, était dans un coin de la chambre voisine, tout entier à l'examen d'un tableau.

CHARLES, *interrompant*. – Diable ! le mari était là ?

FERDINAND, *reprenant*. – Oui. Il examinait un tableau. « Monsieur, lui dit-elle, le baron du Vivier nous adresse un jeune et aimable Parisien. Vous voyez qu'il songe toujours à nous faire d'agréables surprises. » Bref, depuis cette entrevue, il s'est écoulé quinze jours, et aujourd'hui je suis un intime ami de la maison.

CHARLES, *lui serrant la main*. – Je te félicite. Pardon, si cette main ne vaut pas l'autre ; mais, si l'ami Ferdinand veut m'écouter, je vais le convaincre, par A plus B, qu'il s'exagère sa position.

FERDINAND. – La preuve que je ne puis m'abuser, c'est qu'avant-hier elle a accepté une magnifique bague en brillants qui vaut, ma foi ! au moins mille écus. Elle a accepté. Ainsi... ainsi donc...

CHARLES. – C'est un témoignage de son amour pour... les cadeaux distingués. Elle en accepterait bien d'autres sans sourciller ! Mais si tu veux me permettre de te démêler, un à un, tous les fils...

FERDINAND. – Oh ! d'abord, je t'en avertis : tu ne saurais me désenchanter. (*À part.*) Il crève de jalousie ! (*Haut.*) Charles ! je n'ai pas plus de fatuité que toi, mais je ne vois pas pourquoi je ne plairais pas à une Romaine tout comme un autre.

CHARLES. – Je ne dis pas cela. J’admettrai que tu es un Apollon, un Adonis, un Antinoüs, tout ce que tu voudras ; à ces avantages physiques, je joindrai tout l’esprit de feu Voltaire. Eh bien ! avec tout cela, je n’en soutiendrai pas moins encore que tu te fais illusion. D’abord, comment croire une marquise, une femme de trente ans, assez folle pour se livrer si vite à un étranger, à un jeune homme, dont la discrétion doit au moins lui être suspecte ? Sa familiarité même, accordée de suite, semble attester ta méprise. En tout pays, une femme de son âge y regarde à deux fois avant de donner son cœur, de sacrifier le repos de son avenir à un oiseau de passage. Quant au mari, ne le crois pas si bonnement ta dupe.

FERDINAND. – Ah çà ! que prouve tout ce fatras diplomatique ? En est-il moins vrai que, depuis huit jours, le mari, presque chaque matin, m’engage à prendre le chocolat, et qu’il se passe peu de soirées sans que je fasse, dans sa calèche même, et seul en compagnie de sa femme, les plus charmantes excursions ? Hier encore...

CHARLES. – Hier... allons, va !

FERDINAND. – Cette journée comptera comme une des plus belles de ma vie. Nous allâmes visiter la sépulture des Scipions.

CHARLES. – Oui, je sais, une cave voûtée en briques, avec quelques inscriptions indéchiffrables.

FERDINAND. – Qu’importe ! Ce fut en compagnie de la belle marquise que je visitai le monument.

CHARLES. – La cave.

FERDINAND, *avec impatience*. – Le monument ! Nous étions là seuls, sans autre lumière que la lanterne que tenait le gardien.

CHARLES. – Il y avait un gardien et une lanterne ? Oh ! délirant. Enfin, que dis-tu à ta belle compagne ?

FERDINAND. – Je lui dis, à l'insu de l'autre, qui ne comprenait pas un mot de français, que je passerais avec délices toute ma vie près d'elle, fût-ce au fond de ce souterrain, etc., etc. Elle ne répondait rien ; mais quel éloquent silence ! Quand je remontai après elle en voiture, elle fixa sur moi des yeux d'une douceur...

CHARLES. – Jusqu'ici je ne vois poindre aucun signe certain de bonne fortune. Il est vrai que cette journée délicieuse n'est pas achevée. Voyons ! on demande le dénouement.

FERDINAND, *vivement*. – Ce ton d'ironie est insoutenable.

CHARLES, *affectant un ton attendri*. – De grâce, le dénouement ! Voyons, le soir, que s'est-il passé de si... sucré ?

FERDINAND. – Être glacé et glacial ! Je n'ajouterai pas un mot.

CHARLES. – Tu aimes trop à parler pour cela. Je gagerais que vous allâtes au Colysée.

FERDINAND. – Eh bien ! oui, au Colysée, par un magnifique clair de lune. Puis, nous revînmes au Cours prendre des sorbets. Notre tête-à-tête s'est prolongé pendant près de deux heures ; notre conversation n'a roulé que sur l'amour, et, sans l'arrivée de deux nouveaux visages...

CHARLES. – J’y suis. Vous discouriez sur l’amour en général, quand le mari, sans doute...

FERDINAND. – Oui ! le mari ; mais il y a tout à parier que ce benêt et un certain Luigi qui l’accompagnait ne viendront pas toujours...

CHARLES. – Ah ! il y a encore un signor Luigi ? Sans doute un ami intime, un... jeune cousin.

FERDINAND. – Tout ce qu’il te plaira : peu m’importe. Je tirerai le meilleur parti possible de ma position. Ces messieurs firent venir de nouveaux sorbets, et nous en avons pris jusqu’à minuit passé.

CHARLES. – Sorbets que tu as payés, je suppose.

FERDINAND. – Mais non.

CHARLES. – Alors que tu payeras, c’est sûr.

FERDINAND. – C’est à n’y pas tenir ! Tiens, Charles ! va-t’en voir si le Vésuve chauffe. Pour moi... (*On frappe doucement à la porte.*) Dieu ! si c’était elle... (*Il ouvre.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS. – UN GARÇON LIMONADIER.

LE GARÇON, *présentant une note.* – Son Eccellenze Ferdinande Bou... Bouteféou ?

FERDINAND. – C’est moi : qu’y a-t-il ? (*À part.*) Cet air de mystère m’intrigue.

LE GARÇON. – C'est pour les sorbettes d'hier soir. Y compris les pastés-frollés et le thé à l'anglaise, le total s'élève à daouze francs de France.

CHARLES. – Ma réflexion de tout à l'heure qui prend un corps !

FERDINAND, *affectant du calme, et tirant de l'argent de sa poche.* – Tenez, garçon ! voici trois piastres : rendez-moi huit paoli.

LE GARÇON, *d'un air cafard.* – Oh ! Eccellenze ! Z'ai tenu le marsepiéd à M^{me} la marquesa ; il serait iouste que le reste il serait pour la trinquade.

FERDINAND, *avec impatience.* – Prends et pars, mendiant ! (*Le garçon se retire. – À Charles qui ricane.*) Charles ! tu prétends, à ce qu'il paraît, t'égayer à mes dépens ? Eh bien ! je veux te donner des preuves évidentes de mon bonheur. Consens-tu à m'accompagner ce soir ou à venir me rejoindre au palais Riparola ? Tu jugeras par toi-même à quel point j'en suis avec la marquise.

CHARLES. – J'accepte, à une condition.

FERDINAND. – Laquelle ?

CHARLES. – D'abord, t'a-t-elle autorisé à lui présenter un ami ?

FERDINAND. – Et dix, si bon me semble. Je suis tout à fait à l'aise avec elle.

CHARLES. – Fort bien. Seconde condition : tu me verras, sans manifester la moindre jalousie, lui faire la cour, à ma manière ; essayer en deux mots de me faire aimer ?

FERDINAND. – Oui ; mais pourtant... je ne sais si...

CHARLES. – Entendons-nous bien : tu es, c'est un point que je t'accorde, mieux partagé que moi du côté du physique et de l'esprit. Tu as une plus belle chance de la séduire. Si donc moi, avec mes moyens bien inférieurs, je réussissais à accomplir, en une heure, un triomphe que quinze jours ne t'ont pas encore authentiquement accordé...

FERDINAND. – On dirait, ma parole ! qu'il s'agit pour toi d'une citadelle dont on peut assurer la prise en un temps donné. Sais-tu que, pour un froid mathématicien, voilà une résolution bien gaillarde ?

CHARLES. – Écoute, enfant ! car j'ai sept ans de plus que toi : si j'obtiens un succès aussi rapide, m'accorderas-tu que ta bonne fortune en est une mauvaise ? En ce cas, me promets tu de rompre dès demain avec elle, d'emballer les fausses médailles et autres grossières babioles dont tu auras eu le mauvais goût de t'embarrasser, et d'avoir le courage de m'accompagner à Naples ? Le résultat de cette épreuve sera, de toute façon, ton intérêt.

FERDINAND. – Grand merci ! Mais, vois-tu, je suis si sûr d'elle et de moi, que j'accède à tes bizarres conditions. (*Lui frappant dans la main.*) Allons ! c'est conclu. Cependant je voudrais savoir... Quels moyens comptes-tu mettre en jeu ?

CHARLES. – Oh ! mon Dieu ! ni esprit, ni amabilité, ni bague de mille écus ; une conversation très-froide : voilà tout.

FERDINAND. – Eh bien donc ! à ce soir. À huit heures précises, présente-toi au palais Riparola. Je t'y recevrai comme chez moi, et je te présenterai à la marquise. (*Charles sort et Ferdinand le reconduit.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Un salon orné de fresques et de dorures, mais garni d'un mobilier fort vulgaire.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, ANGELINA, LUIGI. – DEUX LAQUAIS *en livrée, se tenant à l'écart.*

ANGELINA, *assise sur un sofa, à côté de Luigi, à son mari qui lit à quelques pas d'elle.* – Comment ! monsieur de Riparola, vous ne voulez pas convenir que vous avez, en m'épousant, mis la main sur un trésor ? Soyez donc un peu plus aimable.

LE MARQUIS. – Un singulier trésor ! qui dissipe tous ceux que je possède. N'avez-vous pas été jusqu'à vendre ma petite Vierge de Bellino, sous prétexte que, ce tableau ornant votre boudoir, vous pouviez en disposer ? Ignorez-vous, madame, que, dans les nobles familles italiennes, les tableaux de maîtres sont des meubles d'une nature inaliénable ? Feu mon père eût travaillé à la charrue plutôt que de vendre une seule toile de sa galerie.

ANGELINA. – Allons, allons ! Comment, vous avez encore sur le cœur cette Vierge attribuée à Bellino, mais reniée par les plus habiles connaisseurs ?

LE MARQUIS. –... Qui voulaient me la faire acheter par des tiers. Celui qui en a été l'acquéreur, à mon insu, en aura tiré bon profit.

ANGELINA. – C'était une copie, dont j'ai eu l'adresse de tirer cinq cents piastres de bon aloi.

LE MARQUIS. – C'était beaucoup trop pour une copie : donc, c'était un original, vendu au quart de sa valeur. Depuis trente ans que je suis amateur de beaux-arts, que diable !...

ANGELINA, *à part*. – S'il savait que sa Vierge m'a rapporté le triple de cette somme ! (*Haut.*) Mais ces cinq cents piastres ont servi à remonter toute notre livrée.

LE MARQUIS. – Bel avantage ! En échange d'un petit chef-d'œuvre, vous avez galonné à neuf cinq ou six fainéants qui...

ANGELINA. –... Qui représentent, monsieur ! N'est-ce pas la belle tenue des serviteurs qui met en relief les grandes maisons ?

LE MARQUIS. – C'est ma galerie, à mon avis, qui fait le plus d'honneur à ma maison. Avec de pareilles idées, où en serait-elle, ma galerie ? Enfin, permettez-moi de vous le dire, marquise, vous sacrifiez tout au luxe extérieur. Oh !... si j'avais mieux réfléchi, le jour où je transplantai de Paris à Rome la belle fleur que vous êtes !...

ANGELINA. – De l'ironie ? Allons, monsieur, vous qui êtes si bon d'ordinaire ! Parlons de choses plus sérieuses. Songez ce soir à être, ou du moins à paraître aimable, puisque nous recevons des amis.

LE MARQUIS. – Pour moi, je tiens à mes habitudes. Je n'aime ni les cartes, ni les conversations frivoles. Je vais donc faire ma partie d'échecs chez mon vieil ami Betasso. (*À Luigi.*) Ainsi, mon cher Fatutto, vous aiderez, je vous prie, ma femme, à faire les honneurs de mon salon. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

ANGELINA, LUIGI.

ANGELINA. – Vous le voyez, Luigi, j'ai recours à tous les moyens pour faire contribuer ce brave marquis à notre amusement. Notre livrée vous paraissait un peu surannée : tous nos laquais sont chamarrés d'or. Il ne me reste plus qu'un souci : notre équipage est devenu un peu rococo ; nos deux chevaux sont un peu... étiques. Il faut renouveler tout cela. Au reste, j'ai là-dessus quelques bonnes idées. Ai-je rien négligé pour vous plaire ? Je vais jusqu'à feindre de l'intérêt pour ce jeune étourneau de Parisien que nous a envoyé le baron du Vivier ; vous savez... ce vieux gentilhomme chauve qui m'a si longtemps poursuivie de ses présents, de ses soupirs et de ses madrigaux. Il aura voulu profiter d'une occasion pour savoir ce que je deviens ici, et, au retour de son protégé, il va lui faire sur mon compte mille questions.

LUIGI. – Vous avez entrepris de rançonner le jeune étourneau, fort bien ; mais, à ce jeu-là, n'ai-je pas à risquer de perdre votre affection ?

ANGELINA. – Moi, vous en déshériter pour un freluquet qui cherche à tout prix à compléter son éducation ? Rassurez-vous, Luigi : je connais mon fort et mon faible.

LUIGI. – Et quelle nouvelle... carotte, comme on dit en style de caserne, comptez-vous lui tirer ?

ANGELINA. – J'espère bien avoir sur lui assez d'ascendant pour lui repasser, à un prix raisonnable, notre vieille calèche et les accessoires. Il est accrédité ici pour trente mille francs ; il aime à faire le jette-argent ; dès ce soir, le marché sera conclu. Avec un petit supplément de fi-

nances, nous aurons de magnifiques alezans et une calèche du dernier goût.

LUIGI. – Savoir s’il mordra à l’hameçon !

ANGELINA. – C’est mon affaire.

LUIGI. – Doit-il venir seul ?

ANGELINA. – Oui, sans doute. Je l’ai engagé à m’amener ses amis, mais je sais qu’il n’en a pas à Rome. *(Elle écoute.)* J’entends ouvrir la porte du vestibule : ce sont nos invités.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS. – FERDINAND, L’ABBÉ CIVETTI et plusieurs personnages muets. – deux laquais.

UN LAQUAIS, *annonçant.* – Monsignor l’abbé Civetti ! Leurs Excellences le comte et la comtesse de Trombola ! le chevalier de San-Patagone ! le marquis et la marquise de Bravoli ! *(Après une pause.)* Son Excellence Ferdinande Boutefeu de Paris ! *(Ferdinand entre et salue Angelina d’un air de triomphe.)*

ANGELINA, *aux personnes présentes.* – Permettez-moi de vous présenter un aimable Parisien. *(À mi-voix à Ferdinand.)* Sachez, monsieur, que mon mari, – qui est absent ce soir, – et moi, nous sommes infiniment honorés de votre visite.

FERDINAND. – M’excuserai-je, madame, d’avoir usé de votre autorisation ? J’aurai l’honneur de vous présenter tout à l’heure un de mes intimes amis.

ANGELINA. – C'est très-aimable à vous. Cet ami est sans doute un compatriote : je lui souhaite toutes vos heureuses qualités.

FERDINAND. – C'est trop flatteur pour moi, madame. Mon ami, sans être un Parisien, n'en est pas moins un homme de bonne compagnie : c'est un Normand.

ANGELINA, à *part*. – Normand ? tant pis : c'est méfiant et ça raisonne. (*Haut.*) Ce sera donc pour nous un double plaisir...

L'ABBÉ CIVETTI, à *Ferdinand*. – Eh bien ! notre jeune Parisien est-il toujours enthousiasmé de Rome ?

FERDINAND. – Plus que jamais, monsieur l'abbé, surtout de ses splendides fontaines.

L'ABBÉ. – Comment ? Mais ne possédez-vous pas votre célèbre fontaine des Innocents ? (*À Luigi.*) Figurez-vous, monsieur, un monument colossal qui s'élève au milieu d'un immense marché, bordé de superbes portiques ; imaginez-vous quatre fleuves magiques qui s'élancent avec fracas de quatre arcades gigantesques. Heureux celui qui peut dire : j'ai bu dès l'enfance de cette eau pure et limpide de la fontaine des Innocents !

FERDINAND, à *part*. – En vérité, l'abbé me semble un peu... un peu... flagorneur. (*Haut.*) Non, monsieur l'abbé, nous n'avons à Paris rien de comparable à vos fontaines, à vos ruines grandioses, à votre nonpareille basilique de Saint-Pierre.

L'ABBÉ. – Mais, en compensation, Paris n'est-il pas la capitale de l'élégance et du bon goût ? (*Indiquant à la marquise la chaîne de montre de Ferdinand.*) Trouverait-on à

Rome une bijouterie aussi délicieuse ? (*Indiquant le chapeau qu'il tient à la main.*) Connaissez-vous une ville où l'on décore aussi noblement qu'à Paris une tête humaine ?

FERDINAND, *avec vivacité.* – Oui, monsieur l'abbé ! celle où l'on coiffe les papes et les cardinaux.

ANGELINA, *lui serrant la main.* – Quelle fine repartie !

LUIGI. – Quelle repartie fine !

L'ABBÉ. – C'est mirobolant d'esprit ! bravo ! bravissimo ! (*Il lui donne une vive accolade.*)

FERDINAND, *à part.* – Si c'eût été elle ! Dieu ! quel insalubre témoignage d'admiration ! C'est inouï, inouï, comme l'abbé sent le lard rance, l'ail et le tabac !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES.

UN LAQUAIS, *bas à Ferdinand.* – Excellence, oune ami qui vous demande.

FERDINAND, *à part.* – Fort bien ! Charles assistera à mon triomphe. (*Il va à sa rencontre et le présente à Angelina.*) Madame, voici l'ami annoncé.

ANGELINA, *froidement à Charles.* – Monsieur, soyez le bienvenu, puisque c'est M. de Boutefeu qui est votre introducteur.

CHARLES. – Agréez, madame, mes hommages empressés. (*À part.*) C'est bien elle ! elle ne m'a pas reconnu ; tant

mieux. (*Il salue l'abbé qui le prend à part et cause bas avec lui.*
– *Un laquais prépare une table de jeu.*)

ANGELINA, à *Ferdinand*. – Mon jeune Parisien, nous allons ouvrir ensemble la partie d'écarté.

FERDINAND, *voyant que Charles le regarde, affecte de serrer la main d'Angelina. (À part.)* – Qu'il doit envier ma place, le railleur ! (*Il s'assied vis-à-vis d'elle et dépose, à son exemple, une pièce d'or sur la table.*)

ANGELINA. – J'espère bien qu'aujourd'hui la victoire ne tournera pas toujours de mon côté.

FERDINAND, *donnant des cartes.* – Hélas ! ne suis-je pas déjà vaincu d'avance par le seul effet de vos charmes, qui... (*À part.*) Dieu ! quelle bêtise j'ai hasardée là !

ANGELINA. – Le roi ! – Vous seul trouvez de ces jolies choses-là. Je vous dirai que j'ai rêvé toute la nuit à notre excursion d'hier.

FERDINAND, à *mi-voix.* – Oh ! rappelez-moi sans cesse cette voûte obscure, cette lanterne moins vive que l'éclat de vos beaux yeux. (*À part.*) Diable ! je rougis de cette nouvelle platitude.

ANGELINA. – Mon cher Parisien, vous êtes étourdissant. Il faut que je révèle celui-là. Monsieur le comte ! monsieur l'abbé ! (*Tous deux s'approchent et elle leur parle bas à l'oreille.*)

L'ABBÉ. – Le mot est délicieux ! digne de retentir dans tous les salons de Rome ! (*Il fait mine de vouloir gratifier Ferdinand d'une seconde accolade.*)

FERDINAND, *rejetant la tête en arrière. (À part.)* – C'est désespérant, en vérité, de passer si obstinément pour un homme d'esprit. *(L'abbé s'éloigne et Ferdinand respire.)*

ANGELINA, *continuant la partie.* – La vole, et c'est fini ! J'ai un bonheur effrayant. Il faut prendre tout de suite votre revanche. *(On renouvelle les enjeux ; Charles observe tout d'un coin du salon.)* Nous parlions l'autre soir de l'équipage du marquis.

FERDINAND, *jouant.* – Magnifique, madame, digne de Regent's-Park. – Vous refusez cartes ? Alors, trèfle ! *(Luigi fait un léger signe à Angéline.)*

ANGELINA, *jouant.* – N'est-il pas vrai ? Deux chevaux de pure race, des ressorts d'une mollesse ! *(Elle se donne des cartes.)* – Encore le roi ! c'est désagréable. – Oui, cet équipage est un sylphe, comparé à ces lourds carrosses chamarrés d'or et de pourpre, où se pavanent nos cardinaux. – Cœur ! – Eh bien ! mon mari est si fantasque, si revêche au bon goût, qu'il a pris en aversion cette élégante voiture. – Je coupe et atout. – Le marquis est en vérité un drôle de corps ; mais à son âge il faut bien lui passer quelques bizarreries. *(Examinant Charles.)* Votre ami a l'air très-soucieux ?

FERDINAND, *jouant.* – Ne faites pas attention, madame ; c'est un misanthrope fini.

ANGELINA. – Pique ! – C'est un système malheureux. – Je vous disais donc que mon mari a son équipage en horreur. Celui qui l'en débarrasserait deviendrait le meilleur de ses amis. – Atout !

FERDINAND, *à part.* – Oh ! l'excellente idée qui me vient ! *(Haut.)* Certes, madame, si cette voiture rappelle de charmants souvenirs à quelqu'un, ce doit être à l'heureux

mortel que vous tenez ici fasciné sous vos regards. (*À part.*) Allons, bah ! il faut être l'ami du bonhomme ! (*Haut.*) Je n'hésite pas un instant : j'ai si fort à cœur de plaire à... M. de Riparola, que je prends voiture, chevaux, harnais, et... tout ce qu'on voudra.

ANGELINA. – Comment ! vous feriez ce coup de tête ? Une folie en apparence ; mais si l'on songe qu'à Rome avoir son équipage rapporte une immense considération !... Et puis, le marquis céderait le tout à moitié prix, pour la bagatelle de neuf cents piastres.

FERDINAND. – Regardez, madame, l'affaire comme conclue. D'ailleurs, pour mon retour à Paris... Mais que dis-je ? pourrai-je jamais m'éloigner de celle qui... de l'adorable femme que...

ANGELINA, *affectant un air attendri.* – Oh ! non, non, notre aimable Parisien ne peut songer à nous quitter : il sait trop qu'il laisserait ici des cœurs inconsolables. (*Elle baisse les yeux.*)

FERDINAND, *à part.* – Si Charles a tout entendu, il doit en frémir. (*Haut.*) Il reste convenu que mon équipage conservera toujours une place pour madame la marquise...

ANGELINA. – Que vous avez de pénétration ! (*Jetant sa dernière carte.*) – Encore gagné ! c'est désolant !

FERDINAND. – Je perds : tant mieux ! Un proverbe français dit : « Malheureux au jeu... »

ANGELINA. – « ... Heureux en femmes... » N'est-ce pas cela ?

FERDINAND. – Précisément. (*À part.*) Mon bonheur est sûr.

ANGELINA. – Eh bien ! monsieur votre ami va prendre votre place et vous venger. (*Charles s'approche et remplace Ferdinand, qui va causer avec Luigi.*)

SCÈNE V.

ANGELINA, CHARLES. (*Les autres personnages causent entre eux à l'écart.*)

CHARLES, *gravement*. – Votre aimable accueil, madame, est bien flatteur pour moi. Depuis longtemps j'aspirais à l'honneur de converser avec une de ces belles et spirituelles Romaines, dont la réputation est grande à Paris. Près de vous, je suis convaincu qu'elle n'est pas usurpée.

ANGELINA, *froidement*. – C'est un excès de galanterie, monsieur. (*À part.*) Quelle politesse compassée ! (*Haut.*) Y a-t-il longtemps que monsieur est l'ami de M. de Boutefeu ?

CHARLES. – Quinze ans, madame ; c'est une amitié de collègue. Je le connais comme ma main droite : un caractère vif, léger, enthousiaste, par conséquent facile à duper.

ANGELINA, *d'un air piqué*. – Vous croyez ?

CHARLES. – Oui, madame, un écervelé ! Aussi, quand je le rencontre, je prends tout de suite à son égard le rôle de Mentor.

ANGELINA. – Ah !... Monsieur joue-t-il gros jeu ?

CHARLES. – Tout ce qu'il plaira à madame ; mais, pour mon goût particulier, je joue rarement au delà d'un franc ; c'est, à mon avis, le moyen de faire du jeu un passe-temps et non une lutte intéressée.

ANGELINA, *à part*. – Quelle rudesse ! il faut voir à remuer un peu ce caractère de moraliste. (*Haut.*) Monsieur est donc fou de nos dames romaines ?

CHARLES. – Fou à lier. – Madame veut-elle des cartes ?

ANGELINA. – Volontiers. – Monsieur a un air d'homme à bonnes fortunes qui perce au premier coup d'œil.

CHARLES. – Pardon, madame, vous êtes dans l'erreur. *Primo*, je suis trop peu aimable pour obtenir des succès en ce genre ; *secundo*, je suis cuirassé de toutes pièces contre la flatterie et la satire. – As de cœur ! – Je suis, direz-vous, un peu bizarre.

ANGELINA. – Eh bien ! puisque nous y mettons de la franchise, je vous l'avoue : je me suis tout d'abord aperçue de cette bizarrerie. – Encore pique ! vous avez gagné.

CHARLES, *battant machinalement ses cartes et sans jouer*. – Et savez-vous, madame, ce qui m'a rendu si... si maussade, si vous voulez ? ma première conquête.

ANGELINA, *imitant sa contenance*. – Je ne m'en serais jamais douté.

CHARLES. – Oui, madame, il fut un temps où j'étais si aimable, que vous-même peut-être...

ANGELINA. – Vous croyez ? (*À part.*) Quelle insolente fa-tuité !

CHARLES. – Mais depuis... j'ai perdu bien des illusions. Avant de connaître le positif de la vie, j'étais comme tant d'autres, confiant et enjoué ; je livrais naïvement mon cœur en échange d'un amour hypocrite. Enfin...

ANGELINA. – Enfin, monsieur, vous êtes venu à Rome pour chercher un cœur sincère et vous remettre en verve de bonne fortune ?

CHARLES. – Peut-être, madame. Je compte même y triompher, tambour battant, d'une personne qui ne s'en doute guère ; une heure suffira.

ANGELINA. – Pourrait-on, sans indiscretion, savoir le nom de la malheureuse dont la conquête exige une heure, ni plus ni moins ?

CHARLES. – Sachez seulement que c'est une femme de votre rang.

ANGELINA. – En vérité, votre air d'assurance pique ma curiosité.

CHARLES. – Si je vous disais qu'à Paris j'ai fait un jour, en moins de temps, la conquête d'une jeune modiste...

ANGELINA. – Ah ! monsieur, faites-moi grâce de vos conquêtes de grisettes. Passons aux grandes dames. (*À part.*) Voudrait-il faire allusion ?... oh ! non, ce n'est pas possible !

CHARLES. – Alors j'en reviens à mon premier sujet. Les conquêtes sur le territoire aristocratique ne sont pas les moins rapides.

ANGELINA. – Votre assertion est un peu... un peu...

CHARLES. – De grâce, madame, ne nous fâchons pas : j'en reviendrais alors à mon autre histoire, celle de la rue de Grenelle.

ANGELINA, d'un air interdit. – Monsieur, coupons court à un entretien si...

CHARLES. – Il finira dès que je pourrai dire à mon ami, à lui seulement : J’ai triomphé avant toi de la marquise de...

ANGELINA. – La marquise de ?...

CHARLES. –... De Riparola. (*Angelina veut se lever.*) Au nom du... pape ! madame, restez calme. (*Elle reprend son sang-froid.*) À la bonne heure !

ANGELINA, *à part.* – Saurait-il vraiment ?... (*Haut.*) Qui vous donne à penser que l’un de vous deux doit triompher ? Si M. de Riparola apprenait...

CHARLES. –... L’histoire d’Adèle la modiste ? mais il doit en savoir quelque chose. Maintenant, madame, de laquelle des deux conquêtes dois-je reprendre le récit ?

ANGELINA, *à part.* – Plus de doute, il connaît tout. (*Haut.*) Mais si monsieur confondait...

CHARLES. – Confondre quoi ? Ne suis-je pas certain que M^{lle} Adèle Boulot est devenue...

ANGELINA, *avec humilité.* – Oh ! par grâce, monsieur, pas un mot de plus.

CHARLES. – Des supplications ? Pourquoi ? Entre nous, c’est de l’histoire ancienne. – Il y a dix ans de cela ; rue de Grenelle-Saint-Honoré ; quatrième étage ; la porte à gauche. Doux et cruels souvenirs !

ANGELINA. – Silence et oubli ! monsieur. Ma position..., les bienséances... Votre nom ? je vous prie. (*Charles sourit et rebat ses cartes.*) Quittez surtout cet air moqueur.

CHARLES. – Il fut un temps où vous l’approuviez.

ANGELINA. – De grâce ! rappelez-moi votre nom ?

CHARLES. – Comment, vous avez oublié le jeune étudiant de dix-huit ans qui partageait votre feu, vos beignets, *et cœtera* ? Il me semble le voir encore ce lit de sangle, que déguisait mal une chétive étoffe ; ce miroir étoilé, dont les faux reflets déformaient mon image ; ces deux chaises, dont l'une était dépaillée, l'autre boiteuse. De tout cela le plus précieux subsiste encore : ces deux beaux yeux noirs...

ANGELINA. – Une fois encore, monsieur ! votre nom ?

CHARLES. – Regardez-moi bien, je vous prie, entre les deux sourcils. Oh ! alors, je croyais au cœur. Depuis... Je vous rappellerai ce nom à une condition, – c'est que mon triomphe est assuré.

ANGELINA. – Quelle exigence ! votre triomphe ?

CHARLES. – Rien, dit-on, ne garantit mieux le succès présent que la réussite passée.

ANGELINA, *à part*. – Je n'y tiens plus !

CHARLES, *regardant à sa montre*. – J'ai vingt-cinq minutes encore pour supplanter ce pauvre Ferdinand, mon heureux rival.

ANGELINA. – Heureux ! qui vous l'assure ?

CHARLES. – Cette précieuse bague qui jette un si vif éclat, parole de Charles Verlier !

ANGELINA. – Charles Verlier ? En vain je cherche dans ma mémoire...

CHARLES. – Vous le nommiez alors *mon petit Charles* tout court. Ensuite, les petits Charles ne sont pas rares.

ANGELINA, *d'un air résigné.* – Eh bien, monsieur Charles...

CHARLES. – Dites une fois encore : Mon petit Charles !

ANGELINA. – Aujourd'hui, monsieur, nos positions respectives... Ne parlez, je vous prie, qu'à la marquise de Riparola. (*Elle le regarde avec douceur.*)

CHARLES. – Voilà un regard si agréable que je consens à tout ; il me rappelle notre intimité d'autrefois. (*Ferdinand se rapproche.*)

ANGELINA, *à mi-voix.* – Vous ne me trahirez pas, mon bon Charles. (*Ferdinand, qui a entendu, s'arrête interdit. – Un laquais annonce que le café est prêt.*)

CHARLES, *à voix basse.* – Le reste de l'entretien est remis, madame. Songez-y ! Il ne me reste qu'un quart d'heure.

ANGELINA, *à part.* – Ah ça ! qu'exigera-t-il de moi ? (*Ils se lèvent tous deux.*)

FERDINAND, *à part.* – J'ai cru entendre : Mon bon Charles. Ce n'est pas possible ; mon oreille battait la campagne.

LUIGI *s'avance et offre son bras à Angelina.* – À Charles et à Ferdinand. – Nos aimables invités voudront bien nous faire l'honneur de passer dans la salle voisine ?

Charles. – À l'instant, monsieur. J'ai deux mots seulement à dire à mon ami. (*Il prend à part Ferdinand.*)

Angelina, *à part.* – Mon Dieu ! quel homme ! Il va tout lui dire. (*Tout le monde se retire, excepté Charles et Ferdinand.*)

SCÈNE VI.

FERDINAND, CHARLES.

FERDINAND, *à part.* – Il n'est pas croyable qu'en si peu de temps... (*Haut.*) Voyons, Charles, avoue que c'est une plaisanterie concertée entre vous. Mais, en ce cas même, il me resterait encore à deviner le motif d'une si rapide familiarité. (*Il prend un air soucieux.*)

CHARLES. – Dieu ! quel air rembruni ! Me soupçonnerais-tu l'intention de te supplanter sérieusement ? (*À part.*) Il y a dix ans que c'est fait. (*Haut.*) Je tiens seulement à te convaincre et à gagner l'honneur du pari.

FERDINAND. – Enfin, où veux-tu en venir ?

CHARLES. – Toujours au même but : te désabuser, mon ami. Cette maison est pour toi un guet-apens.

FERDINAND. – Oh ! la pauvre tête !

CHARLES. – Un véritable guet-apens. J'en ai la certitude.

FERDINAND. – Vite une douche à l'ami Verlier ! Mais va donc t'asseoir sous l'une des deux fontaines de la place du Vatican !

CHARLES. – Je te répète que tu es sa dupe, comme je l'ai été autrefois... Ces parties d'écarté, cette proposition de vente, tout cela, mon cher...

FERDINAND. – Comment ! tu ne comprends pas encore que si je veux acheter cette calèche, c'est uniquement pour me mettre bien avec le bonhomme ?

CHARLES. – Mais le bonhomme, c'est toi, qui acceptes ce sot marché. Voyez-vous d'ici l'ami Ferdinand étendu dans sa voiture, menée par un cocher de louage ! Oh ! bravo ! bravissimo !

FERDINAND. – Oui, mais ayant à ma droite la belle marquise.

CHARLES. – En vérité, je rirais de cette comédie s'il ne s'y mêlait du sérieux. Je te le répète, ta déesse, je l'ai connue jadis à Paris. J'ai été tout à fait triomphateur bien avant toi, qui ne l'es encore qu'à demi.

FERDINAND. – Impossible ! Tu te trompes, ou tu veux m'en imposer.

CHARLES. – Elle se nommait Adèle Boulot.

FERDINAND. – Elle est Italienne, j'en suis sûr.

CHARLES. – Nullement. Elle est née à Melun et a fait à Paris ses premières armes. Je l'ai connue modiste. Elle m'a quitté un beau matin pour suivre à Bade un faux millionnaire, qui l'a lancée dans un monde de cuivre doré. C'est là qu'est venu la pêcher son vieux *nigaudinos* de mari, qui l'emmena dans sa belle patrie, où il l'épousa. Puis elle est devenue une intrigante de haut étage : voilà toute la métamorphose. (*Ferdinand se laisse tomber dans un fauteuil.*) Si tu m'en crois, renonce à tes projets, à tes illusions, et partons demain pour Naples, dans le simple équipage d'un voiturin.

FERDINAND, *préoccupé*. – Mais, au fait... la moindre preuve de tout cela ?

CHARLES. – Veux-tu te cacher ici, quelque part, et tu l'entendras m'appeler : Mon petit Charles. Peut-être même...

mais non, en homme d'honneur, je réponds de la noblesse du dénoûment.

FERDINAND. – Impossible ! impossible !

CHARLES. – En veux-tu hasarder l'épreuve ?

FERDINAND. – Tu prétends avoir eu part à ses faveurs ? Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ? Je suis aimé à mon tour, voilà tout, j'en suis sûr. La jalousie seule te fait parler.

CHARLES. – Mais, mon cher, quel effet a donc produit sur toi le signor Luigi Fatutto ? un bel homme, ma foi ! aussi niais qu'imposant. Quelle place lui accordes-tu ici ?

FERDINAND. – Oui, sans doute... j'ai déjà cru... remarquer... Oh ! il me prend une démangeaison de lui chercher querelle.

CHARLES. – Ici, où fleurit en silence l'olivier de paix ? Le duel n'a pas cours à Rome : on voit bien, par-ci par-là, un meurtre ; mais le duel est un principe peu répandu : tant mieux et tant pis.

FERDINAND. – Je voudrais pourtant donner une leçon à ce grand... escogriffe.

CHARLES. – Escogriffe, pourquoi ? parce qu'il occupe une place qui ne te convient pas ? Que ne me demandes-tu compte à moi-même de mes anciens succès auprès d'elle ?

FERDINAND. – Il y a dans ce Luigi un je ne sais quoi qu'il m'est impossible d'endurer, un air de fatuité que je voudrais rabattre.

CHARLES. – Tu n'en feras rien, sinon, j'interviendrais à titre de troisième larron.

FERDINAND. – Ô ma douce illusion ! Au diable aussi ta philosophie rude et indigeste, qui désenchante de tout !
(Après un instant de réflexion.) Ainsi donc, moi...

CHARLES. – Tu es leur dupe à tous deux. C'est la dixième fois que je te le répète.

FERDINAND. – Eh bien ! oui, je commence à voir clair.
(Avec impatience.) Oh ! quittons sans délais cette maison odieuse ! mais ce ne sera pas sans avoir dit à la marquise ses hautes vérités. *(Il tire un agenda de sa poche et écrit.)* Voici ma lettre : « Perfide femme ! »

CHARLES. – Pas cela. Se plaindre et injurier, c'est sottise.

FERDINAND. – Il faut quelque chose de plus énergique :
« Monstre de trahison ! »

CHARLES. – Encore moins. Je vais t'indiquer une meilleure vengeance : « Ma chère et bonne Clara ! »

FERDINAND. – Écrire à Clara ? singulière idée ! *(Écrivant.)* « Monstre de trahison ! »

CHARLES. – Pas de réplique : « Ma chère et bonne Clara ! »

FERDINAND, *écrivait* : « C'est avec un vrai dégoût...

CHARLES, *dictant* : « C'est avec la joie la plus vive que... je te reverrai dans six semaines. »

FERDINAND, *déchirant son brouillon et serrant la main de Charles.* – Eh bien ! oui, mon Mentor, je me rends. Au fait, elle ne manque pas d'agréments, la petite cousine. Quel gracieux profil ! quelle pureté angélique ! Mais... j'en reviens

toujours là : est-il certain que la marquise se joue de moi et ne ressente rien ?...

CHARLES. – Tu veux donc être bien sûr de de ton fait ? Tiens-toi un instant à l'écart. La voici : en trois minutes tu seras convaincu. (*Ferdinand se cache derrière une draperie.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ANGELINA.

ANGELINA, *cherchant des yeux Ferdinand.* – Messieurs, on vous attend.

CHARLES, *à part.* – À moi le dénoûment ! (*À Angelina.*) Un instant encore, madame, un seul instant ! nous avons à terminer certain dialogue...

ANGELINA. – Oh ! monsieur, c'est être inexorable, c'est abuser de la position. J'en suis sûre, (*Elle feint d'essuyer une larme.*) vous avez trahi ce secret : c'est une cruauté sans nom.

CHARLES. – Je l'avoue, je lui en ai révélé quelque chose, tout juste ce qu'il en fallait pour le sauver.

ANGELINA. – Le sauver ? mais on dirait en vérité, qu'il est sous la griffe d'un démon.

CHARLES. – C'est un peu cela. Quel démon plus séducteur, en effet ?...

ANGELINA. – La plaisanterie est ici hors de saison ; hâtez-vous d'achever.

CHARLES, *froidement*. – Oui, madame. Puisqu'entre nous il y a un vide de dix années, un mari et un... cavalier servant, je ne vous demande qu'une grâce en échange de ma discrétion. Il est un moyen sûr de décider mon ami à se détacher de vous : rendez-moi cette bague qu'il vous donna il y a trois jours, je crois.

ANGELINA. – Comment, vous voudriez ?... mais ce serait d'une impolitesse...

CHARLES. – Je l'exige, ou je fais explosion. Je ferai circuler à Rome une multitude de lettres... vous savez, ces pattes de mouches si aimables.

ANGELINA. – Mon bon petit Charles, mais cette bague...

CHARLES. –... Est bonne à garder, c'est possible ; mais il me la faut ; à cette seule condition, chère Adèle...

ANGELINA. – Si vous lui remettez ce présent, il s'emportera, il...

CHARLES. – Il sortira d'ici sans scandale. J'ai le secret de le rendre philosophe : je suis son professeur en notions positives. Il est bien entendu qu'il ne sera plus question de certain sot marché. À la rigueur, les parties d'écarté elles-mêmes devraient être regardées comme nulles, mais... nous passerons sur cet article.

ANGELINA, *ôtant la bague avec impatience*. – Tenez ! voilà ce bijou, et que tout soit fini : vous lui annoncerez qu'entre nous tout est rompu. (*À part.*) Quelle atrocité ! Et dire que je ne puis me venger d'une pareille obstination ! (*Ferdinand apparaît et la salue avec ironie. – Haut.*) C'était donc un complot ?

CHARLES. – Non, madame, il n’y a là qu’une scène imitée de l’antique, entre la belle Calypso, Télémaque et Mentor. Nous allons à l’instant même rejoindre votre aimable compagnie et lui adresser nos touchants adieux. (*Angelina sort.*)

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

CHARLES, FERDINAND.

CHARLES, *à part*. – Ô duplicité ! ô femmes ! femmes ! comme disait Figaro, j’ai à peine assez de philosophie pour moi, et il faut encore que je la partage ! (*À Ferdinand.*) Eh bien, mon ami ?

FERDINAND. – Oui, Charles, je suis convaincu.

CHARLES. – Enfin !... nous commençons à déchiffrer notre alphabet : c’est bien heureux !

FERDINAND. – C’est indigne ! infâme !

CHARLES, *serrant la main de Ferdinand*. – Allons, mon cher, nous nous consolerons entre nous. Si tu perds une maîtresse, tu retrouves un ami généreux ; car enfin j’aurais pu, en usant de la position, aller plus loin. Hein ? qu’en dis-tu ?

FERDINAND. – Oui, Charles, tu es un ami sincère, mais c’est ce Luigi Fatutto que j’aurais voulu souffleter avant de quitter cette ville de malédiction.

CHARLES. – C’est mal parler de la capitale du monde catholique. Demain, je vais à Naples : irai-je seul ?

FERDINAND. – Je t’accompagne ; mais alors partons tout de suite, cette nuit même. (*Il soupire.*) C’est dommage, pour-

tant ! la marquise de Fatutto... (*Il se reprend.*) de... Riparola est si séduisante ! ses cheveux sont d'un si beau noir !

CHARLES. – J'en ai à Paris plein un tiroir de mon secrétaire. Mais ceux de Clara, ce me semble, sont d'un blond cendré ravissant. Allons ! demain, si nous sommes sage, je te rendrai ta bague de mille écus. (*Il lui prend le bras.*) Sur ce, allons déguster le café du bonhomme.

LE PÂTÉ DE STRASBOURG

et

LE GIBET DE MONTFAUCON.

Un soir, avant de me mettre au lit, j'eus la malencontreuse fantaisie de me charger l'estomac d'un large triangle de pâté de foie de Strasbourg. Une heure après je m'endormis d'un sommeil assez paisible, mais vers minuit un lourd cauchemar commença à peser sur ma poitrine, comme en expiation du long supplice que les pâtisseries strasbourgeois infligent à de malheureux volatiles, dans l'unique but de procurer un instant de plaisir sensuel aux sybarites parisiens. Je vais essayer de dépeindre les incohérentes et absurdes images qui m'assaillirent pendant cette nuit d'angoisses, et les spasmes gradués d'anxiété, de crainte, de terreur, qui agitèrent mon cerveau surexcité par le travail d'une digestion pénible.

Sous l'empire d'un sommeil plein de fièvre, je me figurai que je respirais, – et fort mal je vous l'assure, – sous le règne du monarque très-chrétien François, premier du nom, que Dieu absolve ! Je voyais devant moi se dresser sur un tertre isolé de hauts piliers de pierre, carrés et de teinte verdâtre. Je reconnus bientôt la *Justice du Roi*, le gibet de Montfaucon, lieu de supplice, de pestilence et d'horreur qui faisait refluer au loin les habitations, celles même du pauvre, comme si le redoutable édifice exerçait une force répulsive réelle.

Les bohémiens seuls, en tout temps, osaient affronter la proximité du monticule infect, et venir faire des repues franches à quelques pas de ces fourches auxquelles leur espèce fournissait un honnête contingent. À l'époque des jours gras le peuple des faubourgs venait aussi s'ébattre dans les guinguettes éparses sur le territoire voisin, qui en a pris au XV^e siècle et conservé jusqu'à nos jours le surnom de Carême-Prenant.

Sur les plus anciens plans de la capitale, le grand gibet de Paris figure comme un faisceau de piliers terminés en pointe, élevés sur un soubassement et formant quatre faces à claire-voie. Au sommet et vers le milieu de leur hauteur ils supportent des traverses de bois garnies de chaînes de fer, dont on cerclait le cou des criminels hissés sur une échelle perfide qui tout à coup leur manquait. De là, ils contemplaient à contre-cœur ce curieux Paris du moyen âge qui fait les délices de nos romanciers et de nos antiquaires.

Le droit de dépasser le nombre de trois piliers était réservé à la royauté : elle en usait avec largesse. En fait d'exhibition de ce genre nulle ville au monde ne rivalisait avec notre capitale. Notre *justice* à double étage était vraiment majestueuse à voir, surtout au grand complet. Une trentaine de cadavres se balançaient sur deux rangs superposés, chacun à l'aise dans sa case, à moins que par exception on ne logeât deux pendus dans un seul intervalle. Quand l'édifice était en réparation, ou lorsqu'il y avait presse de comparses amenés de vive force à cette danse satanique, on élevait, dans le voisinage, des fourches supplémentaires.

Ce gibier de potence, comme disaient nos bons aïeux, était en certains temps si avancé, qu'il exhalait au loin, dans la direction du vent, des miasmes d'une intolérable putridi-

té ; avis énergique et palpable à quiconque méditait un attentat contre les droits de la société, du clergé ou de l'autorité royale. Plus d'un criminel d'un rang élevé a figuré sous ces poutres infâmes. À ces coupables de distinction, dégradés de leurs droits à la sépulture, on accordait quelquefois une faveur : celle de devenir squelettes dans des sacs de cuir, au grand désappointement des oiseaux de proie qu'attirait de loin l'appétissante curée.

Les satires du temps de la Ligue mentionnent *seize* piliers, mais sans indiquer leur disposition. Dès cette époque on ne pendait plus directement à Montfaucon ; on y accrochait les cadavres des suppliciés exécutés sur les places ou carrefours de Paris. Lorsqu'Henri IV résolut de construire un hôpital pour les pestiférés, il choisit une portion du territoire de Carême-Prenant, sise au sud et en vue des sinistres piliers, non loin d'une mare fétide. On traitait alors l'humanité sans plus de façons ; on concentrait en un même lieu tous les genres d'infections et de misères. Sous Louis XIII seulement, vers 1625, fut abolie la sauvage coutume de suspendre des cadavres au gibet, et le terrain fut affecté à la sépulture des corps qui avaient passé par les mains du bourreau. Pendant des siècles, cette localité fut donc le réceptacle de tout ce qui était objet de mépris, de dégoût, d'horreur. Sous Louis XV, au bas de la butte était un cimetière : c'était un cimetière réservé aux victimes de l'intolérance catholique, aux protestants !

Vers la fin du XVII^e siècle, la base du monticule fut corrodée par des plâtriers qui en extrayaient des pierres gypseuses. Cinquante ans plus tard, le soubassement en ruines du gibet n'était plus hérissé que de quatre ou cinq piliers, dont deux tout au plus en leur entier. La butte taillée à pic, déchiquetée, avait l'apparence d'une molaire gigantesque

cariée, mais encore munie de ses racines. Sous Louis XVI on en effaça jusqu'au moindre vestige, et une nouvelle *Justice du Roi*, dite aussi Montfaucon, fut construite au delà du mur d'octroi, sur une des éminences de la butte Chaumont. Plus modeste que le vieux gibet, celui-ci n'offrait que quatre piliers de pierre disposés carrément ; dans l'espace qui les séparait, on enterrait les suppliciés de la place de Grève ou d'autres lieux. Un peu plus tard on porta leurs restes dans un cimetière voisin de la croix dite Clamart, au faubourg Saint-Marceau.

Avant 1834 encore, on ne rencontrait guère dans le voisinage de remplacement des anciennes fourches que quelques masures isolées, chétives, vouées à d'impures industries, à l'équarrissage des chevaux, à la fabrication des cordes à violons, du noir animal, d'huiles nauséabondes. Au delà de la barrière du Combat était une arène pleine de sang et de hurlements, où des dogues rageurs s'entre-déchiraient ou se faisaient éventrer par un taureau de piteuse encolure. Plus loin l'air était empesté par le dépôt des plus infectes immondices issues de la capitale. Les noms des voies publiques s'harmonisaient du reste avec le terrain qu'elles traversaient ; c'étaient les rues des Morts, de la Voirie, de la Boyauterie, dénominations ignobles qui semblaient chargées de rappeler le souvenir de ce sol d'insalubrité et de malédiction.

Revenons au gibet monumental, tel qu'on le voyait au temps de François I^{er}. Au milieu de l'aire qu'entouraient les barreaux de cette cage hideuse s'ouvrait une cave profonde, où l'on entassait pêle-mêle les débris des corps déchiquetés par les corbeaux de la plaine Saint-Denis, afin de faire place aux nouveaux visages que la Justice envoyait grimacer au bout des chaînes rouillées fixées entre chaque traverse. Ce

fut précisément à l'orifice de cette fosse méphitique, rétablie aux frais de mon imagination et transformée en un puits, que commença le cauchemar atroce, provoqué par la lourdeur du pâté strasbourgeois, au moment où sa résistance à l'action chimique de mon estomac détermina les premiers symptômes d'une laborieuse digestion.

Or, voici sous quelle forme l'image du lugubre monument s'incorpora au tourbillon confus de mes idées. Il était devenu la propriété d'une compagnie anonyme, qui l'avait converti en un établissement aussi singulier qu'irrégulier. On lisait au-dessus de la porte, sur un grand tableau : ASSURANCES CONTRE LES MAUVAISES CHANCES DU SUICIDE.

Au pied du monticule se dressait jadis une vieille croix de pierre, dite de Craon, devant laquelle les patients s'agenouillaient pour recommander leur âme à Dieu avant de monter sur l'échelle fatale. Près de cette croix était placée, dans mon rêve, la porte que surmontait l'inscription citée. Le seuil franchi, on commençait à gravir la rampe de la butte, puis on arrivait où je suis présentement, au milieu des seize piliers. On les avait réunis par des châssis de fer, garnis de vitres dépolies, et l'ensemble formait une salle d'un aspect fort lugubre.

Le frisson commença à me prendre ; toutefois, la curiosité dominait encore la peur. Je m'avançai près d'un puits sans margelle, béant au milieu de la salle : il me parut vaguement éclairé, à une certaine profondeur, par la réverbération d'une lumière blafarde, dont les rayons émanaient d'un point inconnu. Ce regard, trop prolongé, fut suivi d'un bourdonnement confus autour de mes oreilles, et je sentis comme un liquide froid qui s'infiltrait à travers mes os ; j'avais le vertige. La lutte, on le comprend, venait de

s'engager entre la masse pâteuse et les sucs digestifs de mon estomac.

Revenu un peu au calme, je pus me livrer à l'examen détaillé de ce lieu sinistre, où j'étais seul. À des crochets, scellés dans la pierre des piliers, étaient suspendus des habits oscillant avec lenteur, et affectant par la disposition de leurs plis des formes humaines désossées. Cette vue troubla mon âme d'un funeste pressentiment.

Le plafond était une coupole semi-transparente ; au centre était fixé un gros câble à nœuds qui s'engageait dans la profondeur illimitée du puits et se perdait dans ses ténèbres. Ce câble, dans mes idées, était formé de toutes les cordes de pendus exécutés sur les carrefours de Paris depuis Philippe-Auguste, en sorte que sa longueur totale était difficile à apprécier. Poussé par un fatal caprice, je me cramponnai à ses premiers nœuds, afin de plonger plus avant mes regards au fond de la fosse. Je discernai, à environ cinquante mètres, une sorte d'issue latérale, conduisant à quelque réduit mystérieux, et je perçus en même temps je ne sais quels lointains murmures, comme si le puits aboutissait à la salle toujours bourdonnante de la Bourse de Paris, ou au rivage d'une mer agitée par la tempête. Puis, prêtant l'oreille avec plus d'attention, je crus distinguer des cris affaiblis par la distance, des soupirs étouffés, des râles sourds exhalés d'un champ de bataille ou d'un hôpital de pestiférés, le tout mêlé à une psalmodie funèbre dont le rythme grave était plein d'épouvantements.

Je voulus me soustraire à cette horripilante émotion ; mais Smarra, le mauvais génie du sommeil, m'étreignit de son poignet de fer et me força à demeurer immobile. Tout à coup il me sembla me rappeler la destination de ce gouffre

infernale ; je crus me souvenir qu'avant mon entrée quelqu'un m'avait donné les détails qui vont suivre.

Une association soi-disant philanthropique, et en réalité fort immorale, ayant pris en pitié le souci que se donnent, pour se délivrer de leurs enveloppes matérielles, les âmes sceptiques, souffreteuses, fatalement passionnées ou désillusionnées de tout, avait fondé, avec l'autorisation d'un pouvoir quelconque, une institution destinée à leur venir en aide. Moyennant une rétribution accessible au plus pauvre, on pouvait se procurer le genre de mort le plus en harmonie avec ses goûts. Dans un grand vestibule, m'avait-on dit, vous apercevrez des mains peintes sur les murailles. Elles vous indiqueront la salle des potences, munie de tous les accessoires relatifs à la suspension ; la salle de l'asphyxie, chargée de vapeurs azotées, carboniques et autres ; celle des poisons, sorte de pharmacie dont les bocaliers garnis d'étiquettes et de notices sont toujours pleins de substances vénéneuses très-variées infailliblement délétères ; celle des armes à feu, pourvue de tous les instruments spéciaux à cette catégorie. Le dernier modèle, avait-on ajouté, consiste en une machine ingénieuse, disposée de telle sorte que le cerveau et le cœur, ces deux centres probablement distincts de la vie, broyés en même temps, sont délivrés du même coup de tous leurs maux. Partout le confortable appliqué à l'art de se détruire !

J'étais atterré de cette froide logique, car aucune idée de suicide, mais la seule curiosité m'avait poussé à franchir le seuil de cet établissement, à mon insu si redoutable. Je m'y étais introduit à l'étourdie, en flâneur, sans m'être fait préalablement initier à ses mystères, sans avoir passé par une série d'épreuves, auxquelles j'étais censé m'être soumis.

On a dû exiger, continuait à me dire mon inexorable mémoire, de ceux qui se présentent, une forte preuve de résolution, puisqu'une fois engagé dans le puits fatal, on n'a plus la faculté de se rétracter, ni de rétrograder, à cause de la forme particulière des nœuds de ce câble magique. Il faut de toute nécessité aller à la mort ; seulement on a le choix des moyens et la liberté de mourir à son heure. C'est en cela que cette institution diffère de l'exécution de la loi naturelle qui nous a tous condamnés à subir le trépas.

Ces réminiscences fictives me firent pousser autant d'*hélas !* qu'Artémise en accorda à la mémoire de son cher Mausole.

Je me livrais donc à ces lamentations bien légitimes, toujours suspendu aux premiers nœuds du câble, dont je connaissais maintenant l'horrible propriété. Il *fallait* continuer à descendre. J'essayai néanmoins de forcer l'impitoyable consigne et fis pour rebrousser chemin les tentatives suprêmes de l'homme qui veut échapper aux flots ou à l'incendie.

Au milieu de ces efforts désespérés, mon chapeau, froissé par le câble, tomba dans le gouffre, bondissant d'une paroi à l'autre avec un bruit sourd et saccadé, qui finit par s'éteindre dans un éloignement sans limites. Cette chute retentissante redoubla mes transes. Sur mon front perlait une sueur glacée ; je serrai le câble avec un frisson nerveux, appréhendant d'être moi-même lancé dans ce vide plein de sinistres échos. Puis j'essayai d'appeler à mon secours, mais la voix me manqua. Mes forces s'affaiblissaient ; je me sentais sur le point de lâcher prise, et mon cœur, en proie à de bruyantes pulsations, battait avec le son rauque d'une cloche d'alarme qui s'est fêlée ; j'étouffais, j'étouffais...

On devine qu'à cette heure la lutte entre le maudit pâté et mon estomac commençait à être chaude. Un habile physiologiste pourrait sans doute, saisissant ce point de mon récit, intercaler ici une savante dissertation sur les forces et les réactions que la nature met en jeu en semblables circonstances. Il assignerait aux nerfs, au suc gastrique, au sang, au chyle, au cerveau, à l'électricité animale, etc., leurs rôles respectifs ; pour moi, je me bornerai à rappeler les cruelles tortures dont ma mémoire a conservé la vive empreinte, et à décrire les effets produits en moi par tous ces agents mystérieux.

Pour être juste à l'égard du pâté de Strasbourg, j'admettrai qu'il ne fut pas l'unique cause de cette douloureuse suffocation. Il se pouvait qu'en me débattant contre une destinée imaginaire j'eusse, à mon insu, ramené mon drap au-dessus de ma tête et intercepté l'action de l'air sur mes poumons.

Quoi qu'il en soit, je commençai bientôt à respirer avec moins de difficulté. Je me réveillai à demi et compris pendant un court intervalle que je rêvais. Mais ce n'était là qu'un sursis, qu'une trêve. Le terrible cauchemar me ressaisit à la gorge pour m'entraîner de nouveau dans ses plus sombres abîmes.

J'étais toujours cramponné au câble de malédiction et obligé de descendre. Et à mesure que je descendais je voyais au-dessus de ma tête se rapprocher une sorte de calotte de pierre qui m'interdisait tout espoir de retour. Plus j'avancais dans cette périlleuse voie verticale, plus le reflet lumineux que j'avais aperçu d'en haut s'élargissait comme sous la puissance d'une lanterne magique. Quand j'eus atteint le point où se projetait cette échappée de lumière, je trouvai

devant moi une porte ouverte. Je pus enfin quitter le câble et prendre pied.

Je me crus sauvé ; mais c'était le second acte de mes tribulations qui se préparait. Cette porte m'introduisit dans le vestibule, où des mains peintes sur le mur indiquaient des portes conduisant à diverses salles. Ces mains, bien que sans relief, avaient je ne sais quelle apparence de vie qui m'effraya. Chaque doigt me fit l'effet d'un reptile qui s'est retiré sur lui-même pour mieux prendre son élan. J'en détournai mes regards pour les arrêter sur de grandes affiches. Les caractères avaient dans leur forme quelque chose de sinistre ; il me semblait qu'ils piquaient les yeux comme d'imperceptibles étincelles électriques. Une de ces affiches de teinte rouge contenait la liste des suicides qui avaient accordé leur confiance à l'établissement ; une autre moins lugubre conservait sur un fond jaune-serin les noms des actionnaires ; une troisième annonçait sèchement que le puits, passé le niveau de la porte que je venais de franchir, se subdivise en trois embranchements. Elle s'exprimait ainsi : « Le cylindre du milieu, le principal, celui où pend le câble, se prolonge en ligne directe jusqu'à une profondeur de cent toises. Là, le câble venant à manquer tout à coup, au trois-cent-vingt-et-unième nœud, la personne qui l'a honoré de son choix est précipitée, grâce à un mécanisme particulier, la tête la première. Dès qu'elle frappe le fond du gouffre, elle est disloquée, broyée, réduite en une vapeur rougeâtre qui se perd on ne sait où. Le puits de droite aboutit à un lac d'une profondeur inconnue ; il est à la disposition de celui qui donne la préférence à la noyade ou asphyxie par eau. Celui de gauche (on est invité à ne pas confondre), hérissé, à l'instar de certaines oubliettes du moyen âge, de lames de poignards, est tout au service des amateurs du suicide à la

Caton, auxquels manque le courage de se frapper eux-mêmes. »

Ces avis froids et sardoniques me rendirent à toutes mes transes. La pensée de cette nécessité de mourir était peut-être plus cruelle que la mort elle-même. Du reste l'état de mon âme différait peu du sentiment qu'éprouve tout homme qui s'avise, au milieu des folles joies du monde, d'approfondir la destinée qui l'attend, tôt ou tard : chacun de nous n'est-il pas condamné à se sentir un jour étouffer dans son lit, ce qui s'appelle la mort naturelle ?

Le texte inexorable de cette brutale affiche m'avait anéanti. Il ne me restait plus qu'à opter entre les divers modes de trépassemment ci-dessus énumérés, à moins que je ne préférasse user de la liberté de mourir de faim ; ce dernier système était, en effet, sous-entendu.

Un moment de calme étant survenu dans mon cerveau, je repris avec moins d'émotion le cours de mes réflexions, et je m'étendis sur une sorte de divan assez confortable. Là, je me demandai avec le plus de sang-froid possible si je devais préférer l'opium à l'arme à feu (dernier modèle), ou la chute sur le granit au foudroyant acide prussique. Je n'étais pas prêt à me décider, quand un choc soudain ébranla la salle aux affiches ; une partie du plafond s'entr'ouvrit.

Après quelques instants de répit, mes souffrances reprenaient leur première intensité, une affreuse tourmente allait une fois encore éprouver mon système nerveux.

La lourde masse qui avait crevé le plafond était un corps humain tombé je ne sais d'où. Il rebondit à deux pas de moi avec un bruit flasque, puis s'arrêta tout pantelant et tordu sur la dalle. Alors sortirent d'une trappe deux monstres à

mines sataniques qui se saisirent du corps, le dépouillèrent vivement, et l'emportèrent sous une porte basse ; puis j'entrevis dans le coin obscur d'un caveau voisin une sorte de greffier à face hideuse, qui paraissait enregistrer l'acte de décès du dernier venu.

Son griffonnage achevé, il plaça sa plume entre sa tempe droite et son oreille, d'une longueur démesurée, et se mit à bourdonner d'un accent lugubre une liste de noms. Le mien y figurait, et en le prononçant, il affecta de fixer sur moi ses deux prunelles fauves, injectées de sang.

Je me réfugiai, plein d'épouvante, sous une voûte glaciale, sombre et humide. L'air y était imprégné d'une odeur de moisissure, de résine et de miasmes exhalés de vieux sépulcres. Un soupirail lointain jetait dans cette galerie malsaine une si faible lueur, que j'avais peine à me diriger entre les deux murailles noires et visqueuses.

Tout à coup des traits de lumière électrique passèrent en zigzag devant mes yeux. À leur clarté bleuâtre, j'entrevis un horrible tableau. Des corps de suppliciés m'apparurent, qui accrochés à des chaînes ; qui repliés, les os rompus, autour de roues dentelées ; qui, étirés sur des poutres en croix, par des bras appartenant à des corps invisibles. Des hurlements rauques s'échappaient de toutes ces poitrines et faisaient vibrer sourdement la voûte souterraine.

L'idée du gibet de Montfaucon m'était revenue, et il me semblait voir réunis tous les suppliciés dont le vent du nord avait secoué les carcasses suspendues à ses chaînes infâmes. Je fuyais, je fuyais ; mais l'horrible vision ne s'effaçait pas.

Ma terreur redoubla ; il me fallut enjamber des monceaux de cadavres ; les uns étaient momifiés, comme ceux

qui grimacent, dressés contre les murs de la morgue du Saint-Bernard, dans la cave de la tour Saint-Michel à Bordeaux, au fond des cryptes des capucins de Palerme ; les autres, plus hideux, étaient encore charnus, enflés, verdâtres, zébrés de plaies violacées, tels qu'on en trouve accrochés aux filets de Saint-Cloud. Puis je discernai çà et là ces grands sacs de cuir qui, au moyen âge, voilaient les restes des suppliciés de nobles familles. Ces épais linceuls, d'où suintait un sang noirâtre, étaient agités par les efforts convulsifs de formes humaines couchées, accroupies ou suspendues à des chaînes. Plus d'un de ces sacs, troué ou décousu, laissait échapper à travers une fissure un bras dépouillé de chair ou un pied livide et crispé, qu'éclairait un jour blafard.

Tout à coup j'aperçus devant moi une petite porte entrebâillée : je voulus la franchir, mais elle était gardée par un spectre blanc, immobile, armé d'un poignard à lame ondulée. Son regard vitreux, son attitude pleine de menaces me fascinaient : je n'osais passer outre.

Circonstance bizarre ! Cette porte, vitrée et garnie d'un rideau vert, était une perception réelle ; c'était celle d'un cabinet faisant face à mon lit, et que frappait la faible lueur du crépuscule. Seulement, la puissance de l'hallucination y ajoutait opiniâtement un fantôme.

En ce moment je compris une seconde fois que je rêvais et fis un violent effort pour secouer mon douloureux sommeil ; je crus même entrevoir les meubles de ma chambre, mais impossible de rompre le charme : mes yeux se refermèrent. De nouveaux traits de feu sillonnèrent l'obscurité, et j'éprouvai d'horribles commotions électriques. Je vis alors de toutes parts se dresser sur mes pas et se tordre des ca-

davres galvanisés, agités de brusques soubresauts, comme des vipères qu'on jetterait sur un brasier ardent. Ces mouvements spasmodiques les amassant pêle-mêle autour de moi, je discernai de plus près leur faces torturées, et leurs mâchoires qui s'entre-choquaient. Un de ces spectres vint à moi en rampant et me mordit à l'orteil. J'éprouvai une douleur atroce. Je ne pus faire un pas de plus et restai fixé au sol.

Cependant à mes oreilles hululaient des voix railleuses qui semblaient sortir du plein des murailles.

– Les dents qui l'ont mordu sont celles d'un hydrophobe. – Il va lui-même devenir enragé. – Il aura des convulsions qui lui briseront la tête contre les épaules ! – On l'empêchera bien de remuer entre deux matelas !

J'étais anéanti d'épouvante. Je pensais encore, mais c'était pour croire que je n'étais déjà plus moi-même qu'un cadavre. D'autres voix s'élevèrent en ricanant.

– On le croit mort. On va l'exposer sur un lit dans une des cellules mortuaires du cimetière de Francfort-sur-Mein, une cellule où le jour vient d'en haut, et qu'un gardien surveille. – Il restera étendu sur le lit toute une semaine. À ses bras seront attachées des cordes aboutissant à une sonnette, à ses doigts, des fils correspondant à un grelot. – Tant qu'il sera exposé, il ne pourra faire un mouvement pour annoncer qu'il respire : la sonnette n'attirera personne ; les grelots ne tinteront pas. – Un savant médecin dira : Il est certainement mort ; et on le portera en terre. – Alors la faculté de se mouvoir lui reviendra. – Il criera dans sa bière, mais nul ne l'entendra. – Il roidira ses coudes contre le chêne pour le briser : le chêne demeurera inébranlable. – Il rongera de déses-

poir et de faim sa main jusqu'au poignet. – Puis enfin il étouffera, et cette fois il sera bien mort.

Si cette affreuse vision se fût prolongée de quelques minutes, j'allais, je crois, expirer positivement ; mais je venais de dépasser le point du paroxysme de la terreur, et toute cette hideuse fantasmagorie se dissipa.

Toutefois, le cauchemar persistait, mais il entra dans une phase décroissante ; il était moins féroce. Je me retrouvai de nouveau suspendu au câble fatal. Une main, dont la chair jaunâtre froide et gluante ressemblait à un crapaud, me pesant sur la poitrine, me repoussait de nœud en nœud. Sous mes doigts crispés le câble diminua par degrés de diamètre ; il devint corde, et s'amincit jusqu'à la consistance d'un fil, puis d'un cheveu ; et j'étais toujours suspendu à ses nœuds presque insensibles au toucher, attendant la minute où sa soudaine rupture me lancerait dans le vide.

Heureusement je touchais au période final du cauchemar. Au moment où il me sembla que le câble se brisait, le dernier atome du pâté de foies gras venait de filtrer à travers les tissus de mon estomac. Dès lors, je commençai à respirer librement. Je me sentais tomber, mais sans tressaillir ; je tombais même avec une sorte de satisfaction. Sans cesser de me croire dans la fosse de Montfaucon, je savourais presque cette chute rapide à travers l'espace ; j'étais allégé, et je percevais comme un murmure lointain de la vie réelle.

Je finis par rebondir mollement, la tête la première sur mon oreiller, et me réveillai tout à fait. J'habitais alors une maison voisine du château de Saint-Germain-en-Laye. De ma fenêtre je reconnus, à la lueur des premiers rayons du jour, le vaste édifice de pierres bâti sous Charles V, modifié au XVI^e siècle et scandaleusement défiguré sous Louis XIV,

ce château témoin des fêtes somptueuses qu'y donna François I^{er}, un roi qui laissa rarement vides les traverses établies entre les piliers lugubres de Montfaucon.

LES DEUX BÉCASSES.

Il était une fois deux bécasses et un chasseur...

Un narrateur entiché de la prétendue dignité de l'homme, qui ne peut déceimment s'humilier que devant la femme, eût placé le chasseur avant les bécasses ; mais il est évident pour moi que dans une partie de chasse, l'acteur de premier plan, c'est le gibier.

C'était une paire de bécasses des mieux assorties, sans l'entremise d'aucun négociateur en mariages. De leur heureuse union étaient issus de nombreux bécassins, jouissant à ciel ouvert de la sécurité la plus complète, vu le peu de malice des Actéons de la commune. Le moins redoutable à leur repos, mais le plus zélé de ces Actéons est un type, qui va nous servir à égayer le présent récit, péché à la ligne au fond d'un encrier siphonide d'où, je l'espère, nous en tirerons bien d'autres.

M. Lagrenaille cumulait deux rôles fort distincts : chasseur aux champs, maire au village. La gazette de l'endroit (si l'endroit a cette calamité) s'est peut-être amusée à le peindre au milieu de ses fonctions municipales : nous allons l'envisager uniquement sous le premier point de vue.

C'était un de ces ardents amateurs de harnais et d'ustensiles de cuir, comme on en voit s'abattre par volées, sur les carrés de la plaine Saint-Denis, vers les premiers jours de septembre. Pendant le cours du mois d'août, il allait faire sa tournée chez tous les quincailliers des petites villes voisines, afin de renouveler la partie de sa garde-robe rela-

tive à sa chère manie, et cela au détriment de son costume civil, qui passait pour fort encrassé ; aussi, ne puis-je le produire plus splendidement qu'en tenue de chasseur.

C'était au fond une des meilleures pâtes d'homme que la loi de l'attraction eût jamais fait adhérer à notre planète. Inoffensif comme l'agneau qui vient de naître, il ne fit jamais la moindre égratignure à personne, notamment aux excellentes bêtes à poil ou à plume qui daignaient le seconder dans l'exercice salutaire de la chasse. Nous ne saurions non plus trop admirer en lui une qualité en parfaite harmonie avec les deux faces de son existence : une persévérance à toute épreuve. Il poursuivait sans relâche les abus et le gibier, mais, il faut l'avouer, sans obtenir plus de succès d'un côté que de l'autre.

Je vais donner sur le physique de notre personnage des renseignements puisés à une source bien authentique ; il s'agit de son port d'armes, dont voici, à quelques expressions près, la teneur : « Nous PRÉFET, etc., etc., autorisons à chasser toute espèce de gibier gros et menu, le sieur Guillaume-Léonidas Lagrenaille, dont le signalement suit. Âge : de discrétion. PROFESSION : maire du bourg de Boissec. TAILLE : 1 mètre 79 centimètres. VISAGE : de forme conique. FRONT : en profil dealebasse. NEZ : en bec de corbin. BOUCHE : en manière de masque antique. MENTON : de galoche. OREILLES : d'orang-outang. YEUX : de marcassin. FAVORIS : roux-renard. SIGNES PARTICULIERS : au revers gauche du nez, une verrue hérissée de longs poils, comme la croupe d'un bourdon. »

Passons maintenant à une autre pièce justificative ; c'est la copie d'un inventaire autographe de tout son matériel cynégétique, un peu suranné, en date de l'année dernière :

1° Un fusil double, à canon rubané et à percussion, avec baïonnette renfermée dans la crosse, en cas d'engagement à l'arme blanche ; 2° un fouet à manche d'ébène, muni d'un sifflet en ivoire ; 3° un ceinturon-sac en buffle, destiné à être porté en sautoir, à cloison double, contenant deux calibres de plomb, terminé par deux cylindres de cuivre, avec ressorts pour mesurer la charge ; 4° une poire à poudre neuve, suspendue à un cordon vert-épinard ; 5° une blouse couleur feuille-morte, garnie de boutons à têtes de sangliers en fureur ; 6° une casquette appareillée à la blouse, à larges rebords, faisant office de gouttière et de parasol ; 7° deux paires de guêtres neuves en cuir verni, garnies de boucles à double ardillon ; 8° trois paires de souliers à triple semelle, lardée de cinq rangs de clous à têtes de champignon ; 9° un carnier neuf en basane, avec filet à mailles vertes.

Nota. – Le susdit carnier contient dans un double fond, savoir : – trois chapelets de bourres en papier-brouillard, – deux cheminées de rechange, – un porte-amorce dernier système, contenant cinq cents capsules, – deux tournevis, – un sac de chevrotines, n° 000 en cas de rencontre de bêtes fauves, – une boussole, – une longue-vue, – une paire de besicles d'argent, à verres bleus, avec abat-jour en taffetas, – une brochure in-18, intitulée : *Manuel du chasseur à tir et à courre*, par un ex-pharmacien.

Supposons maintenant notre héros en grrrande tenue, et braquons nos binocles ! Le voici qui s'avance, tout caparaçonné de son beau carnier neuf, dont les courroies en bandoulière forment un X avec le ceinturon-sac, aux deux bouts de laiton ressemblant assez au double robinet d'un marchand de coco.

Derrière le père Lagrenaille, vous distinguez un chien blanc, de forte race, cerclé, au point de jonction du cou aux épaules, d'un collier de cuivre bien poli, avec nom, prénoms, qualités et adresse du propriétaire. À la droite de Médor, et trois pas en arrière, quelque chose se dandine, mâchonnant des mûres sauvages et fouettant les broussailles avec une branche effeuillée : c'est un jeune rustre tout frétilant sous sa blouse de toile bleue et coiffé d'un vaste chapeau de paille. Il porte un panier que débordent le goulot cacheté d'une bouteille et la patte en éventail d'un canard domestique cuit à point. Sur les épaules du drôle, on a jeté, en prévision d'une chasse miraculeuse, un vieux carnier d'ignoble tournure, usé par le frottement, mais non par le service.

Après de tendres adieux à sa famille et une recommandation spéciale à Madelon de tenir sa broche en bon état, notre chasseur s'était mis en campagne. Au moment où je parle, il y a bien une demi-heure que le cortège est en marche.

Pour mettre le temps à profit et rappeler à son précieux quadrupède son métier de l'an passé, M. Lagrenaille, saisissant le fouet qui, aux jours solennels, pirouettait attaché à sa hanche osseuse, se mit à le lancer au loin ; mais l'autre se garda bien de le rapporter, soit horripilation légitime, à l'aspect de l'ustensile barbare, soit désir de fournir à son maître une occasion de gagner un appétit dont lui, chien, tirerait avantage. Quelquefois, il appelait son compagnon à grands cris, renforcés de coups de sifflets à faire frémir un sourd ; puis, tout à coup l'apercevant à ses côtés, reconnaissait son erreur myopique : il avait sifflé une grosse pierre blanchâtre qui, de loin, ressemblait à Médor, à s'y méprendre.

Arrivé sans autre incident en un lieu bien ombragé, M. Lagrenaille prit le parti de s'asseoir, et la bouteille de chambertin parut au grand jour.

Il en dégustait la première gorgée, quand Médor s'arrêta court au bruissement que produisait le vol de deux oiseaux, munis de becs effilés en forme de lardoires, lesquels allèrent s'abattre à quelques mètres du chasseur. Là ils demeurèrent cois, le bec planté en terre et l'œil brillant d'un éclat moqueur.

– Deux bécasses ! s'écria l'enfant, qui avait une teinture d'ornithologie.

À cette exclamation, notre personnage se leva d'abord, puis reprit gravement sa place. L'enfant et le pacifique Médor suivirent l'exemple du maître. Alors fut tiré de son obscurité ce fameux *Manuel du chasseur*, qui va nous mettre tous au courant du caractère et des ruses de la bécasse. Attention ! c'est de la chasse en théorie : on ne pouvait mieux choisir le moment.

Or, voici comment s'exprimait, d'après M. de Buffon, ce précieux livre, dont le brave homme faisait autant de cas qu'un pilote de sa carte marine : – « BÉCASSE. Oiseau qui se rencontre vers le milieu du mois d'octobre, et se tient rarement en compagnie nombreuse. Cet animal stupide ne part que *sous le nez* du chasseur (il regarda l'ombre du sien projetée sur le feuillet). Son vol lourd et bizarre est peu soutenu. Cet oiseau recherche les marais (il jeta un coup d'œil complaisant sur ses guêtres neuves et se dit : Fort bien !). Il aime le clair de lune ; aussi les chasseurs nomment-ils la pleine lune de novembre la lune des bécasses. »

Après cette lecture édifiante, le père Lagrenaille, se dressant de toute sa hauteur, se mit à charger les canons meurtriers, opération à laquelle, par prudence, et sur la recommandation de sa femme, il ne procédait jamais qu'en rase campagne.

Cependant les volatiles, avertis sans doute par ces sinistres apprêts, s'étaient reculés d'une trentaine de pas. Ils paraissaient rire, à leur manière, de l'allure grotesque de leur adversaire, et, pour le narguer, affectaient de se prodiguer mille caresses, virant, tournoyant et se poursuivant comme des joueurs de bague.

Tout à coup le chasseur marcha à leur rencontre d'un pas décidé, et ajusta, à travers ses besicles bleues, l'un des deux intéressants époux. Médor, pour mieux juger du coup, se cabra avec énergie, et se mit à... aboyer.

L'amorce ne produisit d'autre effet que cette musique de postillon : *clac !* Le bonhomme pesta.

Une seconde amorce répéta la même note. Le bonhomme *sapristia* ; les bécasses firent une nouvelle retraite de quelques toises.

Une troisième capsule refusa même de claquer. Le bonhomme se donna si haut à tous les diables, que cette fois les bécasses, tout à fait intimidées, se sauvèrent, à tire-d'aile, vers le pôle nord.

Le père Lagrenaille, tout préoccupé de M. de Buffon, et empêtré dans ses harnais d'invention nouvelle, avait simplement oublié la poudre, ce grand ressort de la chasse. Il se disposait à rudement apostropher l'inventeur des fusils à percussion, quand la mémoire, cette faculté de l'âme si logiquement expliquée par feu Condillac, lui revint. Il rit de sa

méprise, mais de ce rire de désappointement qu'accompagnent une ascension directe des épaules vers les oreilles, et l'exclamation suivante qu'on ne s'adresse jamais sérieusement à soi-même : *Que je suis bête !*

Cette pantomime fut reproduite avec fidélité par le petit paysan, malicieux imitateur et grimacier comme tous les enfants de son âge.

Notre chasseur sentait le besoin de se dédommager d'un tel désagrément : il se consola à l'aide de cette réflexion :

« Mieux vaut oublier la poudre qu'en mettre double charge ! c'est moins dangereux. » Cette vérité une fois bien établie, il prépara son arme à mieux s'acquitter de ses fonctions.

Le silence qui suivit cette scène fut bientôt interrompu par un bruissement étrange et par le dialogue suivant : – Un ! deux ! trois ! s'écria l'enfant. – Quatre ! cinq ! six ! ajouta le père Lagrenaille, tout ébahi. – Sept ! huit ! neuf ! reprit le petit traqueur, l'œil très-animé.

C'était une compagnie de perdreaux qui s'élevaient de la luzerne voisine, un à un, comme pour faciliter le calcul de leur nombre. Le chasseur les regardait fuir sans broncher. Après lui, le plus curieux des trois personnages c'était Médor qui, dans la crainte de troubler l'ordre d'une si belle procession, tenait une patte suspendue, les narines frémissantes et la tête inclinée de biais. Il eût volontiers suivi les volatiles de ses deux yeux ; mais, par malheur, l'année précédente, la maladresse de son maître, aidée d'un fatal grain de plomb, l'avait réduit à un seul luminaire.

Le chef du groupe décida et notifia à tous les témoins présents, qu'il fallait abandonner ces *chétifs* perdreaux, et

s'acharner après les bécasses. Un signe de tête de l'enfant, un cri d'impatience de Médor, ratifièrent ce souverain décret. Ce fut alors un branle-bas général. Le père Lagrenaille partit du pied gauche, le petit traqueur emboîta le pas, le chien joua du jarret. Il ne manquait qu'un fifre et un tambour pour régler cette marche héroïque.

Après une battue de dix minutes, le cortège foula le terrain à deux pas de l'ennemi, et passa outre. Cependant le paisible quadrupède était sorti de son sang-froid habituel ; il paraissait à la fois inquiet et belliqueux. Impatienté de ces vaines évolutions, comme le furent un jour les Français je ne sais plus à quelle bataille, il se consulta et résolut de prendre le rôle d'éclaireur. Déviant donc de la ligne verticale, qu'on peut se figurer passant entre les deux jambes de son maître, et qui lui servait de point de mire, Médor doubla lestement une petite haie, et se trouva à l'extrémité opposée, engagé dans une pièce de vignes. Alors il se hissa sur son train de derrière, en agitant les oreilles, pour s'assurer si l'arrière-garde suivait une bonne direction et remarquait son plan de campagne.

En cet instant éclata une détonation, suivie de longs et douloureux hurlements, puis d'une nouvelle série, méthodiquement graduée, de tous les jurons français que Sterne a classés avec tant d'esprit. La détonation partait du fusil ; les hurlements, du larynx de Médor, à qui une charge de plomb, déchaînée presque à bout portant, avait enlevé ras et net l'oreille droite ; enfin les jurons, de la bouche (en forme de masque antique) du chasseur qui, ayant vu remuer en l'air quelque chose, avait cru avoir affaire aux bécasses.

À peine eut-il décroché ses besicles à verres bleus, qu'il reconnut clairement sa funeste bévue. Il en fut atterré au

point de s'engager d'honneur à ne plus, de sa vie, sacrifier à Diane. Mais comment renoncer à porter la brillante livrée d'une si haute dame ? C'est chose impraticable. Aussi puis-je affirmer sur ma tête que tu violeras ton serment, ô précieux rouage de notre machine gouvernementale ! Et dire que tu as employé trente automnes de ta vie à te consolider dans cette habitude de maladresse et de myopie !

Je n'ajouterai plus que deux mots : – *Pauvre Médor !*

L'enfant ayant retrouvé et ramassé sans rien dire le précieux morceau de chair velue, le fourra, par malice, dans le carnier de *Mosieu* le Maire qui, pour la première fois de sa vie, ne revint pas tout à fait à vide.

Le retour au logis fut des plus piteux : l'un arrivait appauvri d'une oreille, l'autre enrichi d'une troisième. Fut-il jamais plus belle occasion de recourir au *Système des compensations* de M. Azais ? Aussi le père Lagrenaille, caressant sa victime qui gémissait, et hochant comme un magot de porcelaine, répéta-t-il vingt fois dans la soirée :

– Enfin !... mieux vaut encore que ce soit une oreille que son autre œil !

GRISON ET GRISETTE.

MORALITÉ À DEUX PERSONNAGES.

ANNA, jeune ouvrière, dix-huit ans. – GUSTAVE RIMBAUT, célibataire et philosophe, cinquante-quatre ans. – La scène se passe dans une mansarde.

SCÈNE I.

ANNA, seule.

En vérité ! ce ci-devant jeune homme qui me courtise à sa manière, toutes les fois qu'il me rencontre, me fait l'effet d'un rare original. Bien sûr, c'est un milord ou un vaudevil-
liste millionnaire. Je lui ai permis de me faire aujourd'hui
une visite. L'heure convenue va sonner. Viendra-t-il ? Ne
viendra-t-il pas ! C'est ce que je saurai bientôt. Vraiment,
plus j'y pense, plus je lui trouve bonne tenue. Il n'est point
par trop déjeté. Le physique même... Allons ! il est encore
passable le physique, bien qu'un peu *décati*. Et puis il m'a
tout l'air d'un homme bien calé, d'un vrai richard, qualité qui
ne gâte rien. Quel cavalier imposant j'aurais là ; quel mari
peut-être ! car les originaux, assure-t-on, sont très-faciles à
soumettre, pourvu qu'on ne contrarie pas leurs drôleries. Un
peu de malice, et je triompherai. Il faut surtout qu'il ignore
ma liaison avec ce brave garçon, cet autre Gustave, qui me

fait la cour depuis un an, pour le bon motif. Aujourd'hui qu'il est placé chez un pharmacien à Versailles, il n'est point probable qu'il se rencontre avec son homonyme. On frappe à ma porte... C'est lui !

SCÈNE II.

GUSTAVE, ANNA.

GUSTAVE. – Bonjour ! charmante demoiselle. Je vous remercie mille fois de m'avoir accordé la faveur d'une si agréable entrevue.

ANNA. – Monsieur Gustave... (j'ignore votre autre nom), votre exactitude m'enchanté. Je suis sûre qu'il est à votre montre deux heures juste.

GUSTAVE, *tirant gravement sa montre*. – Deux heures et trois minutes. C'est que, je l'avoue, je suis resté ces trois minutes au bas de l'escalier, hésitant, pour plusieurs raisons, à profiter de ma bonne fortune, comme on dit.

ANNA. – Vous avez hésité ? Vous m'expliquerez pourquoi, tout à l'heure. (*Examinant la montre.*) Dieu ! quel amour de petite montre ! La chaîne, n'est-ce pas, est en or anglais ?

GUSTAVE, *à part*. – L'épreuve commence. (*Haut.*) Mademoiselle, à propos de mon bonheur et de ma chaîne, une question. Hier, vous m'avez confié que vous m'aimeriez volontiers. Êtes-vous bien sûre d'affectionner en moi ma personne ? Où me trouvez-vous deux beaux yeux ? Est-ce au vi-

sage ? est-ce sur ces plis de batiste où brillent deux boutons de diamants ?

ANNA, *à part*. – Question singulière ! Ces originaux entament drôlement la conversation. (*Haut.*) Monsieur, je vous le jure ! votre seule personne m’a inspiré le sentiment que je... vous disais, et dont je laissai échapper l’aveu, dans un moment d’étourderie... ou plutôt d’abandon (*baissant les yeux*) que je me reproche ; mais... ce qui est fait est fait.

GUSTAVE. – Cette confidence m’a, je l’avoue, enchanté au premier abord, et, si j’avais l’intime conviction qu’elle fût sincère, je m’estimerais le plus fortuné des hommes. Voyons ! éclaircissons un peu nos mutuels sentiments ; prenons chacun un siège et causons.

ANNA. – Pardon, monsieur, mais pour que nous puissions nous asseoir tous deux, il faut que j’aie emprunter une chaise à ma voisine. Je rougis devant vous de tant d’imprévoyance et de dénûment.

GUSTAVE. – C’est un tort : je trouve la pauvreté sans fard une chose fort intéressante ; il n’en faut pas rougir, mademoiselle. Tenez, si vous permettez, je m’installerai volontiers sur un coin de cette table.

ANNA. – Ah ! monsieur ! un homme comme vous ? Je cours chez la voisine, et je reviens à l’instant.

SCÈNE III

GUSTAVE, seul.

« Un homme comme vous ! » a-t-elle dit. Ce n'est pas à ma personne qu'elle tient, c'est à ses accessoires. Néanmoins, en ma qualité de philosophe, je dois mieux approfondir. Voilà bien le type de la mansarde où chantait la Lisette de Béranger, cette mansarde où souvent on dort mieux que sous les alcôves tapissées des grands hôtels. Je me suis demandé souvent le sens moral du mot *grisette*. Il désigne sans doute une position intermédiaire entre la candeur d'une Agnès et la noirceur d'âme d'une Lucrece Borgia. Le mélange du blanc et du noir, n'est-ce pas le *gris* ? Anna, après tout, ne peut être la perfection ; mais qu'importe ? Rien ne me touche comme la destinée d'une jeune fille pauvre, isolée, esclave du travail, avec le spectacle, sous les yeux, d'autres femmes oisives, uniquement occupées de toilettes et de fêtes. Je raffole de Rigolette, à peine pourvue du strict nécessaire, et pourtant chaste, résignée, toujours prête à rire. Mais où la trouver en réalité ? La femme qu'il me faut peut être pauvre : la pauvreté est même une raison en sa faveur. Je suis riche ; si elle est belle et sage, il y a des deux côtés une mise de fonds. Seulement, je voudrais être sûr qu'elle n'aspire pas au luxe avant tout, et qu'elle n'a pas, ou n'a plus d'inclination pour un autre homme, deux conditions bien difficiles à rencontrer réunies ! Allons ! pauvre Diogène qui cherches une femme, j'ai peur que tu n'aies longtemps encore à promener ta lanterne. Mais voici venir Anna. Quel air candide !

SCÈNE IV.

ANNA, tenant une chaise, GUSTAVE.

ANNA. – Milord, voici un siège plus décent qu'une table.
(Il s'assied.)

GUSTAVE. – Vous me prenez pour un Anglais ? Pourquoi ? Je n'en ai pas l'accent.

ANNA. – C'est que les Anglais qu'on voit à Paris ont, presque tous, cet air de gravité, de bon ton et..., passez-moi le mot, de bizarrerie.

GUSTAVE. – L'observation ne manque pas de justesse à l'égard des Anglais. Mais, pardon, mademoiselle Anna, si j'en reviens à mes questions. Ainsi donc, vous êtes bien sûre de m'aimer pour moi-même ?

ANNA. – Comment ! vous en doutez encore ? Mais puisque je vous ai permis de me venir voir.

GUSTAVE. – Ce n'est pas une raison. Tous les jours il se donne des rendez-vous sans que l'amour vrai y soit pour quelque chose. Je vais mieux m'expliquer : pourquoi avez-vous, hier, paru préférer ma société à celle de plusieurs jeunes gens fort gais, qui avaient l'air de vous connaître ?

ANNA. – Parce que... à mes yeux, vous aviez plus d'esprit, d'amabilité, et surtout de meilleures manières.

GUSTAVE. – Vous exagérez. Je ne suis que raisonnable, et ne vaud pas, au physique, ce grand jeune homme qui, assis assez loin de nous, causait avec un ami pour vous adresser indirectement des éloges sur votre beauté.

ANNA. – De quel jeune homme s’agit-il déjà ? Je ne me souviens plus. Je n’étais occupée que de vous.

GUSTAVE. – Comment, vous ne vous rappelez pas ce grand blond en casquette bleue et en cravate rose ?

ANNA. – Fi donc ! moi agréer les avances d’un homme en casquette ? Vous me jugez mal.

GUSTAVE, *à part*. – Sa vanité s’est trahie. (*Haut.*) J’eusse mieux aimé, mademoiselle, vous entendre critiquer en lui un certain air qui semble dénoter un excès de simplicité. Votre intention est ici évidente : vous avez voulu me flatter sous le point de vue de la mise, de l’opulence ; eh bien ! vous ne m’avez pas flatté du tout.

ANNA, *à part*. – Cet homme déroute toute ma politique : je ne sais plus par où le prendre. (*Haut.*) Mon cher monsieur Gustave...

GUSTAVE. – Le langage intime, mademoiselle, n’est pas encore décidé entre nous.

ANNA. – Alors donc : monsieur, tout court, vous êtes bien incrédule. Vous me faites bien de la peine, à moi qui... Vous flatter ? mais ce serait usurper votre rôle, un rôle dont vous usez fort peu. Tenez ! vous dissimulez avec moi. Je gage qu’au fond vous êtes plus aimable que vous ne le paraissez. Votre masque de philosophe vous va mal : jetez-le ; dites-moi simplement que vous m’aimez, et croyez-moi assez reconnaissante pour vous rendre la pareille.

GUSTAVE. – Avant de contracter une liaison qui, de ma part, serait sérieuse, j’ai une autre question à vous adresser. Avant ce jour, eûtes-vous jamais une inclination, un amant, si vous préférez ? Voyons ! la main sur la conscience.

ANNA, *à part*. – La question est un peu crue. (*Haut.*)
Monsieur, je vous jure...

GUSTAVE. – Ne jurez pas : prouvez.

ANNA. – Eh bien ! je vous affirme que vous êtes... ma première inclination, et que... (*Examinant Gustave.*) Mais quel air glacial ! Puisque je vous jure...

GUSTAVE. – Ne jurez pas, vous dis-je : prouvez.

ANNA, *impatientée*. – Prouvez ! prouvez ! c'est embêtant à la fin. Demandez plutôt à la modiste qui m'emploie, à ma voisine, à ma tante de la rue Bleue, au commissaire de police, si vous voulez.

GUSTAVE. – Je choisis la tante de la rue Bleue. Quel numéro ?

ANNA, *avec embarras*. – Elle demeure rue Bleue, à côté du tapissier... Elle est..., j'ose à peine le dire, mais soyez sûr que je la vois rarement ; elle est... portière, ou, si vous préférez, concierge.

GUSTAVE, *à part*. – Toujours l'orgueil ! (*Haut.*) C'est, après tout, une position, un emploi comme un autre. Et si je l'interrogeais, elle attesterait...

ANNA, *vivement*. –... Ce que je vous ai juré : que je n'ai jamais eu jusqu'ici de liaison.

GUSTAVE, *à part*. – Je vais dissimuler à mon tour. (*Haut et se levant.*) Mademoiselle ! vous allez me trouver bien bizarre, mais je suis ainsi fait ; puisque vous n'avez jamais eu d'amant, je me retire : je ne saurais souffrir être l'objet d'une première inclination.

ANNA, *inquiète*. – Vous êtes vraiment incompréhensible.

GUSTAVE. – Que voulez-vous ? Cette première inclination est en général réputée la plus solide : à mes yeux, celle qui suit est plus flatteuse. C'est comme la seconde couche, en fait de peinture. Et voilà le motif qui me fait renoncer au plaisir de vous posséder.

ANNA. – Mais votre caractère me passe : vous êtes fou, ou plutôt vous voulez rire sérieusement. Pourquoi vous déplaît-il d'être le premier homme que j'aie aimé ?

GUSTAVE, *se rasseyant*. – Je vais parler sans détours. (*À part.*) Je suis encore obligé de mentir. (*Haut.*) Mon intention, je l'avoue, n'a jamais été le mariage.

ANNA. – Qu'importe, après tout, si je vous aime sans conditions ?

GUSTAVE. – Il importe beaucoup à ma conscience. Un honnête homme contracte toujours des remords à être le premier amant d'une jeune fille pauvre, qu'il n'épouse pas. Mon aversion pour le mariage étant une idée fixe, adieu ! aimable et innocente Anna. Je penserai à vous dans mes rêves de vieux garçon, et pendant le cours de mes longs voyages, car je parcourrai les deux mondes, jusqu'à ce que je trouve une jeune fille dans les conditions requises et qui soit franche avant tout. (*Il se lève et se dispose à sortir.*)

ANNA. – Quoi ? tout de bon vous me quittez ; vous êtes en vérité par trop... unique. (*À part.*) Je ne puis pourtant pas lui avouer...

GUSTAVE, *revenant*. – Comment ! vous ne croyez pas aux remords de l'homme qui a entraîné une jeune fille, sage jusque-là, hors des devoirs que lui imposent l'opinion pu-

blique et surtout sa propre conscience ? Vous ne concevez pas qu'il veuille laisser à d'autres le poids d'une telle responsabilité ? C'est peut-être de l'égoïsme, j'en conviens, mais un genre d'égoïsme qui est une vertu. Trouvez-moi bizarre tant qu'il vous plaira ; je ne puis voir autrement les choses. Pardon, charmante Anna ! de n'avoir pas cru à votre innocence sans discussion. Je consens à être votre ami, mais de loin, par correspondance. Si vous tombiez dans la gêne, écrivez un mot à Gustave Rimbaut ; voici sa carte. Il vous aidera de tout cœur, de ses conseils et de sa bourse. Il me faut, je vous l'assure, bien de la philosophie, pour renoncer à une femme telle que vous.

ANNA, *le retenant*. – De grâce, encore cinq minutes ! (*À part.*) Si j'avouais tout ? Mais c'est peut-être une épreuve. Bah ! il y aurait toujours moyen de me rétracter ou d'adoucir l'aveu. (*Haut.*) Monsieur Gustave ! vous ne partirez pas ainsi sans égard pour mes larmes (*elle essuie ses yeux*), des larmes bien sincères, je vous jure.

GUSTAVE. – Des larmes ? raison de plus pour que je me retire : je ne consentirais jamais qu'on en versât pour moi.

ANNA. – Et si elles étaient de repentir ? Eh bien, oui, je veux être franche ; dussé-je vous ôter une illusion.

GUSTAVE. – Vous avez donc deux sortes de franchise ? (*À part.*) Comme moi. Soyons indulgent.

ANNA. – Il est en nous une franchise qui ne se réveille qu'à la dernière extrémité. (*Baissant les yeux.*) Eh bien donc ! oui... j'ai eu une première inclination.

GUSTAVE. – Oh ! chère Anna, vous me rendez le calme : mais... la preuve ?

ANNA. – Toujours la preuve ! Quel homme étonnant ! (*Elle ouvre un tiroir de commode.*) Eh bien ! vous l'aurez. Tenez ! voyez ces lettres et ce médaillon. Il *s'appelait* comme vous : Gustave.

GUSTAVE. – Cette preuve, le désespoir des âmes vulgaires, me rend presque... je ne dirai pas heureux (*il soupire*), mais elle dissipe une perplexité, qui était pour moi un supplice. (*Il examine le médaillon.*) C'est son portrait ? Il est jeune et sa physionomie ne manque pas de distinction. Moi j'ai des rides et des cheveux gris ; je ne puis soutenir le parallèle. Hélas ! je m'en doutais ; c'était inévitable. (*D'un air grave mélangé d'émotion.*) Mademoiselle, votre aveu, bien qu'obtenu avec un peu de peine, vous fait de moi un ami sûr et dévoué. Si vous avez besoin d'un appui, d'un répondant pour désarmer un créancier inflexible ou d'un habile médecin pour vous sauver la vie, recourez à moi ; n'oubliez pas mon adresse. Pardonnez-moi d'avoir joué la comédie ; c'est par intérêt véritable pour votre jeunesse et votre position d'orpheline. Je ne veux pas abuser de votre excès de confiance : tout au contraire. Pour votre bonheur, je vous souhaite de résister à l'avenir à des projets de luxe peu honorables. Puisque vous avez ressenti une première inclination, conservez-vous pure pour celui qui vous l'inspira. Vous êtes assez séduisante pour rendre un homme constant. S'il consent à vous épouser, écrivez deux mots à votre ami, celui qui grisonne ; il vous assurera une dot convenable ; il agira à votre égard avec les sentiments d'un père. Ce rôle de père a aussi sa douceur. Il est plus noble en tout cas que celui d'un vieux galant qui achète l'amour. Adieu, mademoiselle Anna : réfléchissez : acceptez et faites agréer à Gustave le jeune mes propositions désintéressées. Souvenez-vous de l'autre comme d'un père adoptif. Dites entre vous : il a mieux aimé faire deux heureux que l'être soi-même par égoïsme. Une

dernière fois adieu, chère demoiselle. Adieu ! (*Il lui serre la main avec cordialité et se retire.*)

SCÈNE V ET DERNIÈRE.

ANNA, seule.

Cet homme cache un cœur... diablement généreux sous un air impassible, sous un langage un peu bourru. J'ai été bien inspirée de tout lui avouer, d'autant mieux qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, il eût appris la vérité au sujet de ce pauvre Gustave Hoquet, – un bon enfant après tout, un aimable garçon, bien qu'un peu bête. – L'autre est une âme supérieure ; mais, au bout du compte, c'eût été un vieux mari ; l'opulence et le poli extérieur ne peuvent remplacer la jeunesse. Il sera pour moi un ami, un protecteur délicat, un père adoptif, a-t-il dit. (*Elle essuie une larme.*) Un père... à moi pauvre fille qui n'ai jamais connu le mien, car j'ai vu ma bonne mère mourir sur la paille en pardonnant au séducteur qui l'avait délaissée ! Il y a du grandiose dans ce caractère. Ses paroles ont épuré mes rêves de félicité et fait naître en moi le désir d'être une honnête femme. Il m'a quittée. Il ne me parlera plus que de loin, pour me protéger. Oh ! il me semble à présent que j'aurais pu passer sur son âge, le rajeunir par la pensée, et l'aimer toute ma vie d'un sincère amour. Mais non : je m'abuse. C'est l'autre Gustave qui seul peut me plaire à titre de mari. Monsieur Rimbaut ! si j'accepte vos bienfaits, c'est à condition de m'en rendre digne. Adieu tous mes rêves d'ambition, fondés sur la honte ! Je serai une épouse honorable ; je ferai partager à mon mari

toute ma reconnaissance ; nous bénirons ensemble notre commun bienfaiteur. (*On entend un bruit de pas.*) – On monte l'escalier. Serait-ce lui qui reviendrait ? (*Elle entr'ouvre sa porte.*) Non. Je reconnais le pas de Gustave... le jeune. Il arrive de Versailles pour me demander une réponse définitive : je n'hésiterai plus. Il agréera, ainsi que moi, j'en suis sûre, une dot si noblement offerte. Elle nous aidera à nous établir. Je deviendrai madame Hoquet et je vendrai des pilules. C'est un état aussi *chouette* qu'un autre, depuis surtout qu'on dit un *pharmacien*, et non plus, comme autrefois, un *apothicaire*, un vilain mot ! Viens, viens, mon cher Gustave ! J'ai bien des nouvelles à t'apprendre !

FIN.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Mars 2025

—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, HélèneP, Coolmicro

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.